

ED 87e District McBAIN

**80 millions
de voyeurs**





ED 87e District McBAIN

**80 millions
de voyeurs**



Ed McBain

80 MILLIONS DE VOYEURS

80 Million Eyes

1966

Traduction d'André Bénat

pour Judy et Fred Underhill.

Lorsque Miles Vollner revint de déjeuner ce mercredi après-midi, l'homme était assis sur une banquette de la salle d'attente. Vollner lui jeta un coup d'œil puis lança un regard interrogateur à la réceptionniste. La jeune femme haussa légèrement les épaules et se remit à taper à la machine. Aussitôt entré dans son bureau, il l'appela par l'interphone.

— Qui est-ce qui attend dans l'entrée ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, monsieur, répondit la réceptionniste.

— Comment ça, vous ne savez pas ?

— Il ne m'a pas donné son nom, monsieur.

— Est-ce que vous le lui avez demandé ?

— Oui.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il est assis tout à côté, monsieur, dit la réceptionniste dans un souffle. J'aimerais mieux ne pas...

— Qu'est-ce qui vous prend ? dit Vollner. C'est mon bureau, pas le sien. Qu'a-t-il dit quand vous lui avez demandé son nom ?

— Il ... il m'a dit d'aller me faire voir, monsieur.

— Quoi ?

— Oui, monsieur.

— J'arrive tout de suite, dit Vollner.

Il ne sortit pas tout de suite car une lettre posée sur son bureau attira son attention ; sa secrétaire avait apporté le courrier de l'après-midi cinq minutes plus tôt. Il ouvrit la lettre, la parcourut et sourit car il s'agissait d'une grosse commande d'un détaillant du Midwest, entreprise dont Vollner essayait d'obtenir la clientèle depuis six mois. L'entreprise que Vollner dirigeait était petite mais en plein essor. Spécialisée dans les appareils audiovisuels, elle avait son usine sur l'autre rive de la Harb, dans l'Etat voisin, tandis que les services commerciaux et administratifs étaient situés dans Shepherd Street, en ville. Le service commercial employait quatorze personnes : dix hommes et quatre femmes. L'usine en employait deux cent six. Vollner espérait que les effectifs des bureaux et de l'usine allaient doubler dans l'année à venir, et

peut-être tripler l'année suivante. La grosse commande du détaillant du Midwest, qui confirmait ses prévisions, lui procura un vif plaisir. Mais quand il se rappela l'homme assis dans l'entrée, son sourire s'évanouit. Il gagna la porte en soupirant, l'ouvrit et longea le couloir jusqu'à la salle d'attente.

L'homme était toujours là.

Musclé, le visage pâle et étroit, les yeux marron enfoncés dans les orbites, il ne devait pas avoir plus de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Il était rasé de près et vêtu d'un pardessus gris ouvert sur un complet d'un gris plus foncé. Il était coiffé d'un feutre gris perle. Assis sur la banquette, les bras croisés sur la poitrine, les jambes étendues, il paraissait tout à fait à l'aise. Vollner s'approcha de la banquette et se planta devant lui.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-il.

— Rien.

— Que venez-vous chercher ici ?

— Ça ne vous regarde pas, dit l'homme.

— Je regrette, répliqua Vollner, mais ça me regarde. Il se trouve que je suis le patron de cette entreprise.

— Ah ouais ? (L'homme promena les yeux autour de lui et sourit.) Pas mal.

Derrière son bureau, la réceptionniste, qui avait cessé de taper à la machine, observait la scène. Vollner sentait sa présence derrière lui.

— À moins que vous ne me disiez ce que vous cherchez ici, je vais devoir vous prier de sortir.

L'homme souriait toujours.

— Eh bien, dit-il, je ne suis pas près de vous dire ce que je cherche ici, et je n'ai pas non plus l'intention de partir.

Vollner resta un instant sans voix. Il jeta un coup d'œil à la réceptionniste, puis se retourna vers l'homme.

— Dans ce cas, dit-il, je vais être forcé de faire appel à la police.

— Si vous appelez la police, vous vous en mordrez les doigts.

— C'est ce qu'on va voir, répliqua Vollner.

S'approchant du bureau de la réceptionniste, il demanda :

— Miss Di Santo, voudriez-vous m'appeler la police, je vous prie ?

L'homme se leva. Il était plus grand qu'il ne le paraissait assis, plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, avec de larges épaules et des mains énormes. Il s'avança vers le bureau et, toujours souriant, il dit :

— Si j'étais vous, Miss Di Santo, je ne décrocherais pas ce téléphone.

Miss Di Santo s'humecta les lèvres et regarda Vollner.

— Appelez la police, dit Vollner.

— Miss Di Santo, je vous jure que, si vous posez seulement la main sur ce téléphone, je vous casse le bras.

Miss Di Santo hésita. Elle regarda de nouveau Vollner, qui fronça les sourcils et dit :

— Ça ne fait rien. Miss Di Santo.

Et, sans ajouter un mot, il regagna la porte d'entrée, sortit dans le couloir et se dirigea vers l'ascenseur. Tout au long de la descente, la colère s'accumula en lui. Il songea d'abord à appeler la police d'une cabine, puis estima qu'il ferait mieux de trouver un agent qu'il ramènerait lui-même au bureau. Il était deux heures de l'après-midi et une foule dense se pressait dans les rues commerçantes. Au croisement de Shepherd Street et de la Septième Avenue, il aperçut un agent qui réglait la circulation. Vollner traversa la chaussée jusqu'au milieu du carrefour et commença :

— Monsieur l'agent, je...

— Attendez une minute, monsieur, coupa l'agent.

Il siffla et fit signe d'avancer aux voitures qui lui faisaient face. Puis il se retourna vers Vollner.

— Bon, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a un homme là-haut, à mon bureau, qui refuse de nous dire pourquoi il est là.

— Ouais ? dit l'agent.

— Oui. Il m'a menacé, ainsi que la réceptionniste, et il refuse de s'en aller.

— Ouais ?

L'agent continuait à dévisager Vollner avec curiosité, comme s'il ne le croyait qu'à moitié.

— Oui. J'aimerais que vous montiez m'aider à le mettre dehors.

— Que je monte, hein ?

— Oui.

— Et qui est-ce qui va régler la circulation à ce carrefour ? rétorqua l'agent.

— Cet homme nous menace, insista Vollner. C'est sûrement plus important que...

— Ce carrefour est l'un des plus importants de la ville, et vous voulez que je l'abandonne ?

— N'êtes-vous pas censé... ?

— Arrêtez de me casser les pieds, hein ! dit l'agent, qui donna un coup de sifflet, leva la main et pivota pour faire signe aux voitures de droite de passer.

— Quel est votre matricule ? demanda Vollner.

— Ne vous fatiguez pas à me dénoncer, répliqua l'agent. Mon poste est ici et je ne dois pas le quitter. Si vous voulez un flic, servez-vous de votre téléphone.

— Merci, dit Vollner d'un ton piqué. Merci beaucoup.

— De rien, répondit l'agent, désinvolte, qui leva les yeux vers les feux et siffla de nouveau.

Vollner regagna le trottoir et s'apprêtait à entrer dans le bureau de tabac du coin de la rue lorsqu'il aperçut un autre agent. Toujours fulminant, il le rejoignit à grands pas et lui lança :

— Il y a un homme là-haut à mon bureau qui refuse de s'en aller et menace mon personnel. Est-ce que vous allez vous décider à faire quelque chose, bon sang ?

Cette sortie laissa l'agent interloqué. C'était un jeune, un bleu, qui cligna des yeux et demanda immédiatement :

— Où est votre bureau, monsieur ? Je vais vous y accompagner.

— Par ici, dit Vollner.

Et ils se dirigèrent vers son immeuble. L'agent se présenta : Ronnie Fairchild. Il paraissait alerte et énergique, jusqu'au moment où ils pénétrèrent dans le vestibule. Il commença alors à manifester une certaine nervosité.

— L'homme est-il armé ? s'enquit-il.

— Je ne pense pas, dit Vollner.

— Parce que si c'est le cas, je devrais peut-être demander du renfort.

— Je crois que vous pourrez le maîtriser tout seul, affirma Vollner.

— Vous croyez ? dit Fairchild, dubitatif.

Mais Vollner l'avait déjà fait entrer dans l'ascenseur. Quand ils sortirent de la cabine, au dixième étage, Fairchild hésita de nouveau.

— Je devrais peut-être appeler le poste, dit-il. Après tout...

— Le temps que vous appeliez le poste, l'homme pourrait bien avoir tué quelqu'un, observa Vollner.

— Ouais, évidemment, concéda Fairchild, hésitant, se disant que s'il n'appelait pas le poste pour demander du renfort, ce pourrait bien être lui qui se ferait tuer.

Il s'arrêta devant la porte du bureau de Vollner.

— C'est là, hein ? dit-il.

— Oui.

— Bon, d'accord, allons-y.

Ils entrèrent. Vollner se dirigea droit vers l'homme, de nouveau assis sur la banquette, et dit :

— C'est lui, monsieur l'agent.

Fairchild carra les épaules et s'avança vers la banquette.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ici ? lança-t-il.

— Rien du tout, monsieur l'agent.

— Ce monsieur me dit que vous refusez de sortir de son bureau.

— C'est exact. Je suis venu voir une fille.

— Ah ! dit Fairchild, prêt à se retirer sur-le-champ puisqu'il ne s'agissait que d'une amourette. Si c'est seulement...

— Quelle fille ? s'enquit Vollner.

— Cindy.

— Allez chercher Cindy, ordonna Vollner à la réceptionniste, qui se leva immédiatement et s'élança dans le couloir. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez un ami de Cindy ?

— Vous ne me l'avez pas demandé, dit l'homme.

— Ecoutez, s'il ne s'agit que d'une affaire personnelle...

— Non, attendez une minute, dit Vollner en posant la main sur le bras de Fairchild. Cindy sera là dans un instant.

— À la bonne heure, dit l'homme. C'est Cindy que je veux voir.

— Qui êtes-vous ? demanda Vollner.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Miles Vollner. Ecoutez, jeune homme...

— Enchanté de faire votre connaissance, dit l'homme en souriant encore.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je ne crois pas que j'ai envie de vous le dire.

— Monsieur l'agent, demandez-lui son nom.

— Comment vous appelez-vous, monsieur ? demanda Fairchild.

À ce moment, la réceptionniste reparut, suivie d'une grande jeune femme blonde qui portait une robe bleue et des escarpins à hauts talons. Elle s'arrêta devant le bureau de la réception :

— Vous m'avez demandée, monsieur ?

— Oui, Cindy. Voici un ami qui vient vous voir.

Cindy promena les yeux autour d'elle. C'était une ravissante jeune femme de vingt-deux ans au buste épanoui et aux hanches pleines, aux cheveux blonds coupés court, à la garçonne, et aux yeux couleur de bleuets que la couleur de sa robe mettait en valeur. Elle dévisagea Fairchild, puis l'homme en gris. Perplexe, elle se retourna vers Vollner.

— Un ami à moi ? demanda-t-elle.

— Cet homme dit qu'il est venu ici pour vous voir.

— Moi ?

— Il prétend être un ami à vous.

Cindy dévisagea l'inconnu une fois de plus, puis haussa les épaules.

— Je ne vous connais pas, dit-elle.

— Non, hein ?

— Non.

— C'est dommage.

— Dites donc, qu'est-ce que ça signifie ? dit Fairchild.

— Tu ne vas pas tarder à me connaître, chérie, déclara l'homme.

Cindy toisa l'homme d'un regard glacial et répliqua :

— J'en doute fort.

Et elle tourna les talons et s'apprêta à repartir. L'homme bondit aussitôt de la banquette et lui saisit le bras.

— Une petite seconde, dit-il.

— Lâchez-moi.

— Je ne te lâcherai jamais, chérie.

— Laissez cette femme tranquille, intervint Fairchild.

— On n'a pas besoin de flic ici, répondit l'homme. Du vent !

Fairchild fit un pas vers lui en brandissant sa matraque. L'homme pivota brusquement et lui enfonça le poing gauche dans l'estomac. Comme Fairchild se pliait en deux, l'homme lui décocha un méchant coup de poing qui l'atteignit à la pointe du menton et l'envoya contre le mur. À demi assommé, Fairchild porta la main à son revolver. L'homme lui donna un coup de pied dans le bas-ventre et l'agent s'écroula en gémissant. L'autre le frappa de nouveau à coups de pied, deux fois à la tête, puis plusieurs fois dans les côtes. La réceptionniste se mit à hurler. Cindy s'élança dans le couloir en appelant au secours. Vollner se tenait immobile, les poings serrés, certain que l'homme allait ensuite s'en prendre à lui.

Au lieu de quoi ce dernier se contenta de sourire :

— Dites à Cindy que je reviendrai la voir, dit-il avant de quitter le bureau.

Vollner se précipita sur le téléphone. Tout le long du couloir, des hommes et des femmes sortaient de leurs bureaux. La réceptionniste continuait à hurler. Vollner composa à la hâte le numéro de la police et obtint le 87^e District.

Le sergent Murchison, qui prit l'appel, l'avertit qu'il allait lui envoyer un agent tout de suite et qu'un inspecteur passerait dans l'après-midi ou tôt le lendemain matin.

Vollner le remercia et raccrocha. Il avait les mains qui tremblaient, et la réceptionniste hurlait toujours.

Dans un autre quartier du 87^e District, dans une petite rue qui donnait dans Culver Avenue, au milieu de taudis qui dégageaient une puanteur de fosse d'aisances, se dressait une banale bâtisse en brique rouge qui avait autrefois servi de garde-meubles. Elle portait à présent le titre pompeux de studio de télévision. C'est de ce bâtiment que l'émission de Stan Gifford était diffusée, tous les mercredis soir de l'année, sauf durant la relâche de l'été.

C'était un spectacle assez incongru de voir des dizaines de professionnels de la publicité et de la télévision, en col blanc et cravate stricte, traverser ce bas quartier presque tous les jours de la semaine pour travailler à mettre au point le numéro comique hebdomadaire de Gifford. Les habitants du quartier observaient ce défilé d'hommes du spectacle d'un œil envieux ; l'émission était diffusée depuis trois bonnes années et ils avaient fini par s'habituer à voir ces étrangers sur leur domaine. Il n'y avait jamais eu d'incident entre les grosses têtes des quartiers chics et les habitants du coin, et il n'y en aurait probablement jamais – un bas quartier a assez d'ennuis comme ça pour ne pas chercher noise à la télévision. D'ailleurs, la plupart des gens du voisinage appréciaient l'émission de Stan Gifford et se précipitaient chez eux dès qu'elle allait commencer. S'il fallait tous ces timbrés pour mettre le programme sur pied chaque semaine, quel mal y avait-il à cela ? C'était un bon spectacle, et c'était gratuit.

On répétait ce bon spectacle, ce spectacle gratuit, depuis le vendredi précédent dans le studio de la 11^e Nord et il était à présent quatre heures moins le quart ce mercredi, ce qui voulait dire que, dans quatre heures et quart exactement, un gros titre apparaîtrait dans les foyers d'un bout à l'autre du continent pour annoncer l'imminence de l'émission de Stan Gifford, puis il y aurait un intermède avec de la publicité, puis l'indicatif musical, et un charivari organisé s'échapperait une fois de plus d'une vingtaine de millions de postes de télévision. La chaîne, qui se chargeait elle-même de proposer des temps d'émission publicitaire à des annonceurs éventuels, estimait que, pour chaque récepteur, on pouvait compter au moins deux spectateurs, ce qui signifiait que, tous les mercredis soir à huit heures, quatre-vingts millions d'yeux se braquaient sur la physionomie souriante de Stan Gifford lorsque celui-ci faisait son petit salut de la main en lançant : « Vous en voulez encore, hein ? » Dans la bouche de quelqu'un de moins célèbre, cette entrée en matière, malgré le sourire qui l'accompagnait, aurait sans doute poussé de nombreux téléspectateurs à changer de chaîne ou même à éteindre carrément leur poste. Mais Stan Gifford était séduisant, intelligent et doué d'un sens inné du comique. Il savait ce qui était drôle et ce qui ne l'était pas, et pouvait même faire une bonne plaisanterie d'une mauvaise en se faisant pardonner cette faiblesse d'un petit signe de tête et d'un regard légèrement contrit à ses admirateurs sous le charme. Il respirait une aisance qui semblait parfaitement spontanée, un calme qui ne pouvait être que naturel.

— Où est passé Art Wetherley, bon sang ? cria-t-il avec fureur à l'assistant du réalisateur.

— Il était là il y a une minute, répondit l'autre en criant aussi avant de hurler pour réclamer le silence sur le plateau. (Dès que le calme fut rétabli, il brisa le silence :) Art Wetherley ! Sur le plateau, et au trot !

Wetherley, auteur de gags haut comme trois pommes qui était allé en griller une sur le seuil d'une des sorties de secours, rentra dans le studio, se dirigea vers Gifford et lui demanda :

— Qu'y a-t-il, Stan ?

Gifford était un homme de haute taille, au front bien dégagé – à dire vrai il commençait à perdre ses cheveux, mais préférait considérer sa calvitie naissante comme un front bien dégagé –, aux yeux bruns pénétrants et à la bouche charnue. Lorsqu'il souriait, ses yeux se plissaient avec malice et il avait l'air d'un saint Nicolas juvénile et glabre qui s'apprêtait à distribuer des cadeaux à de pauvres petits enfants abandonnés. Pour le moment, il ne souriait pas, et Wetherley avait vu assez souvent le Gifford dépourvu de sourire pour savoir que sa mine sévère annonçait un grain.

— C'est ça que tu appelles une blague ? demanda Gifford.

Il posait la question d'un ton calme et poli, mais sa voix couvrait une fureur suffisante pour faire sauter toute la ville.

Wetherley, qui, quand il le voulait, savait se montrer aussi courtois que n'importe qui de la télévision, demanda calmement :

— De quelle blague s'agit-il, Stan ?

— De la réplique sur la belle-mère, dit Gifford. Je croyais que les histoires de belles-mères avaient disparu depuis l'arrivée de la bombe atomique.

— Je voudrais bien que ma belle-mère ait disparu à l'arrivée de la bombe atomique, dit Wetherley juste avant de se rendre compte que ce n'était pas le moment d'ajouter une mauvaise plaisanterie à la première. On peut couper la réplique, ajouta-t-il vivement.

— Je ne veux pas qu'on la coupe. Je veux autre chose à la place.

— C'est ce que je voulais dire.

— Alors pourquoi tu ne dis pas ce que tu veux dire ?

Gifford leva les yeux vers la pendule murale, à l'autre bout du studio, qui décomptait bruyamment les secondes qui restaient avant la diffusion.

— Tu ferais mieux de te grouiller, reprit-il. Évite les belles-mères, évite Liz Taylor et évite les astronautes.

— Mince, dit Wetherley d'un air penaud, qu'est-ce qu'il me reste ?

— Tu sais qu'il y a vraiment des gens qui te trouvent drôle ? lança Gifford avant de tourner son large dos à Wetherley pour s'éloigner.

L'assistant réalisateur, qui était resté près d'une des girafes pendant tout cet échange, poussa un profond soupir et dit :

— Ben, mon vieux, j'espère qu'il va se calmer.

— Moi, j'espère qu'il va crever, répliqua Wetherley.

Steve Carella regardait sa femme lui verser du café.

— Tu es très belle, dit-il.

Mais elle avait la tête penchée sur la cafetière et ne pouvait voir ses lèvres. Il allongea soudain le bras et lui prit le menton dans le creux de la main, et elle leva la tête, étonnée, un léger sourire sur les lèvres. Il répéta :

— Tu es très belle, Teddy.

Et cette fois elle regarda ses lèvres, et cette fois elle vit les mots se former sur sa bouche, les comprit et hocha la tête pour en accuser réception. Et alors, comme si cette voix avait résonné comme un coup de tonnerre dans son monde de silence, comme si elle avait attendu patiemment toute la journée de libérer un torrent de paroles, elle se mit à former de ses doigts rapides les lettres de l'alphabet des sourds-muets.

Il regarda ses mains lui raconter les événements de la journée. Derrière ses mains, son visage formait un arrière-plan où les yeux bruns au regard intense donnaient plus de sens à chacun des mots silencieux qu'elle formait, sa chevelure noire penchant soudain de côté pour souligner un mot, et sa bouche dessinant tantôt une moue, tantôt une grimace, tantôt, subitement, un sourire radieux. Il regardait ses mains et son visage, plaçant de temps à autre un mot ou un grognement, l'arrêtant parfois quand elle formait une phrase trop vite, sans cesser de s'émerveiller de l'intense concentration de son regard et de la merveilleuse animation qu'elle mettait à raconter l'histoire la plus simple. Lorsqu'elle l'écouta à son tour, ce fut avec un regard concentré, comme si elle craignait de perdre une syllabe, et son visage reflétant tout ce qu'il disait. Comme elle ne percevait jamais les intonations ni les nuances d'aucune voix, son imagination y ajoutait des émotions qui en étaient parfois totalement absentes. La phrase la plus anodine pouvait provoquer ses larmes ou son hilarité ; elle était comme un enfant qui écoute un conte de fées et dont l'imagination ajoute tous les détails fantastiques qui manquent au texte. Pendant qu'ils faisaient la vaisselle ensemble, leur conversation présentait un curieux mélange de détails ménagers et de menus larcins, d'ennuis chez le boucher et au cours d'une confrontation, d'une robe soldée douze dollars quatre-vingt-quinze et du revolver calibre .38 d'un suspect. Carella s'exprimait à voix très basse. Le volume du son n'avait aucune importance pour Teddy, et il savait que les jumeaux dormaient dans l'autre chambre. Une douce intimité régnait dans la cuisine, et elle semblait faire écho au silence paisible dans lequel la ville s'enveloppait pour la nuit.

Encore dix minutes et, dans vingt millions de foyers, quarante millions de personnes tourneraient quatre-vingts millions d'yeux vers un Stan Gifford souriant qui leur lancerait son fameux : « Vous en voulez encore, hein ? »

Carella, qui d'habitude n'appréciait guère la télévision, devait reconnaître qu'il faisait partie de ces quarante millions d'indécrottables que l'émission de

Gifford attirait tous les mercredis soir comme une drogue. D'instinct, il surveillait la pendule du coin de l'œil tout en essuyant les assiettes. Pour quelque raison inavouable, il tirait un vif plaisir de l'entrée en matière sarcastique de Stan Gifford et il se serait senti floué s'il avait allumé son poste trop tard pour l'entendre. Son goût pour Gifford le surprenait lui-même. En général, il trouvait la télévision ennuyeuse, sans doute par contagion de l'attitude de Teddy, qui prenait peu de plaisir, sinon aucun, à regarder le petit écran. Elle était parfaitement capable de lire sur les lèvres d'un personnage quand le réalisateur avait décidé de le montrer en gros plan. Mais dès qu'un acteur tournait le dos ou qu'il faisait partie d'un plan d'ensemble, elle perdait le fil de l'histoire et se mettait à poser des questions à Carella. Essayer de suivre en même temps les doigts mobiles de sa femme et ce qui se passait sur l'écran était une tâche impossible. Chaque fois qu'elle manquait quelque chose, il s'embrouillait et finissait par perdre lui-même le fil. Aussi avait-il laissé tomber.

Sauf pour Stan Gifford.

Ce soir-là, Carella alluma donc son poste de télévision à huit heures moins trois puis s'installa confortablement dans un fauteuil. Teddy ouvrit un livre et se mit à lire. Il regarda la fin de l'émission qui précédait immédiatement celle de Gifford (une grosse dame gagna un frigidaire), puis lut l'annonce « ET MAINTENANT STAN GIFFORD », puis regarda un intermède publicitaire (un très bel homme aux cheveux noirs tirait de lentes bouffées d'une cigarette d'un air d'extase amoureuse) et enfin, après un court silence technique, l'indicatif du spectacle de Gifford se fit entendre.

— Je peux baisser un peu la lumière ? demanda Carella.

Teddy, le nez dans son bouquin, ne le vit pas parler. Il lui toucha doucement la main et elle leva les yeux.

— Je peux baisser la lumière ? répéta-t-il.

Elle acquiesça d'un signe de tête au moment où le visage de Gifford apparaissait en gros plan.

Son sourire creva l'écran comme un orage tropical.

— Vous en voulez encore, hein ? dit Gifford.

Carella éclata de rire, puis diminua l'éclairage. Derrière le fauteuil de Teddy, la seule lampe encore allumée diffusait une lueur tiède dans la pièce. À l'opposé, la froide lumière du tube cathodique projetait un rectangle bleuâtre sur le sol, au pied du poste. Gifford s'approcha d'une table, s'assit et se lança aussitôt dans un monologue, suivant sa manière habituelle d'attaquer l'émission.

— L'autre jour, j'ai rencontré Jules, commença-t-il.

Et, pour une raison incompréhensible, cette phrase provoqua l'hilarité des spectateurs du studio tout comme celle de Carella.

— Il a la maladie de la persécution, ma parole, poursuivit-il. Le paranoïaque type. (Nouveaux rires.) Je lui ai dit : Ecoute, Julot – je l'appelle Julot parce qu'après tout ça fait un bon bout de temps qu'on se connaît, certains disent même qu'il me considère presque comme un fils –, écoute, mon vieux Julot, que je lui dis, pourquoi te faire du mouron comme ça ? Ce n'est pas parce qu'un devin complètement ringard t'a arrêté sur le chemin du forum pour te raconter des salades à propos des ides de mars qu'il faut te mettre dans un état pareil, voyons ! Julot, mon lapin, les gens t'adorent, tu sais bien. Alors il s'est tourné vers moi et il m'a dit : Brutus, je sais que tu me trouves idiot, mais...

Et ainsi de suite. Pendant dix bonnes minutes, Gifford tint la scène à lui tout seul, s'interrompant uniquement pour recueillir les rires ou pour lancer son regard contrit lorsqu'une blague tombait à plat. Au bout de ces dix minutes, il laissa la place à une troupe de danseuses qui tint la scène pendant cinq minutes de plus. Il présenta alors sa première invitée, une blonde explosive qui chanta une chanson sentimentale puis joua une saynète burlesque avec lui, et avant même qu'on s'en soit rendu compte, la première partie de l'émission était terminée. Intermède, publicité. Carella alla prendre une bouteille de bière dans le frigo et se rassit pour jouir de la demi-heure restante.

Gifford réapparut pour présenter un groupe folk qui chanta *Greensleeves* puis *Scarlet Ribbons*, répertoire pour le moins coloré. Dès qu'ils eurent fini, il remonta sur la scène et repartit sur les chapeaux de roues. Son invité suivant était un grand acteur de Hollywood. Ce grand acteur de Hollywood semblait un peu perdu car il ne savait ni chanter, ni danser, ni même, d'après certains critiques, jouer la comédie. Mais Gifford l'entraîna dans un badinage de haute volée pendant quelques minutes avant d'entamer lui-même un boniment publicitaire vantant les mérites d'un café, tandis que la vedette de Hollywood allait changer de costume pour jouer la saynète annoncée. Après avoir terminé son intermède publicitaire, Gifford adressa un signe à une personne placée hors champ. Un machiniste apporta une chaise. Gifford le remercia d'une légère inclinaison du buste puis il plaça la chaise au centre de la vaste scène vide.

Cela faisait environ cinq minutes qu'il était en scène, assez peu de temps donc, aussi tout le monde fut-il assez surpris de le voir s'asseoir sur la chaise en poussant un profond soupir. Il resta assis sans rien dire, sans bouger. Il n'y avait pas de fond musical. Ce n'était rien d'autre qu'un homme assis sur une chaise au milieu d'une scène vide, mais Carella sentit un sourire lui venir aux lèvres parce qu'il savait que Gifford allait se lancer dans un mime. Il toucha le bras de Teddy, qui leva les yeux de son livre.

— Le mime, dit-il.

Elle hocha la tête, posa son livre et tourna les yeux vers l'écran.

Gifford continuait de ne rien faire. Il restait assis là, à regarder la salle.

Mais il sembla observer quelque chose dans le lointain. Le silence régnait dans le studio tandis que Gifford suivait des yeux cet objet mystérieux qui paraissait se rapprocher sans cesse. Puis Gifford se leva soudain, tira la chaise de côté et regarda l'objet passer près de lui en vrombissant. Il s'essuya le front, reposa sa chaise dans une autre position et se rassit. Il était à présent penché en avant. Cela venait de cette nouvelle direction. Cela se rapprocha, se rapprocha, et de nouveau Gifford se leva, tira sa chaise de côté à la dernière seconde et suivit des yeux le projectile imaginaire qui le frôlait. Il se rassit face à une nouvelle direction.

Quand Gifford repéra l'objet qui fonçait sur lui une fois de plus, Carella éclata de rire. Cette fois, Gifford se leva en arborant une expression farouche et résolue. Il brandit sa chaise devant lui, tel un dompteur de lions, mettant la chose au défi de l'attaquer. Mais une fois encore il s'écarta au dernier moment pour la laisser passer en rugissant. Elle se trouvait maintenant sur sa gauche. Il pivota en faisant un moulinet avec sa chaise. La caméra se rapprocha pour faire un gros plan de son visage perplexe, sur lequel un désespoir total se peignait.

Ses traits prirent une autre expression.

La caméra, qui s'était approchée suffisamment pour un gros plan, capta la soudaine faiblesse qui s'était répandue sur son visage décontenancé. Gifford parut vaciller un instant, puis il porta la main à ses yeux, comme s'il ne voyait plus très bien, comme si la chose qui fonçait sur lui de la gauche avait pris tout d'un coup une apparence réelle. Il serra les paupières, secoua la tête, fit quelques pas en arrière en trébuchant et se laissa choir sur la chaise juste au moment où la chose passait devant lui en un éclair.

Cela faisait bien entendu partie du scénario. Tout le monde le savait. Mais, d'une certaine manière, la mimique de Gifford était d'un réalisme qui dépassait le comique. D'une certaine manière, il y avait une panique véritable dans ses yeux tandis qu'il regardait la chose mystérieuse revenir à la charge. La caméra le conserva en très gros plan. Gifford la regardait bien en face, et une expression implorante apparut sur son visage, et soudain la chose jaillit une fois encore, les spectateurs se remirent à rire. Ils avaient toujours devant eux le même brave type poursuivi par un châtiment implacable. Cela redevenait un jeu.

Carella ne riait pas.

Gifford chercha la chaise de la main. Du gros plan, on passa à un plan plus large pris d'une autre caméra. Les doigts de Gifford se refermèrent sur la chaise. Il la redressa, puis s'y assit pesamment, la tête ballante, et un grand rire secoua de nouveau l'assistance, mais Carella, qui s'était penché en avant, fixait Gifford d'un regard froid et impersonnel.

Gifford s'étreignit le ventre, comme si le monstre invisible venait de le frapper. Il sembla soudain pris d'étourdissement, son visage blêmit, il parut sur le point de tomber de la chaise. Alors, tout à coup, sous le regard de

quatre-vingts millions d'yeux, il se mit à vomir abondamment. La caméra fut un instant prise au dépourvu. Elle s'attarda encore un peu sur le malheureux, puis l'image fut coupée brusquement.

Carella regardait l'écran d'un air abasourdi tandis que l'orchestre attaquait un morceau guilleret.

Quand l'inspecteur Meyer Meyer s'arrêta en face du studio, deux voitures de police et une ambulance étaient garées en pleine rue. Cinq agents, alignés devant l'unique entrée du bâtiment, s'efforçaient vaillamment de contenir la foule de journalistes, de photographes et de simples badauds qui se pressait sur le trottoir. C'étaient ceux de la presse qui faisaient le plus de bruit, lançant aux policiers des noms d'oiseaux que ceux-ci avaient déjà tous entendus et qui ne les faisaient pas bouger d'un pouce. Meyer descendit de voiture et chercha des yeux l'agent Genero, qui avait appelé le commissariat moins de cinq minutes plus tôt. Il le repéra presque aussitôt et se fraya un chemin à travers la foule, bousculant au passage une vieille dame qui avait jeté un peignoir sur sa chemise de nuit (« Pardon, madame »), puis un gros homme qui fumait un cigare (« Ça ne vous ferait rien de me laisser passer ? »), avant d'atteindre enfin Genero qui montait la garde devant la porte d'entrée, la mine pâle et fatiguée.

— Mon vieux, je suis content de te voir ! s'exclama Genero.

— Moi aussi, répondit Meyer. Est-ce que tu as laissé entrer quelqu'un ?

— Seulement le médecin de Gifford et les gens de l'hôpital.

— À qui est-ce que je dois m'adresser là-dedans ?

— Au producteur de l'émission. Il s'appelle David Krantz. C'est la panique, Meyer. À croire que c'est Dieu qui est mort.

— C'est peut-être bien ça, répondit Meyer d'un ton désabusé en entrant dans le bâtiment.

La panique annoncée fut visible aussitôt. Il y avait des gens dans les escaliers métalliques, des gens dans le couloir, et on aurait dit qu'ils parlaient tous en même temps pour dire exactement la même chose. Meyer coinça un jeune homme qui portait des lunettes à verres épais et lui demanda :

— Où puis-je trouver David Krantz ?

— De la part de qui ? demanda le jeune homme.

— Police, répondit Meyer d'un ton las.

— Ah ! Il est en haut. Au troisième.

— Merci, dit Meyer en se mettant à gravir les marches.

Au troisième étage, il arrêta une fille en collant de danseuse noir et lui dit :

— Je cherche David Krantz.

— Juste en face de vous, répondit-elle. Celui qui a une moustache.

L'homme qui avait une moustache se trouvait au centre d'un cercle de gens rassemblés sous une batterie de projecteurs au plafond. Au moins cinq autres filles en collant de danseuse noir, une dizaine d'autres en tutu rouge pailleté et un assortiment d'hommes en complet-veston, en chandail ou en bleu de chauffe formaient de petits groupes sur toute l'étendue du plateau. Le sol était jonché de matériel de télévision : câbles électriques, caméras, micros suspendus à des perches, prompteurs, chariots, accessoires et panneaux de décors. Au-delà des jeunes danseuses et du groupe d'hommes qui entourait le type à la moustache, Meyer aperçut un interne en blouse blanche qui parlait à un homme de haute taille en costume de ville. Il songea à aller d'abord examiner le cadavre mais il jugea préférable d'interroger le producteur et fendit le cercle qui l'entourait.

— M^r Krantz ?

Krantz se retourna avec une économie de mouvements et une vivacité assez surprenantes.

— Oui, qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix qui claqua comme un coup de fouet.

Il était vêtu avec élégance, discrétion et rigueur. Sa moustache était fine et mince. Au premier abord, il faisait penser à une oasis asséchée.

Meyer, qui possédait lui aussi des réflexes très rapides, ouvrit immédiatement son portefeuille pour montrer sa plaque.

Inspecteur Meyer, 87^e District, dit-il. On m'a dit que vous étiez le producteur.

— C'est exact, répondit Krantz. Et alors ?

— Comment ça, et alors ?

— Alors qu'est-ce que la police fait ici ?

— Simple vérification de routine, dit Meyer.

— Pour un homme qui est manifestement mort d'une crise cardiaque ?

— Ma foi, j'ignorais que vous étiez médecin.

— Je ne le suis pas. Mais le premier imbécile...

— Ecoutez, M^r Krantz, il fait très chaud ici, j'ai travaillé toute la journée et je suis fatigué, vous comprenez ? Alors ne me poussez pas à bout. À ce que j'ai compris...

— Nous y voilà, dit Krantz au cercle de gens qui l'entourait.

— Nous voilà où ? dit Meyer.

— Quand une vieille fille meurt de vieillesse dans son lit, tous les flics de la ville sont convaincus qu'il s'agit d'un meurtre.

— Ah oui ? Qui vous a dit ça ?

— J'ai été producteur d'une série policière qui durait une demi-heure. Je commence à la connaître, la routine.

— Et c'est quoi, la routine ?

— Ecoutez, inspecteur, qu'est-ce que vous me voulez ?

— Que vous cessiez de me parler sur ce ton, pour commencer. Je suis ici pour vous poser quelques questions toutes simples au sujet d'une mort en apparence accidentelle...

— En apparence ? Qu'est-ce que je vous disais ? lança Krantz à ses auditeurs.

— Ouais, en apparence. Et vous ne me facilitez pas la tâche. Maintenant, si vous voulez que je demande un mandat d'arrêt, nous pourrions nous expliquer plus tranquillement au poste. À vous de choisir.

— Allons, vous plaisantez, inspecteur. Vous n'avez aucun motif d'arrestation contre moi.

— Consultez donc l'article 1851 du Code pénal, dit Meyer d'un ton cassant. « Résistance à un représentant de l'ordre dans l'exercice de ses fonctions : Quiconque, dans toutes les circonstances non autrement prévues par la loi, oppose une résistance à un représentant de la loi dans l'exercice de ses fonctions, le retarde ou fait obstruer... »

— D'accord, d'accord, dit Krantz. Vous avez gagné.

— Alors débarrassez-vous de vos admirateurs, et causons.

L'attroupement se dispersa en silence. Meyer voyait au loin l'homme de haute taille discuter âprement avec l'interne en blouse blanche. Il reporta toute son attention sur Krantz et dit :

— Je croyais qu'il y avait des spectateurs à l'émission.

— En effet.

— Alors où sont-ils ?

— Nous les avons tous fait monter à l'étage du dessus. Votre agent nous a donné l'ordre de les retenir.

— Je veux qu'un de vos employés aille prendre leurs noms et leur dise de rentrer chez eux.

— Est-ce que la police ne peut pas... ?

— Il y a une bande d'excités au-dehors et je ne dispose que de cinq hommes pour les contenir. Voudriez-vous avoir l'obligeance de m'aider ? Je n'ai pas souhaité sa mort plus que vous.

— Très bien, je vais m'en occuper.

— Merci. Bien, que s'est-il passé ?

— Il est mort d'une crise cardiaque.

— Qu'en savez-vous ? Est-ce qu'il en avait déjà eu ?

— Pas à ma connaissance, mais...

— Alors laissons cette question en suspens pour le moment, voulez-vous ? Quelle heure était-il lorsqu'il s'est effondré ?

— Je peux vous obtenir ce renseignement. Quelqu'un a probablement chronométré l'émission. Attendez une seconde. George ! Hé, George !

Un homme vêtu d'un cardigan qui bavardait avec une des danseuses se retourna brusquement à l'appel de son nom. Il scruta un moment les alentours d'un regard de myope, visiblement contrarié, en tâchant de repérer la personne qui l'avait hélé. Krantz leva la main pour attirer son attention, et l'homme prit un porte-voix électrique posé sur le siège voisin et, l'air toujours contrarié, s'approcha des deux hommes.

— George Cooper, l'assistant du réalisateur, dit Krantz. L'inspecteur Meyer.

Cooper tendit la main avec réticence. Meyer se rendit immédiatement compte que l'expression renfrognée de son visage ne le quittait jamais, mélange de profonde amertume et d'accablement indicible : on aurait dit un homme qui essaierait de se concentrer au beau milieu d'une révolution.

— Bonjour, monsieur, dit-il.

— M^r Meyer voudrait savoir à quelle heure Stan s'est effondré.

— Que voulez-vous dire ? dit Cooper comme si cette phrase était une provocation en duel. C'était après le départ des chanteurs folk.

— Oui, mais à quelle heure ? Quelqu'un a-t-il noté tout ça ?

— Je peux faire passer la bande, dit Cooper avec mauvaise grâce. Voulez-vous que je le fasse ?

— S'il vous plaît, dit Meyer.

— Que s'est-il passé ? interrogea Cooper. Est-ce que c'est une crise cardiaque ?

— Nous ne...

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? coupa Krantz.

— Eh bien, je vais faire passer la bande, dit Cooper. Vous restez dans les parages ?

— Je serai ici, assura Meyer.

Cooper hocha la tête, brièvement, et s'éloigna d'un air sombre.

— Qui est-ce, là-bas, celui qui discute avec l'interne ? demanda Meyer.

— Cari Nelson, répondit Krantz. Le médecin de Stan.

— Est-ce qu'il a été là toute la soirée ?

— Non. Je lui ai téléphoné à son domicile pour lui dire de venir le plus vite possible. C'était après avoir appelé l'ambulance.

— Demandez-lui de nous rejoindre, voulez-vous ?

— Bien sûr, dit Krantz, qui leva la main en appelant : Cari ! Avez-vous une minute ?

Nelson planta là l'interne, se retournant pour lui lancer une dernière phrase, puis s'avança d'un pas vif vers Meyer et Krantz. Il était aussi large que grand, avec une épaisse chevelure noire qui grisonnait sur les tempes. L'expression de son visage était sévère et ses joues empourprées. Il avait les lèvres fermement serrées, comme s'il avait pris une secrète résolution qu'il était maintenant prêt à défendre envers et contre tous.

— Cet idiot veut faire enlever le corps, déclara-t-il d'emblée. Je lui ai dit que s'il le faisait je le signalerais au conseil de l'ordre. Que voulez-vous, Dave ?

— Je vous présente l'inspecteur Meyer. Le Dr Nelson.

Nelson serra brièvement la main de Meyer d'une poigne énergique.

— Avez-vous l'intention de demander au médecin légiste de pratiquer une autopsie ? demanda-t-il.

— Pensez-vous que je le devrais, docteur ?

— Vous n'avez pas vu de quelle manière Stan est mort ?

— Non. Comment est-il mort ?

— C'était une crise cardiaque, n'est-ce pas ? dit Krantz.

— Ne soyez pas ridicule. Stan avait le cœur en excellent état. Quand je suis arrivé ici à neuf heures, il présentait des symptômes très divers. Respiration pénible, pouls rapide, nausées, vomissements. Nous avons tenté un lavage d'estomac, mais sans résultat. Il a eu une première convulsion vers neuf heures et quart. La troisième l'a tué à neuf heures et demie.

— Quelle est votre opinion, docteur ?

— Mon opinion est qu'il s'est fait empoisonner, répondit Nelson sans prendre de gants.

Meyer glissa un jeton dans la fente de l'appareil téléphonique du palier du troisième étage et composa le numéro personnel du lieutenant Peter Byrnes. La cabine était étouffante et empestait. Il attendit un moment tandis que le téléphone sonnait à l'autre bout. Ce fut Byrnes lui-même qui répondit, d'une voix empâtée par le sommeil.

— Pete, c'est Meyer.

— Quelle heure est-il ? demanda Byrnes.

— Je n'en sais rien. Dix heures et demie, onze heures.

— J'ai dû m'assoupir. Harriet est allée au cinéma. De quoi s'agit-il ?

— Pete, je suis en train d'enquêter sur cette affaire Stan Gifford, et je me suis dit que je devais...

— Quelle affaire Stan Gifford ?

— Le type de la télévision. Il est tombé raide mort ce soir, et...

— Quel type de la télévision ?

— C'est un comique célèbre.

— Ah ouais ?

— Ouais. Toujours est-il que son toubib conseille de faire pratiquer une autopsie tout de suite. Parce qu'il a eu une convulsion, et...

— Strychnine ? demanda aussitôt Byrnes.

— J'en doute. Il a vomi avant d'être pris de convulsions.

— Arsenic ?

— Possible. De toute façon, je crois que l'autopsie serait une bonne chose.

— Vas-y, demande au légiste de la faire.

— Et puis je vais avoir besoin d'aide sur ce coup. J'ai encore des interrogatoires à mener ici, et je pensais qu'on pourrait envoyer tout de suite quelqu'un à l'hôpital, qui soit là à l'arrivée du corps, vous comprenez ? Pour activer un peu les choses.

— C'est une bonne idée.

— Ouais, mais voilà, Cotton est pris par un cambriolage et, au moment où je quittais le bureau. Bert répondait à un appel d'urgence. Est-ce que vous pourriez appeler Steve pour moi ?

— Bien sûr.

— Bon, eh bien, c'est tout. Je vous rappellerai tout à l'heure s'il n'est pas trop tard.

— Quelle heure disais-tu qu'il était ?

Meyer regarda sa montre.

— Onze heures moins le quart.

— J'ai dû m'endormir, dit Byrnes d'un ton surpris avant de raccrocher.

George Cooper attendait Meyer devant la cabine téléphonique. Il avait toujours la même expression, comme s'il avait avalé quelque chose d'atrocément mauvais et qu'il laissait sa colère alimenter sa nausée.

— J'ai fait passer la bande, dit-il.

— Parfait.

— J'ai chronométré la seconde partie. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— À quel moment il s'est effondré.

Cooper jeta un regard sombre au bloc-notes qu'il tenait à la main et dit :

— Les chanteurs folk ont quitté la scène à vingt heures trente-sept. Stan leur a succédé immédiatement. Il est passé avec le rigolo de Hollywood pendant deux minutes et douze secondes. Quand l'invité est parti se changer,

Stan a fait la pub pour le café. Il a dépassé légèrement la minute contractuelle, il a fait une minute quarante secondes. Il a commencé son mime à huit heures quarante et cinquante-deux secondes. Au bout de deux minutes et cinquante-cinq secondes, il s'est écroulé. Ce qui veut dire qu'il est resté devant la caméra une durée totale de sept minutes et dix-sept secondes. Il s'est effondré à huit heures quarante-trois minutes et quarante-sept secondes.

— Merci, dit Meyer. Je vous remercie de votre aide.

Il fit un pas vers la porte d'accès au plateau. Cooper lui coupa la route. Son regard rencontra celui de Meyer et le scruta avec insistance.

— Il s'est fait empoisonner, hein ? dit-il.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça, monsieur ?

— Tout le monde ne parle que de ça, en bas.

— Ce qui n'en fait pas forcément la vérité, n'est-ce pas ?

— Le Dr Nelson dit que vous allez demander une autopsie.

— C'est vrai.

— Donc, vous croyez bien qu'il s'est fait empoisonner.

Meyer haussa les épaules.

— Je ne pense encore rien.

— Ecoutez, dit Cooper en se mettant soudain à chuchoter. Ecoutez, je... je ne veux causer d'ennuis à personne, mais... avant l'émission de ce soir, pendant qu'on répétait...

Il s'interrompit brusquement. Il jeta un coup d'œil dans le studio. Un homme en veste sport s'approchait du palier tout en sortant de sa poche un paquet de cigarettes.

— Continuez, dit Meyer.

— Laissez tomber, répondit Cooper en s'éloignant vivement.

L'homme en veste sport arriva sur le palier. Il salua Meyer d'un bref signe de tête, se mit une cigarette entre les lèvres, s'adossa au mur et craqua une allumette. Meyer prit à son tour une cigarette dans sa poche et demanda :

— Excusez-moi. Auriez-vous du feu ?

— Bien sûr, dit l'homme.

C'était un petit homme aux yeux bleus perçants et aux cheveux coupés en brosse qui donnaient à son visage la forme d'un triangle aigu. Il craqua une allumette pour Meyer, l'éteignit en la secouant puis s'appuya de nouveau au mur.

— Merci, dit Meyer.

— Je vous en prie.

Meyer se dirigea vers l'endroit où Krantz se tenait en compagnie de Nelson et de l'interne. Ce dernier était complètement perdu. Il avait répondu à

un appel d'urgence et, à présent, personne ne semblait savoir ce qu'on voulait qu'il fasse du corps. Il lança à Meyer un regard implorant, espérant enfin trouver une personne disposée à prendre la situation en main avec autorité.

— Vous pouvez emmener le corps, déclara Meyer. Conduisez-le à la morgue pour autopsie. Dites à votre patron qu'un de nos inspecteurs sera là-bas sous peu. Il s'appelle Carella.

L'interne s'en fut à la hâte avant que quiconque ait le temps de changer d'avis. Meyer jeta un coup d'œil négligent en direction du couloir, où l'homme en veste sport se tenait toujours adossé au mur, en train de fumer.

— Qui est-ce, dans le couloir ? demanda-t-il.

— Art Wetherley, répondit Krantz. Un de nos scénaristes.

— Est-ce qu'il était là ce soir ?

— Bien sûr, dit Krantz.

— Très bien. Qui d'autre s'occupe de l'émission ?

— Par qui voulez-vous que je commence ?

— Je veux savoir qui était présent ce soir, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Ah ! Mr Krantz, je vous en prie, ne recommencez pas ! Gifford aurait pu mourir rien qu'à cause du bruit qu'il y a ici, mais il est possible qu'il se soit fait empoisonner. Alors, qui était ici ce soir ?

— Très bien. Moi, j'étais là. Ma secrétaire aussi. Et mon adjoint et sa secrétaire. Et le directeur de la régie et sa secrétaire. Et le...

— Est-ce que tout le monde a une secrétaire ?

— Non, pas tout le monde.

— Bon, continuez.

Krantz croisa les bras et se mit à réciter :

— Le réalisateur et l'assistant du réalisateur. Les deux vedettes de Hollywood et les chanteurs folk. Deux décorateurs, un costumier, l'agent de location des places, le chef de chœur, le chœur – qui compte dix-sept personnes –, le chef d'orchestre, deux arrangeurs, trente-trois musiciens, cinq scénaristes, quatre documentalistes et copistes, le partitionniste, l'accompagnateur musical du ballet, le chorégraphe, six danseuses, le pianiste de la répétition, l'éclairagiste, l'ingénieur du son, deux régisseurs, le chef opérateur, ses deux aides, vingt-neuf techniciens, vingt-sept électriciens et machinistes, trois agents de sécurité, trente-cinq garçons de courses, trois maquilleurs, un coiffeur, neuf habilleuses, quatre représentants des sociétés qui parrainent l'émission et six invités. (Krantz hocha la tête d'un air triomphant.) Voilà qui se trouvait là ce soir.

— Qu'est-ce que vous étiez en train de préparer ? ironisa Meyer. Le déclenchement de la Troisième Guerre mondiale ?

L'assistant du médecin légiste, Paul Blaney, n'avait encore jamais pratiqué l'autopsie d'une célébrité. La fiche attachée au poignet du cadavre lui signalait ce que Carella et Meyer, qui attendaient dans le couloir, lui avaient déjà dit, que l'homme étendu sur la table d'acier inoxydable était Stan Gifford, le comique de la télévision. Blaney haussa les épaules. Un cadavre n'est jamais qu'un cadavre, et il était déjà assez heureux que celui-ci ne se soit pas fait écrabouiller dans un accident de la route. De toute façon, il ne regardait jamais la télévision. La violence l'écœurerait.

Il saisit son scalpel.

Ça ne lui plaisait pas de penser que deux inspecteurs attendaient à l'extérieur pendant qu'il travaillait. Pour un peu, ils seraient entrés dans la salle d'autopsie et lui auraient donné leur avis sur la façon de tenir un forceps. En outre, ça l'agaçait un peu qu'un cadavre, sous prétexte que c'était le cadavre de quelqu'un de célèbre, ait droit à un traitement de faveur – qu'on appelle un homme en pleine nuit pour effectuer une putain d'autopsie, par exemple. Ah ! certes, Meyer lui avait patiemment expliqué qu'il s'agissait d'un cas très particulier et susceptible de faire beaucoup de bruit. Et, en effet, les symptômes semblaient indiquer un empoisonnement, mais Blaney n'appréciait pas la chose pour autant.

C'était un peu lui forcer la main. On devrait avoir le droit de retirer un foie ou une paire de reins tranquillement, dans le calme. Pas sous le regard anxieux de policiers. La routine consistait à pratiquer l'autopsie, à rédiger le rapport et à l'envoyer aux inspecteurs chargés de l'enquête. Si l'on avait conclu au meurtre, il était parfois nécessaire de rédiger des rapports complémentaires, ce que Blaney faisait chaque fois qu'il en avait le cœur, s'en abstenant la plupart du temps. On les expédiait à la Criminelle Nord ou Sud, au Directeur de la police, au chef des inspecteurs, au chef de district et au laboratoire de la police. Parfois, mais seulement lorsque Blaney se sentait d'humeur particulièrement amène, il lui arrivait d'appeler à son commissariat l'inspecteur chargé de l'enquête pour lui faire par téléphone un compte rendu de l'autopsie. Mais c'était la première fois qu'il y avait des flics qui attendaient dans le couloir. Ça ne lui plaisait pas. Ça ne lui plaisait pas du tout.

Il pratiqua son incision d'un geste rageur.

Dans le couloir, Meyer, assis sur un banc placé le long d'un mur vert pâle, regardait Carella faire les cent pas devant lui comme un futur père. Plein de patience, Meyer tournait la tête à de longs intervalles pour suivre des yeux les allées et venues de Carella d'un bout à l'autre du petit couloir. Il était presque aussi grand que Carella, mais plus puissamment bâti, si bien qu'il paraissait trapu et ramassé, surtout quand il se tenait assis.

— Comment M^{rs} Gifford a-t-elle pris la chose ? demanda Carella.

— L'idée d'une autopsie ne sourit à personne, répondit Meyer. Mais je suis allé chez elle pour lui expliquer pourquoi nous y tenions, et elle a reconnu que ça paraissait nécessaire.

— Quel genre de femme ?

— Pourquoi ?

— Si quelqu'un l'a empoisonné...

— Elle a trente-huit ou trente-neuf ans, grande, séduisante, je dirais. C'était un peu difficile à juger. Son mascara lui coulait sur la figure. (Meyer s'interrompt.) En outre, elle ne se trouvait pas au studio, si ça peut vouloir dire quelque chose.

— Et qui y avait-il au studio ?

— J'ai fait relever tous les noms par Genero avant de les laisser partir. (Meyer s'interrompt.) Pour être franc, Steve, j'espère que l'autopsie conclura à une mort naturelle.

— Combien de personnes se trouvaient au studio ? demanda Carella.

— Eh bien, je pense qu'on peut sans risque mettre les spectateurs hors de cause, tu ne crois pas ?

— C'est aussi mon avis. Combien y avait-il de spectateurs ?

— Cinq cent soixante.

— D'accord, on peut les mettre hors de cause.

— Ça laisse donc tous ceux qui travaillent pour l'émission et qui étaient présents ce soir.

— Et ça fait combien ? demanda Carella. Deux douzaines ?

— Deux cent douze personnes, répondit Meyer.

La porte de la salle d'autopsie s'ouvrit et Paul Blaney fit un pas dans le couloir en ôtant l'un de ses gants de caoutchouc comme il l'avait vu faire aux médecins au cinéma. Fort irrité de leur présence, il lança à Meyer et Carella un regard sombre, puis déclara :

— Bon, qu'est-ce que vous aimeriez savoir ?

— La cause de la mort, dit Meyer.

— Intoxication aiguë, répondit carrément Blaney.

— Quel poison ?

— Le sujet avait-il des troubles cardiaques ?

— Son médecin affirme que non.

— Hmm, fit Blaney.

— Eh bien ? dit Carella.

— C'est drôle parce que... eh bien, le poison était de la strophantine. Je l'ai découvert dans l'intestin grêle, et j'en ai immédiatement conclu...

— Qu'est-ce que la strophantine ?

— C'est un médicament analogue à la digitaline, mais beaucoup plus puissant.

— Pourquoi parliez-vous de troubles cardiaques ?

— Eh bien, ces deux médicaments interviennent dans le traitement des maladies de cœur. La digitaline par voie orale, d'ordinaire, et la strophantine par intraveineuse ou intramusculaire. La dose normale est très faible.

— De strophantine, vous voulez dire ?

— Oui.

— Est-ce qu'on l'administre parfois sous forme de pilules ou de gélules ?

— J'en doute. Il est possible qu'elle se soit présentée sous forme de pilules il y a quelques années, mais on l'a maintenant remplacée par d'autres médicaments. En fait, je ne connais pas de médecin qui la prescrive habituellement.

— Où voulez-vous en venir ?

— Eh bien, dans tous les cas d'arythmie ou de lésion anatomique, la digitaline est le régulateur le plus communément prescrit. Mais la strophantine...

Blaney secoua la tête.

— Pourquoi pas la strophantine ?

— Je ne dis pas qu'on n'y recourt absolument jamais, comprenez-moi bien. Je dis qu'on y recourt rarement. Une pharmacie d'hôpital doit en recevoir la demande peut-être une fois tous les cinq ans. Un médecin ne la prescrirait que s'il voulait des résultats immédiats. Elle agit beaucoup plus vite que la digitaline. (Blaney s'interrompt.) Est-ce que vous êtes sûrs qu'il ne souffrait d'aucun trouble cardiaque ?

— Certains. (Carella hésita un instant avant de demander :) Enfin, sous quelle forme est-ce qu'elle se présente à l'heure actuelle ?

— En ampoules, d'habitude.

— Liquide ?

— Oui, prête à être injectée. Vous avez déjà vu des ampoules de pénicilline, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est ce genre-là.

— Est-ce qu'elle se présente sous forme de poudre ?

— Ça arrive, oui.

— Quel genre de poudre ?

— Des cristaux blancs. Mais je doute qu'aucune pharmacie, même une pharmacie d'hôpital, conserve de la poudre en réserve. Oh ! on doit bien en trouver une ou deux, mais c'est rare.

— Quelle est la dose mortelle ? demanda Carella.

— Toute dose supérieure à un milligramme est considérée comme

dangereuse. C'est-à-dire un millième de gramme. Pour comparaison, la dose mortelle de digitaline est d'environ deux grammes et demi, ce qui vous montre ce que je veux dire quand je parle de puissance.

— Quelle dose Gifford avait-il reçue ?

— Je ne pourrais pas vous le dire avec exactitude. La plus grande partie, bien entendu, avait déjà été assimilée, sans quoi il ne serait pas mort. Il n'est pas facile de retrouver de la strophantine dans les organes, vous savez. Elle s'assimile très rapidement, se détruit très facilement. Voulez-vous que je vous donne une estimation ?

— S'il vous plaît, dit Meyer.

— À en juger par les résultats de mon analyse quantitative, je dirais qu'il en a absorbé au moins cent vingt ou cent trente milligrammes.

— Est-ce que c'est beaucoup ? demanda Meyer.

— Ça représente à peu près cent trente fois la dose mortelle.

— Fichtre !

— Les symptômes ont dû être immédiats, dit Blaney. Nausées, vomissements et enfin convulsions.

Le silence régna plusieurs minutes dans le couloir. Puis Carella demanda :

— Qu'entendez-vous par immédiat ?

Blaney parut surpris.

— Immédiat, répondit-il. Qu'est-ce que vous voulez que ça signifie d'autre qu'immédiat ? À supposer que le poison ait été injecté...

— Il était en scène depuis près de dix minutes, dit Carella, et la caméra ne l'a pas quitté une seconde. Il n'a certainement pas...

— Pendant sept minutes et dix-sept secondes exactement, corrigea Meyer.

— Quoi qu'il en soit, il n'a pas pris d'injection de strophantine.

Blaney haussa les épaules.

— Alors peut-être le poison a-t-il été administré par voie orale.

— Comment ?

— Eh bien... (Blaney hésita.) Je suppose qu'il pourrait avoir cassé une ampoule pour en avaler le contenu.

— Impossible. Il était sous l'œil de la caméra. Vous avez dit que la dose était suffisante pour provoquer des symptômes immédiats.

— Peut-être pas aussi immédiats si le médicament avait été administré par voie orale. Nous ne savons vraiment pas grand-chose à propos de la dose orale. D'après les expériences pratiquées sur des lapins, c'est quarante fois la dose intramusculaire normale et quatre-vingts fois la dose intraveineuse qui s'avèrent mortelles lorsqu'on les administre par voie orale. Mais les lapins ne sont pas des hommes.

— Mais vous avez dit que Gifford avait probablement absorbé cent trente fois la dose normale.

— C'est l'estimation que je fais.

— Au bout de combien de temps une dose pareille aurait-elle fait apparaître des symptômes ?

— Quelques minutes.

— Combien de minutes ?

— Cinq minutes peut-être. Je ne pourrais pas le dire avec exactitude.

— Or il est resté plus de sept minutes sous l'œil de la caméra. On a donc dû lui administrer le poison juste avant son entrée en scène.

— C'est aussi mon avis, oui.

— Et cette ampoule ? dit Meyer. Est-ce qu'on aurait pu la verser dans quelque chose qu'il aurait bu ?

— Oui, ça se pourrait.

— Y a-t-il une autre façon d'administrer le médicament ?

— Eh bien, dit Blaney, en admettant qu'il se le soit procuré sous forme de poudre, je suppose qu'on aurait pu en placer quelque chose comme cent vingt milligrammes dans une gélule.

— Qu'est-ce que c'est qu'une gélule ? demanda Meyer.

— Vous en avez déjà vu, dit Blaney. De nombreux produits pharmaceutiques se présentent sous forme de gélules : des vitamines, des tranquillisants, des stimulants...

— Revenons encore une fois sur cet « immédiat », dit Carella.

— Est-ce qu'on est encore...

— Combien de temps une gélule met-elle à se dissoudre dans l'organisme ?

— Je n'en ai aucune idée. Plusieurs minutes, j'imagine. Pourquoi ?

— Eh bien, il aurait bien fallu que la gélule se dissolve avant que le poison se trouve libéré, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

— Donc immédiat ne veut pas toujours dire immédiat, n'est-ce pas ? Dans ce cas précis, immédiat veut dire après dissolution de la gélule.

— Je viens de vous dire qu'elle se serait dissoute en quelques minutes.

— Mais combien de minutes ? demanda Carella.

— Je ne sais pas. Il faudra que vous demandiez au laboratoire de vérifier.

— C'est ce qu'on va faire, dit Carella.

L'homme désigné pour enquêter sur cet incident plutôt bizarre survenu dans le bureau de Miles Vollner fut l'inspecteur Kling. Tôt le jeudi matin, alors que Carella et Meyer dormaient encore, Kling prit le métro pour aller au commissariat, s'arrêta en salle des inspecteurs pour voir s'il y avait des messages pour lui au tableau d'affichage puis se rendit Shepherd Street en autobus. Le bureau de Vollner se trouvait au dixième étage. Sur la porte en verre dépoli, une inscription annonçait que le nom de l'entreprise était APPAREILS AUDIOVISUELS VOLLNER, raison sociale sans fantaisie mais à coup sûr explicite. Kling ouvrit la porte et pénétra dans la salle d'attente. La jeune femme assise derrière le bureau de la réception était une petite brune, les cheveux coupés à la garçonne avec une frange. En voyant Kling entrer, elle sourit et demanda :

— Bonjour, monsieur, vous désirez ?

— Je suis de la police, dit Kling. Il paraît qu'il y a eu du grabuge ici hier.

— Oh oui ! Ça, vous pouvez le dire !

— M^r Vollner est-il arrivé ?

— Non, pas encore. Etait-il prévenu de votre visite ?

— Eh bien, pas exactement. Le sergent du standard...

— Oh ! en général, il n'arrive pas au bureau avant dix heures, et il n'est pas encore neuf heures et demie.

— Je vois, dit Kling. Eh bien, j'ai d'autres visites à faire, alors peut-être pourrais-je repasser le voir plus tard dans la...

— Cindy est là, en revanche, dit la jeune femme.

— Cindy ?

— Oui. C'est elle que le type était venu voir.

— Comment ça ?

— C'est elle qu'il prétendait être venu voir, en tout cas.

— C'est de l'agresseur que vous parlez ?

— Oui. Il prétendait être un ami de Cindy.

— Ah ! Eh bien, voyons, pensez-vous que je pourrais lui parler ? En attendant l'arrivée de M^r Vollner ?

— Bien sûr, il n'y a pas de problème, dit la réceptionniste en appuyant sur un bouton à la base de son téléphone. Cindy, il y a ici un inspecteur de police qui vient à propos d'hier, dit-elle dans le combiné. Est-ce que vous pouvez le voir ? D'accord, entendu. (Elle raccrocha.) Dans quelques minutes, monsieur...

Elle laissa la phrase en suspens.

— Kling.

— M^r Kling. Il y a quelqu'un dans son bureau. (Elle s'interrompit.) Cindy interroge les candidats qui postulent, voyez-vous.

— Ah ! Elle est chargée du recrutement ?

— Non, c'est le chef du personnel qui s'en occupe.

— Alors pourquoi est-ce qu'elle interroge... ?

— Cindy est l'assistante du psychologue de la maison.

— Ah !

— Oui, elle interroge tous les candidats, vous comprenez, et ensuite notre psychologue leur fait passer des tests. Pour voir s'ils pourront s'adapter au travail à l'usine. Ils doivent monter de minuscules appareils à transistors, vous comprenez, c'est un genre de travail très éprouvant pour les nerfs.

— Je veux bien le croire, dit Kling.

— Vous pouvez. Ils viennent donc ici, et elle bavarde d'abord quelques minutes avec eux pour tâcher de se renseigner sur leurs antécédents, vous comprenez, et puis, s'ils passent ce premier entretien, notre psychologue leur fait ensuite passer toute une série de tests psychologiques. Le travail de Cindy est très important. Elle a un certificat universitaire de psychologie, vous savez. Notre chef du personnel n'examine même pas une candidature quand Cindy et notre psychologue jugent que le candidat ne correspond pas à un emploi.

— Un peu comme la sélection d'un équipage de sous-marin, dit Kling.

— Comment ? Ah ! oui, j'imagine que c'est ça, acquiesça la jeune femme avec un sourire.

Elle se retourna quand un homme apparut dans le couloir. Il semblait satisfait et même plein d'espoir après son premier entretien avec l'assistante du psychologue. Il sourit à la réceptionniste, puis il sourit à Kling et se dirigea vers la porte d'entrée, d'où il se retourna pour leur adresser encore un sourire avant de sortir.

— Je pense qu'elle est libre à présent, dit la réceptionniste. Laissez-moi simplement m'en assurer. (Elle décrocha de nouveau le téléphone, appuya sur le bouton et attendit.) Cindy, est-ce que je peux vous l'envoyer ? Entendu. (Elle raccrocha.) Allez-y, dit-elle. C'est le n° 14, la sixième porte à gauche.

— Merci, dit Kling.

— Je vous en prie, répondit la jeune femme.

Il la salua d'un hochement de tête en passant devant son bureau pour s'engager dans le couloir. Du côté gauche, les portes commençaient par le n° 8, puis se suivaient dans l'ordre le long du couloir. Le n° 13 manquait à la série. À sa place, immédiatement après le 12, se trouvait le 14. Kling se demanda si l'assistante du psychologue de la maison était superstitieuse, puis il frappa à la porte.

— Entrez, prononça une voix féminine.

Il ouvrit la porte.

La jeune femme était debout près de la fenêtre, le dos tourné. D'une main, elle tenait un combiné collé à son oreille, dont elle avait écarté ses cheveux blonds. Elle portait une jupe sombre et un chemisier blanc. La veste qui allait avec la jupe était posée sur le dossier de la chaise. Elle était très grande, avec une silhouette agréable et une jolie voix.

— Non, John, disait-elle. Le test de Rorschach ne m'a pas paru indiqué. Bon, si vous le dites. Je vous rappellerai plus tard, j'ai quelqu'un dans mon bureau. Bien. Au revoir.

Elle se retourna pour raccrocher, puis leva les yeux vers Kling.

Ils se reconnurent instantanément.

— Mais qu'est-ce que vous faites ici, vous ? dit Cindy.

— Alors c'est vous Cindy, dit Kling. Cynthia Forrest. Si je m'attendais !

— Pourquoi a-t-il fallu que ce soit vous qu'ils envoient ? Il n'y a pas d'autre flic à votre commissariat ?

— Je suis le fils du patron. Je vous l'ai déjà dit il y a longtemps.

— Vous m'avez dit des tas de choses, il y a longtemps. Maintenant allez avertir votre capitaine que je préférerais parler à un autre...

— Mon lieutenant.

— Ce que vous voudrez. Je trouve que c'est pousser le bouchon un peu loin, M^r Kling. Et je suis sérieuse. La manière dont vous m'avez traitée quand mon père s'est fait tuer...

— Je crois qu'il y a eu beaucoup de malentendus dans cette affaire à ce moment-là, mademoiselle.

— Oui, et surtout de votre part.

— Nous étions sur les nerfs. Il y avait un type en ville qui tirait sur tout ce qui bouge...

— La plupart des gens, M^r Kling, sont sur les nerfs la plupart du temps. Je m'étais laissé dire que les policiers étaient au service du public, et que...

— C'est le cas, en effet.

— Oui, eh bien, vous avez été tout, sauf serviable. J'ai une bonne mémoire, monsieur.

— Moi aussi. Votre père s'appelait Anthony Forrest et il a été la première

victime de ce canardeur. Votre mère...

— Ecoutez, monsieur...

— Votre mère s'appelle Clarice, et vous avez...

— Clara.

— Clara, d'accord, et vous avez un frère cadet qui s'appelle John.

— Jeff.

— Jeff, d'accord. Vous prépariez une licence de pédagogie à l'époque de cette série de meurtres...

— J'ai obliqué vers la psychologie en deuxième année.

— À l'université de Ramsey, en ville. Vous aviez dix-neuf ans...

— Presque vingt.

— ... et ça remonte à deux ans environ, ce qui vous fait vingt-deux ans.

— J'en aurai vingt-deux le mois prochain.

— Je vois que vous avez passé votre licence.

— Oui, dit Cindy d'un ton cassant. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, M^r Kling...

— On m'a désigné pour enquêter sur cette affaire. Dans notre bonne ville, les incidents de ce genre, c'est de la petite bière, alors je peux vous garantir que le lieutenant n'y affectera pas un autre homme pour la simple raison que ma tête ne vous revient pas.

— Entre autres choses.

— Oui, eh bien, c'est dommage. Voudriez-vous me raconter ce qui s'est passé ici hier ?

— Je ne veux rien vous raconter du tout.

— Ne voulez-vous pas que nous retrouvions l'homme qui est venu ici ?

— Si.

— Alors...

— M^r Kling, que les choses soient bien claires. Je ne vous aime pas. La dernière fois que je vous ai vu, je ne vous aimais pas, et je ne vous aime toujours pas. J'ai bien peur de faire partie des gens qui ne changent jamais d'avis.

— Grave défaut pour une psychologue.

— Je ne suis pas encore psychologue. Je prépare ma maîtrise en cours du soir.

— La réceptionniste m'a dit que vous étiez assistante du...

— Je le suis. Mais je n'ai pas encore mon diplôme.

— Etes-vous autorisée à exercer ?

— Selon la loi de cet Etat – j'imaginai que vous la connaissiez peut-être,

Mr Kling – personne ne peut être autorisé à...

— Non, je ne la connais pas.

— Apparemment. Personne ne peut recevoir l'autorisation d'exercer la psychologie avant d'avoir obtenu sa maîtrise et d'avoir soutenu sa thèse, et d'avoir le diplôme de l'Etat. Je n'exerce pas. Je me contente de faire passer des entretiens et parfois des tests.

— Eh bien, je suis soulagé de l'apprendre, dit Kling.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

— Rien, dit Kling en haussant les épaules.

— Ecoutez, inspecteur, si vous restez ici une seconde de plus, nous allons nous retrouver exactement au point où nous nous sommes quittés. Et si je me souviens bien, la dernière fois que je vous ai vu, je vous ai dit d'aller vous faire voir.

— C'est exact.

— Alors qu'est-ce que vous attendez ?

— Ça m'est impossible, dit Kling. C'est mon drame.

Il sourit gaiement, s'assit dans le siège voisin du bureau, s'y installa confortablement et dit d'une voix suave :

— Voudriez-vous me raconter ce qui s'est passé ici hier ?

Quand Carella arriva au bureau à dix heures et demie ce matin-là, Meyer était déjà là, et un message posé sur son bureau lui apprit qu'un certain Charles Mercer, du laboratoire de la police, avait appelé à huit heures moins le quart.

— Est-ce que tu l'as rappelé ? demanda Carella.

— J'arrive à l'instant.

— Espérons qu'il a trouvé quelque chose, dit Carella en composant le numéro du labo.

Il demanda Charles Mercer, mais on lui répondit que celui-ci était de l'équipe de nuit et qu'il était rentré chez lui à huit heures.

— Qui est à l'appareil ? demanda Carella.

— Danny Di Tore.

— Est-ce que par hasard vous seriez au courant des expériences que Mercer a faites pour nous ? Sur des gélules ?

— Ouais, bien sûr, répondit Di Tore. Une petite minute. Un sacré boulot que vous avez refilé à Charlie.

— Qu'est-ce qu'il a trouvé ?

— Eh bien, pour commencer, il a dû utiliser de nombreuses gélules différentes. Il y en a de plusieurs épaisseurs, vous savez. Parce que tous les

laboratoires ne les fabriquent pas sur le même modèle.

— Prends l'écouteur, Meyer, tu veux ? dit Carella avant de reprendre dans le combiné : Continuez, Di Tore.

— Et, de plus, il y a de nombreux facteurs susceptibles de faire varier la vitesse de dissolution. Par exemple, si le sujet vient de manger, son estomac est plein et la gélatine ne se dissoudra pas aussi vite. Si l'estomac est vide, la dissolution se fait plus vite.

— Hmm, continuez.

— Il est même possible qu'une de ces gélules traverse l'organisme d'un bout à l'autre sans se dissoudre du tout. Ça arrive parfois chez des personnes âgées.

— Mais Mercer a fait des expériences, dit Carella.

— Ouais, bien sûr. Il a mélangé une dose de solution d'acide chlorhydrique à cinq pour cent avec un peu de pepsine. Pour imiter les sucs gastriques, vous comprenez ? Puis il a versé ça dans une série d'éprouvettes dans lesquelles il a mis les gélules.

— À quoi est-ce qu'il a abouti ?

— Hé, laissez-moi vous expliquer comment il a fait. Il a pris plusieurs sortes de gélules, vous voyez, et de plusieurs tailles. On en fait de plusieurs tailles, vous voyez : plus leur numéro est élevé, plus elles sont petites. Par exemple, une 4 est plus petite qu'une 3, vous me suivez ?

— Et qu'est-ce qu'il a trouvé ?

— Elles se dissolvent à des vitesses variables : dix minutes, quatre minutes, huit minutes, douze minutes. Le temps le plus long a été de quinze minutes, le plus court de trois minutes. Vous voilà bien avancé, hein ?

— Eh bien, ce n'est pas exactement ce que je...

— Mais la plupart ont mis en moyenne six minutes à se dissoudre. Avec ça, vous avez de quoi vous occuper.

— Six minutes, hein ?

— Ouais.

— Parfait. Merci beaucoup, Di Tore. Et remerciez Mercer, voulez-vous ?

— Je vous en prie. Ça lui a évité de s'endormir.

Carella raccrocha le combiné et s'adressa à Meyer :

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

— Honnêtement ? Qu'est-ce que tu veux que je pense d'autre ? Que Gifford l'ait bu ou avalé, c'était forcément juste avant d'entrer en scène.

— Forcément. Le poison agit en quelques minutes, et la gélule met à peu près six minutes à se dissoudre. Il est resté sept minutes à l'écran.

— Sept minutes dix-sept secondes, corrigea Meyer.

— Tu penses qu'il l'a pris volontairement ?

— Un suicide ?

— Possible.

— Devant quarante millions de téléspectateurs ?

— Pourquoi pas ? Un acteur, ça raffole des sorties spectaculaires.

— Eh bien, peut-être, dit Meyer, qui n'avait pas l'air convaincu.

— On ferait bien de rechercher qui se trouvait avec lui juste avant qu'il monte sur scène.

— Rien de plus simple, dit Meyer. Il n'y avait que deux cent douze personnes là-bas hier soir.

— Appelons ton Krantz. Il pourrait peut-être nous aider.

Carella composa le numéro du bureau de Krantz et demanda à lui parler. La standardiste lui passa la réceptionniste, qui à son tour lui passa la secrétaire de Krantz, qui lui dit que Krantz était sorti, est-ce qu'il voulait laisser un message ? Carella lui demanda d'attendre un instant et mit la main sur le combiné.

— Est-ce qu'on va voir la femme de Gifford ? demanda-t-il à Meyer.

— Je crois que nous ferions bien, dit Meyer.

— S'il vous plaît, dites à M^r Krantz qu'il peut me joindre chez M^{rs} Gifford, vous voulez bien ? dit Carella avant de remercier la secrétaire et de raccrocher.

Larksvie se trouvait à une demi-heure de voiture environ de la ville. C'était une banlieue résidentielle qui, comme par miracle, offrait à ses habitants des parcelles plus grandes que les cinq cents mètres carrés habituels. À une époque où l'on se disputait le terrain, il était agréable et rassurant de pénétrer dans cette localité aux vastes pelouses ondulées, aux demeures majestueuses bâties à l'écart de routes sinueuses et tranquilles. L'inspecteur Meyer Meyer était déjà venu à Larksvie la veille au soir, lorsqu'il avait estimé nécessaire d'expliquer à Melanie Gifford pourquoi la police désirait pratiquer une autopsie, bien qu'on n'eût pas besoin de sa permission. Mais ce jour-là, c'était avec patience et sans se plaindre qu'il faisait le même trajet ; c'était la première fois qu'il admirait Larksvie à la lumière du jour et, d'une certaine manière, l'ordre et le calme du site le détendaient un peu. Depuis qu'ils avaient quitté la ville, Carella n'avait cessé d'échafauder toutes sortes de conjectures, mais au moment où la voiture s'arrêta en face de deux piliers de pierre qui se dressaient de part et d'autre d'une allée de gravier blanc, il se tut. Une demi-douzaine d'hommes armés d'appareils photographiques et une autre demi-douzaine munis de blocs-notes et de crayons vociféraient à l'encontre des deux agents de Larksvie qui interdisaient l'entrée. Meyer abaissa la vitre de son côté et cria :

— Ecartez-vous ! Nous voulons passer !

L'un des agents abandonna le groupe de journalistes pour s'approcher de la voiture.

— Qui êtes-vous, mon vieux ? dit-il à Meyer.

Meyer lui montra son insigne.

— Le 87^e District, hein ? dit l'agent. C'est vous qui êtes chargés de l'affaire ?

— En effet, dit Meyer.

— Alors pourquoi est-ce que vous n'envoyez pas des gars à vous monter la garde ici ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Carella en se penchant. Vous n'êtes pas de taille à contenir trois ou quatre journalistes ?

— Trois ou quatre ? Vous auriez dû voir ça il y a dix minutes. La foule commence juste à se disperser un peu.

— Est-ce qu'on peut passer ? demanda Meyer.

— Ouais, bien sûr, allez-y. Vous n'avez qu'à leur rouler dessus. On balaiera après.

Meyer donna un coup de klaxon et appuya sur la pédale de l'accélérateur. Les journalistes s'écartèrent précipitamment en pestant contre la voiture, dont les pneus crissèrent sur le gravier.

— Les vaches, dit Meyer. Tu crois qu'ils laisseraient cette pauvre femme tranquille ?

— Et nous, qu'est-ce que nous faisons, hein ? observa Carella.

— C'est différent.

La maison était une énorme villa de style colonial géorgien, aux murs peints en blanc et aux volets vert pâle. De part et d'autre de la porte était plantée une haie dense d'arbustes taillés qui s'étendaient au-delà des limites de la maison pour soustraire aux regards le jardin qui s'étendait derrière. L'allée de gravier passait devant la porte d'entrée, puis faisait demi-tour, revenant vers la route et desservant en chemin une petite aire de stationnement située à gauche de la maison avant de décrire un cercle complet. Meyer alla s'y garer, serra le frein à main et descendit. Carella descendit de l'autre côté de la voiture et ils gagnèrent ensemble la porte d'entrée en faisant crisser le gravier. Une poignée de sonnette en cuivre étincelant était fixée au chambranle de la porte. Carella la saisit et la tira d'un coup sec.

Ils attendirent. Carella tira de nouveau la sonnette. Ils attendirent de nouveau.

— Les Gifford ont des domestiques, non ? demanda Carella, intrigué.

— Si tu gagnais un demi-million de dollars par an, tu n'en aurais pas ?

— Je ne sais pas, dit Carella. Tu en gagnes cinq mille cinq cents, toi, et

Sarah n'a pas de domestique.

— Nous voulons éviter l'ostentation, dit Meyer. Si nous engageons une bonne, le Directeur de la police serait fichu de me demander des comptes à propos des pots-de-vin que j'ai touchés.

— Tiens, tiens, toi aussi ?

— Bien sûr. L'an dernier, je me suis fait cent mille billets net rien qu'avec les machines à sous.

— Moi, c'est la traite des Blanches, dit Carella. Je pense me faire...

La porte s'ouvrit.

Celle qui se tenait là était petite, de type irlandais et craintive. Elle cligna des yeux pour les voir à la lumière du soleil avant de leur demander d'une toute petite voix légèrement gutturale :

— Oui, que désirez-vous, je vous prie ?

— Nous sommes de la police, répondit Carella. Nous voudrions parler à M^{rs} Gifford.

— Ah ! (Elle parut plus effrayée que jamais.) Ah ! bien, dit-elle. Oui, entrez. Elle est derrière avec les chiens. Je vais voir si je peux la trouver. La police, avez-vous dit ?

— C'est ça, acquiesça Carella. Si elle est derrière, est-ce qu'on ne pourrait pas tout simplement faire le tour pour aller la retrouver ?

— Oh ! dit la femme. Je ne sais pas.

— Vous êtes bien la femme de chambre ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, est-ce que vous permettez que nous fassions le tour ?

— Mais oui, mais...

— Est-ce que les chiens sont méchants ? s'enquit Meyer, prudent.

— Non, ils sont très gentils. D'ailleurs, M^{rs} Gifford est avec eux.

— Merci, dit Carella.

Ils s'éloignèrent de la porte pour s'engager sur l'allée dallée qui accédait au jardin, derrière la maison. À peine avaient-ils tourné le coin de la maison qu'une femme apparut. Elle émergeait d'un petit bouquet de bouleaux planté au fond de la pelouse, grande femme blonde vêtue d'une jupe de tweed, de chaussures de sport et d'un cardigan bleu qui marchait les yeux baissés, précédée de deux setters irlandais. Les chiens aperçurent les inspecteurs presque tout de suite et se mirent à aboyer. La femme leva la tête, intriguée, puis elle hésita un instant et s'arrêta.

— C'est Melanie Gifford, chuchota Meyer.

Les chiens traversèrent la pelouse par bonds énormes. Meyer les regarda s'approcher d'un œil inquiet. Carella, qui était lui aussi un homme de la ville,

peu habitué à voir des fauves courir en liberté dans la campagne, était sûr qu'ils allaient lui sauter à la gorge. Quand les chiens s'arrêtèrent à un mètre de lui et se mirent à aboyer furieusement à l'unisson, il était même à deux doigts de dégainer son revolver.

— Chut ! ordonna Meyer en tapant du pied.

À la grande surprise de Carella, les chiens firent volte-face et retournèrent en glapissant auprès de leur maîtresse, qui se dirigeait droit vers les inspecteurs, la tête haute, avec des manières délibérément peu engageantes.

— Oui ? dit-elle. Qu'est-ce que c'est ?

— M^{rs} Gifford ? s'enquit Carella.

— Oui ?

La voix était impérieuse. Maintenant qu'elle était plus près, Carella observa son visage. Elle avait les traits délicatement dessinés, les yeux gris et pénétrants, les sourcils légèrement arqués, la bouche charnue. Elle ne portait pas de rouge à lèvres. Le chagrin semblait tapi au coin de ces yeux, sur cette bouche ; indésirable et omniprésent, le chagrin occupait tout son visage, dont il avait volé la beauté.

— Oui ? dit-elle de nouveau, impatiente.

— Nous sommes inspecteurs de police, M^{rs} Gifford, dit Meyer. Je suis déjà venu hier soir. Vous ne vous en souvenez pas ?

Elle le dévisagea plusieurs secondes, comme si elle ne le croyait pas. Les setters aboyaient toujours, pleins de courage à présent qu'ils étaient à l'abri de ses jupons.

— Oui, bien sûr, répondit-elle enfin, avant d'ajouter : Silence, les enfants, et les chiens se turent instantanément.

— Nous voudrions vous poser quelques questions, dit Carella. Je sais que c'est un moment pénible pour vous, mais...

— Je vous en prie, interrompit-elle. Désirez-vous entrer ?

— Comme vous voudrez.

— Si ça ne vous fait rien, est-ce que nous pourrions rester dehors ? La maison... je ne me sens pas... ici on respire, et il fait frais. Après ce qui s'est passé...

En l'observant, Carella eut la soudaine impression qu'elle jouait la comédie. Il plissa légèrement le front. Mais elle ajouta immédiatement :

— Tout ça doit vous paraître terriblement faux et mélodramatique, n'est-ce pas ? Je suis désolée. Il faut que vous me pardonniez.

— Nous comprenons.

— Vraiment ? demanda-t-elle. (Un pâle sourire se dessina sur ses lèvres sans fard.) Voulez-vous vous asseoir sur la terrasse ? Il n'y fera pas trop frais, vous croyez ?

— Sur la terrasse, ce sera parfait, dit Carella.

Ils traversèrent la pelouse, gagnèrent une vaste terrasse dallée, qui donnait sur les bois parés de leurs couleurs automnales, prolongeant la maison par derrière. Sur la terrasse, il y avait des chaises blanches en fer forgé et une table au plateau de verre. Melanie Gifford s'assit sur un tabouret blanc qu'elle tira de sous la table. Les policiers prirent des chaises, sur lesquelles ils étaient assis plus haut qu'elle. Quand elle leva vers eux un visage pathétique, Carella eut de nouveau l'impression qu'il s'agissait, là encore, d'une mise en scène étudiée, qu'elle avait fait exprès de s'asseoir sur un siège bas afin de paraître petite et sans défense. Il lui lança à brûle-pourpoint :

— Etes-vous actrice, M^{rs} Gifford ?

Melanie Gifford eut l'air surpris. Ses yeux gris s'arrondirent un instant puis elle sourit du même pâle sourire et répondit :

— Je l'ai été. Avant mon mariage avec Stan.

— Depuis combien de temps étiez-vous mariée ?

— Six ans.

— Avez-vous des enfants ?

— Non.

Carella hocha la tête.

— M^{rs} Gifford, dit-il, nous sommes avant tout en quête de renseignements sur le comportement de votre mari au cours des dernières semaines. Paraissait-il abattu, surmené, ou soucieux ?

— Non, je ne pense pas.

— Était-il homme à vous faire des confidences ?

— Oui, nous étions très unis.

— Et il ne vous a jamais parlé d'un souci particulier ?

— Non. Il paraissait très content de la manière dont les choses marchaient.

— Quelles choses ?

— L'émission, la place qu'il s'était faite à la télévision. Avant cette émission, il était chansonnier dans des cabarets, vous savez.

— Je l'ignorais.

— Oui. Stan avait débuté dans un théâtre de variétés il y a des années, puis il en était venu au cabaret. En fait, il travaillait à Las Vegas quand la télévision lui a proposé de faire cette émission.

— Et depuis quand existe-t-elle ?

— Trois ans.

— Quel âge avait votre mari ?

— Quarante-huit ans.

— Et quel âge avez-vous ?

— Trente-sept ans.

— C'était votre premier mariage ?

— Oui.

— Et pour votre mari ?

— Oui.

— Je vois. Diriez-vous que votre ménage était heureux ?

— Oui. Très heureux.

— M^{rs} Gifford, demanda froidement Carella, croyez-vous que votre mari se soit suicidé ?

Sans hésiter, Melanie répondit :

— Non.

— Vous savez qu'il a été empoisonné, bien entendu ?

— Oui.

— Si vous ne croyez pas qu'il se soit donné la mort, vous devez croire...

— Je crois qu'il s'est fait assassiner, oui.

— Qui soupçonnez-vous de l'avoir tué ?

— Je crois...

— Excusez-moi, madame, dit une voix qui venait des portes-fenêtres donnant sur la terrasse.

Melanie se retourna. Sa femme de chambre se tenait sur le seuil, avec l'air de s'excuser.

— C'est le D^r Nelson, madame.

— Au téléphone ? demanda Melanie en se levant.

— Non, madame. Il est ici.

— Ah ! (Melanie fronça les sourcils.) Eh bien, demandez-lui de nous rejoindre, voulez-vous ? (Elle se rassit aussitôt.) Encore ! dit-elle.

— Comment ?

— Il est venu hier soir. Directement du studio. Il est terriblement inquiet pour ma santé. Il m'a donné un sédatif et m'a encore appelée deux fois ce matin.

Elle croisa les bras sur les genoux et, d'une certaine manière, ce mouvement parut curieusement gauche pour une femme mince et gracieuse. Carella l'observa quelque temps sans mot dire. Le calme régnait sur la terrasse. Sur la pelouse, l'un des setters se mit à aboyer après un oiseau.

— Vous alliez dire quelque chose, M^{rs} Gifford ?

Melanie leva la tête. Ses pensées semblaient être ailleurs.

— Nous parlions du meurtre présumé de votre mari.

— Oui. J'allais dire que je crois que c'est Cari Nelson qui l'a tué.

Deux minutes à peine après que Melanie Gifford eut prononcé son nom, le Dr Cari Nelson arriva sur la terrasse. Il alla d'abord embrasser la maîtresse de maison sur la joue, puis serra la main de Meyer, dont il avait fait la connaissance la veille au soir. On lui présenta ensuite Carella, présentation dont il prit acte par une poignée de main ferme en répétant son nom, « Inspecteur Carella », accompagné d'un petit signe de tête et d'un sourire, comme s'il voulait le graver dans sa mémoire. Il se tourna alors promptement vers Melanie Gifford, à qui il demanda :

— Comment allez-vous, Mel ?

— Très bien. Cari, dit-elle. Je vous l'ai dit hier soir.

— Avez-vous bien dormi ?

— Oui.

— Ça a été un grand choc, dit Nelson. Je suis certain que vous le comprenez, messieurs.

Carella hocha la tête. Il était occupé à observer l'effet que Nelson semblait produire sur Melanie. Elle s'était visiblement mise comme en retrait dès l'instant qu'il avait posé le pied sur la terrasse et, les bras croisés sur la poitrine, recroquevillée sur elle-même, comme pour résister à un vent violent. Cette attitude était sans aucun doute théâtrale, mais elle n'en paraissait pas moins sincère. Si cet homme de haute taille à la voix profonde et aux yeux bruns pénétrants ne l'effrayait pas réellement, elle donnait en tout cas l'impression de se méfier de lui ; et cette méfiance semblait la faire rentrer en elle-même, lui faire trouver refuge dans une passivité glaciale.

— Est-ce que l'autopsie a été faite ? demanda Nelson à Meyer.

— Oui, docteur.

— Puis-je vous demander quels ont été les résultats ? Ou sont-ils tenus secrets ?

— Mr Gifford a été tué par une forte dose de strophantine, dit Carella.

— De strophantine ? (Nelson eut l'air sincèrement surpris.) C'est plutôt inhabituel, n'est-ce pas ?

— Avez-vous l'expérience de ce médicament, docteur ?

— Oui, bien sûr. Enfin, je le connais. Toutefois, je ne crois pas l'avoir jamais prescrit. On y recourt rarement, vous savez.

— Docteur, M^r Gifford n'était pas cardiaque, n'est-ce pas ?

— Non. Je crois l'avoir dit hier soir à l'inspecteur Meyer. Certainement pas.

— Il ne prenait pas de digitaline, ni aucun autre glucoside apparenté ?

— Non, inspecteur.

— Qu'est-ce qu'il prenait, alors ?

— Que voulez-vous dire ?

— Est-ce qu'il prenait des médicaments ?

Nelson haussa les épaules.

— Non. Pas à ma connaissance.

— Mais vous êtes son médecin personnel. Si quelqu'un doit le savoir, c'est vous, n'est-ce pas ?

— En effet. Non, Stan ne prenait pas de médicaments. À moins que vous ne considériez comme tels les cachets contre les maux de tête et les comprimés de vitamines.

— Quel genre de cachets contre les maux de tête ?

— Un composé aspirine-codéine.

— Et les vitamines ?

— B2 avec de la vitamine C.

— Depuis combien de temps prenait-il des vitamines ?

— Oh ! plusieurs mois. Il se sentait un peu fatigué, à plat, vous comprenez. Je lui ai conseillé d'essayer ça.

— Vous les lui avez prescrites ?

— Prescrites ? Non. (Nelson secoua la tête.) Il prenait une marque appelée PlexCin. On peut les acheter sans ordonnance dans n'importe quelle pharmacie. Mais je les lui ai conseillées, oui.

— Vous lui avez conseillé cette marque en particulier ?

— Oui. C'est un laboratoire réputé qui la fabrique, et elle m'a donné entière satis...

— Sous quelle forme ces vitamines se présentent-elles ?

— Sous forme de gélules. Comme la plupart des vitamines.

— Des gélules de quelle grosseur ?

— N° 2, je dirais. Peut-être 2 bis.

— Docteur, sauriez-vous par hasard si M^r Gifford avait ou non l'habitude de prendre ses vitamines pendant l'émission ?

— Euh, non, je... (Nelson s'interrompit. Il regarda Carella, puis Melanie,

et de nouveau Carella.) Vous ne pensez tout de même pas... ? (Il haussa les épaules.) Mais évidemment, je suppose que tout est possible.

— Et vous-même, docteur, à quoi avez-vous pensé ?

— Que quelqu'un avait peut-être substitué de la strophantine aux vitamines ?

— Serait-ce possible ?

— Je n'y vois rien d'impossible, dit Nelson. La gélule de PlexCin est en gélatine opaque et elle s'ouvre en deux. Je suppose que quelqu'un aurait très bien pu ouvrir la gélule, ôter les vitamines et les remplacer par de la strophantine. (Il haussa de nouveau les épaules.) Mais ça me paraît un moyen vraiment bien détourné pour arriver à...

Il s'interrompt.

— À quoi, docteur ?

— Eh bien... à tuer quelqu'un, par exemple.

Le silence se fit à nouveau sur la terrasse.

— Est-ce qu'il prenait ces gélules de vitamines tous les jours ? demanda Carella.

— Oui, répondit Nelson.

— Sauriez-vous à quel moment il les a prises hier ?

— Non, je...

— Moi, je sais quand, dit Melanie.

Carella se tourna vers elle. Elle était toujours assise sur son petit tabouret, toujours recroquevillée, l'air toujours aussi grelottante, perdue et abandonnée.

— Quand ? demanda Carella.

— Il en a pris une après le petit déjeuner, hier matin. (Melanie s'interrompt.) Je l'ai rejoint en ville hier à l'heure du déjeuner. Il a pris une autre gélule à ce moment-là.

— À quelle heure était-ce ?

— Juste après le déjeuner. Vers deux heures.

Carella soupira.

— Qu'y a-t-il ? demanda Melanie.

— Je crois que mon collègue commence à prendre les pendules en grippe, dit Meyer.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, voyez-vous, il faut en moyenne six minutes à une gélule pour se dissoudre et libérer son contenu. Et la strophantine a une action immédiate.

— Si bien que la gélule qu'il a prise au déjeuner ne pouvait pas contenir de poison.

— C'est exact, Mrs Gifford. Il l'a prise à deux heures, et il ne s'est

effondré qu'à huit heures cinquante-cinq. Ce qui fait presque sept heures d'intervalle. Non, il a forcément avalé le poison pendant qu'il était dans le studio.

Nelson resta pensif un moment.

— Dans ce cas, ne serait-il pas bon d'interroger... commença-t-il avant de s'arrêter net parce que la sonnerie du téléphone retentissait rageusement à l'intérieur de la maison, brisant la tranquillité de l'après-midi.

David Krantz était terre à terre, direct et expéditif. Sa voix crépitait littéralement sur la ligne téléphonique.

— Vous m'avez appelé ? demanda-t-il.

— Oui.

— Comment va Melanie ?

— Elle semble aller bien.

— Vous n'avez pas perdu de temps avant d'aller là-bas, n'est-ce pas ?

— Nous tâchons de faire notre petit boulot, dit sèchement Carella, qui se rappelait le récit que Meyer avait fait de sa rencontre avec Krantz, et se demandait si la voix de tous les gens de la télévision avait un timbre aussi foncièrement désagréable.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit Krantz. Le téléphone n'a pas cessé de sonner toute la matinée. Chaque journal de la ville, chaque magazine, chaque crétin de la ville veut savoir dans le détail ce qui est arrivé hier soir ! Comment voulez-vous que je sache ce qui est arrivé, moi ?

— Vous étiez présent, non ?

— J'étais en haut, dans la cabine des annonceurs. Je ne l'ai vu que sur le moniteur. Qu'est-ce que vous voulez de moi ? Je suis très occupé.

— Je veux savoir exactement où Stan Gifford se trouvait hier soir avant de passer pour la dernière fois devant la caméra.

— Comment voulez-vous que je sache où il était ? Je viens de vous dire que j'étais dans la cabine.

— Où est-ce qu'il va, d'habitude, entre les séquences ?

— Ça dépend du temps dont il dispose.

— Supposons qu'il ait disposé du temps qu'il faut à un groupe de chanteurs folk pour chanter deux chansons ?

— Alors je suppose qu'il est allé dans sa loge.

— Est-ce que vous pourriez le vérifier pour moi ?

— Auprès de qui voulez-vous que je vérifie ? Stan est mort.

— Ecoutez, vous n'allez pas me faire croire que, dans votre maison si bien organisée, qui tourne rond, personne n'a la moindre idée de l'endroit où Stan Gifford se trouvait pendant que les chanteurs étaient à l'antenne ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Qu'avez-vous dit ? Je suis sûr de vous avoir mal compris.

— J'ai dit que moi, je ne le savais pas. Je suis monté dans la cabine des annonceurs environ un quart d'heure avant le début de l'émission.

— Très bien, M^r Krantz, merci. Vous avez très bien présenté votre alibi. Je suppose que Stan Gifford n'est monté à aucun moment pendant l'émission ?

— Exactement.

— Donc vous ne pourriez pas l'avoir empoisonné, n'est-ce pas là que vous vouliez en venir ?

— Je n'essayais pas de me donner un alibi. Je voulais simplement...

— Qui pourrait bien savoir où Gifford se trouvait ? Est-ce que quelqu'un le saurait ? N'y aurait-il pas au moins une personne dans votre maison qui le saurait ?

— Je vais me renseigner. Pouvez-vous me rappeler plus tard ?

— Je préférerais passer. Serez-vous à votre bureau toute la journée ?

— Oui, mais...

— Il y a d'autres questions que j'aimerais vous poser.

— À quel sujet ?

— Au sujet de Gifford.

— Est-ce que je suis suspect dans cette maudite affaire ?

— Ai-je dit cela ?

— Non, c'est moi qui l'ai dit. Est-ce que je le suis ?

— Oui, M^r Krantz, vous l'êtes, dit Carella en raccrochant.

Sur le chemin du retour, Meyer se montra particulièrement silencieux. Carella, qui l'avait relayé au volant, lui jeta un coup d'œil et demanda :

— Est-ce que tu veux passer chez Krantz maintenant ou après le déjeuner ?

— Après le déjeuner, dit Meyer.

— Tu as l'air fatigué. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je crois que je couve quelque chose. J'ai la tête lourde.

— C'est l'air pur et frais de la banlieue, dit Carella.

— Non, je dois avoir attrapé froid.

— Je peux aller voir Krantz tout seul, proposa Carella. Pourquoi ne pas rentrer chez toi ?

— Non, ce n'est pas grand-chose.

— Sérieusement. Je peux me charger...

— Arrête les frais, dit Meyer. Ça me rend dingue. Je croirais entendre ma mère. Tu vas bientôt me demander si j'ai un mouchoir propre.

— Est-ce que tu as un mouchoir propre ? demanda Carella.

Meyer éclata de rire. Et dans cet éclat de rire, il éternua brusquement. Il porta la main à sa poche intérieure, et après une hésitation se tourna vers Carella.

— Tu vois ? Je n'ai même pas de mouchoir propre.

— Ma mère m'a appris à me servir de ma manche, dit Carella.

— Très bien, est-ce que je peux me servir de ta manche ? dit Meyer.

— Que penses-tu de notre estimé docteur ?

— Est-ce qu'il y a des mouchoirs en papier dans cette bagnole ?

— Regarde dans la boîte à gants. Qu'est-ce que tu penses du Dr Nelson ?

En fouillant dans la boîte à gants, Meyer trouva une boîte de mouchoirs en papier et se moucha bruyamment. Il renifla de nouveau et émit un « Ahhhhhhh ! » aussitôt avant de répondre :

— J'ai une dent contre les médecins en général, mais celui-là m'est tout particulièrement antipathique.

— Pourquoi ça ?

— Il a l'air du parfait méchant de cinéma.

— Ce qui veut dire qu'on peut le rayer de la liste des suspects, hein ?

— Il y a une meilleure raison de l'éliminer. Il était chez lui pendant l'émission d'hier soir. (Meyer s'interrompt.) D'un autre côté, il est médecin, et il peut se procurer un médicament rare comme la strophantine.

— Mais c'est lui qui a suggéré l'autopsie, rappelle-toi.

— Exact. Encore une bonne raison de le laisser de côté. Si tu venais d'empoisonner quelqu'un, tu ne conseillerais pas aux flics de rechercher du poison, n'est-ce pas ?

— C'est justement ce que ferait un parfait méchant de cinéma.

— Certes, mais alors le parfait flic de cinéma saurait tout de suite que le parfait méchant de cinéma essaie de jouer au plus fin.

— Melanie la Mélancolique semble croire que c'est lui, dit Carella.

— Melanie la Mort-dans-l'âme, tu veux dire. Ouais. Je me demande pourquoi.

— Il faudra le lui demander.

— J'en avais l'intention, mais impossible de se débarrasser de Cari l'Important.

— Nous l'appellerons plus tard. Note-le quelque part.

— Bien, chef, dit Meyer. (Il garda le silence un moment avant d'ajouter :) Cette affaire me débecte.

— Ah ! les bons vieux crimes à coups de hache !

— Le poison est une arme typiquement féminine, n'est-ce pas ? demanda Meyer.

— Certes, dit Carella. L'histoire l'a montré. Rappelle-toi tous les empoisonneurs célèbres. Rappelle-toi Neill Cream et Carlyle Harris. Rappelle-toi Roland B. Molineux. Rappelle-toi Landru, rappelle-toi...

— Ça va, c'est bon, j'ai compris, dit Meyer.

NE PAS PEIER... NE PAS SEURLER		
POLICE D'ISOLA	FICHE DE DÉPÔT DE PLAINTE	DISTRICT 87 ^e
MOTIF DE LA PLAINTE	DUPLICATA	N° DE PLAINTE 306B-41-11
Agression		DATE DU RAPPORT 14/10
NOM DU PLAIGNANT	PRÉNOM	ADRESSE
VOLLNER	Miles S.	1116, Shepherd Street
DATE DU DÉLIT	HEURE	LIEU DU DÉLIT
13 octobre	14h	même adresse
DATE DE DÉPÔT DE PLAINTE	HEURE	INSPECTEUR CHARGÉ DE L'ENQUÊTE
13 octobre	14h30	Bertram Kling

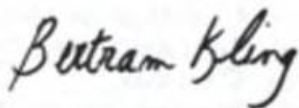
Déposition de Miles Vollner et de Cynthia Forrest

Miles Vollner est président-directeur général de la société d'appareils audiovisuels Vollner, 1116, Shepherd Street. Il déclare qu'en rentrant de déjeuner vers treize heures quarante-cinq, le mercredi 13 octobre, il a trouvé un homme assis dans la salle d'attente. L'homme a refusé de décliner son identité et d'expliquer l'objet de sa visite, et a ensuite menacé la réceptionniste de Mr Vollner (Janice Di Santo) quand Vollner a demandé à celle-ci d'appeler la police. Vollner est aussitôt descendu dans la rue et est allé demander de l'aide à l'agent Ronald Fairchild, matricule 36-104, 87^e District, qui l'a accompagné jusqu'à son bureau. Questionné par Fairchild, l'homme a déclaré qu'il était venu voir une jeune fille et, quand on lui a demandé laquelle, il a répondu Cindy. (Cindy est le diminutif de Miss Cynthia Forrest, qui est assistante du psychologue de la société.) Vollner a envoyé chercher Miss Forrest qui, après avoir regardé l'homme, a déclaré qu'elle ne le connaissait pas. Quand elle a voulu s'en aller, l'homme l'a saisie par le bras, ce que voyant Fairchild lui a ordonné de la laisser tranquille et s'est avancé vers lui en levant sa matraque. L'homme s'est jeté sur

Fairchild et l'a frappé à plusieurs reprises à coups de pied à la tête et au thorax, une fois que ce dernier fut à terre. Fairchild fut conséquemment interné à l'hôpital Buena Vista. Il avait perdu quatre dents et souffrait de trois côtes cassées. Vollner affirme qu'il n'avait jamais vu cet homme, et Miss Forrest l'affirme également.

Miss Forrest est la fille du défunt Anthony Forrest (Cf. rapports 201A-41-01 à 201A-46-31), première victime du canardeur il y a deux ans et six mois. L'examen des rapports nous apprend qu'un certain Lewis Redfield fut jugé et déclaré coupable de meurtre avec préméditation, condamné à la peine de mort sur la chaise électrique, exécuté au pénitencier de Castlevieu au mois de mars dernier. Il ne semble pas y avoir de relation entre cette affaire et celle des meurtres du canardeur, mais j'ai demandé à Miss Forrest d'examiner toutes les photographies des prisonniers en détention à Castlevieu (pendant que Redfield y était détenu) et relâchés par la suite. Je doute que cela donne quelque chose car Redfield est resté dans le quartier des condamnés à mort pendant toute la durée de sa détention jusqu'à son exécution, même s'il aurait pu avoir des contacts avec des détenus du reste de la prison et se mettre d'accord pour faire harceler Miss Forrest et d'autres parents de ses victimes.

Mes relations précédentes avec Miss Forrest lors de l'affaire Redfield lui ont laissé une vive antipathie à mon égard. Pour le cas où une enquête approfondie serait diligentée, je suggère respectueusement que cette affaire soit confiée à un autre membre de la brigade.



Inspecteur de 3^e classe.

Cet après-midi-là, après avoir lu le rapport de Kling, le lieutenant Peter Byrnes appela la salle des inspecteurs par l'interphone et pria ce dernier de venir le voir. Lorsqu'il arriva, Byrnes lui offrit un siège – que Kling accepta – et un cigare – que Kling refusa –, puis il alluma son propre cigare, souffla une bouffée de fumée et dit :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de « vive antipathie à mon égard » ?

Kling haussa les épaules.

— Elle ne m'aime pas, Pete. Je ne peux pas dire que je lui en veuille. Elle m'a connu dans une sale période. Vous le savez aussi bien que moi.

— Hmm, dit Byrnes. Tu penses qu'il y a une possibilité du côté de la prison ?

— J'en doute. Mais il y avait une petite chance, alors je me suis dit qu'on n'avait rien à perdre. (Il consulta sa montre.) En ce moment même, elle doit être au Bureau de l'Identité judiciaire en train de regarder les photographies.

— Peut-être qu'elle va trouver quelque chose.

— Peut-être. Pour ne rien négliger, j'ai appelé les familles des autres victimes de Redfield. Je n'ai pas encore terminé, il m'en reste quelques-unes. Mais celles que j'ai contactées m'ont dit qu'il n'y avait eu aucun incident, aucune menace, rien de tel. J'ai pris des gants, Pete, ne vous inquiétez pas. Je leur ai dit que nous faisons un simple complément d'enquête. Je ne voulais pas les inquiéter.

— Ouais, bon, dit Byrnes. Mais tu ne penses pas qu'il y a une histoire de vengeance là-dessous, si ?

— Eh bien, si c'est ça, il faudrait que ce soit quelqu'un que Redfield connaissait avant qu'on l'arrête, ou quelqu'un qu'il a connu en taule. Dans un cas comme dans l'autre, pourquoi ce type-là risquerait-il sa propre tête pour un mort ?

— Ouais, dit Byrnes. (Pensif, il tira une bouffée de son cigare puis jeta un nouveau coup d'œil au rapport.) Quatre dents cassées et trois côtes brisées, dit-il. C'est un dur.

— C'est que Fairchild est un bleu.

— Je sais. Malgré tout, cet homme ne semble pas avoir beaucoup de respect pour la loi, n'est-ce pas ?

— C'est le moins qu'on puisse dire, dit Kling avec un sourire.

— Ton rapport dit qu'il a empoigné la petite Forrest par le bras.

— C'est vrai.

— Je n'aime pas ça, Bert. Si ce type hésite si peu à rosser un flic, qu'est-ce qu'il fera si cette jeune femme tombe un jour nez à nez avec lui ?

— Eh bien, c'est ce qui m'inquiète.

— Je crois qu'on ferait bien de le retrouver.

— Bien sûr, mais qui est-ce ?

— Peut-être que nous allons faire une touche au Central. Grâce aux photos de l'Identité judiciaire.

— Elle a promis d'appeler dès qu'elle y aurait jeté un coup d'œil.

— Peut-être que nous aurons de la chance.

— Peut-être.

— Sinon, je crois qu'il faudra faire sortir ce type de sa tanière. Je n'aime pas beaucoup voir les flics se faire rosser, pour commencer. Et puis ça ne me plaît pas d'imaginer ce type en train de guetter Cynthia Forrest pour lui sauter dessus. Il a cassé quatre dents à Fairchild et lui a enfoncé trois côtes. Qui sait ce qu'il ferait à une pauvre petite sans défense ?

— Elle mesure à peu près un mètre soixante-dix, Pete. En fait, c'est plutôt grand. Pour une fille, du moins.

— Malgré tout, si nous ne nous tenons pas sur nos gardes, nous risquons de nous retrouver avec un crime sur les bras.

— Eh bien, c'est voir un peu trop loin, il me semble, Pete.

— Peut-être, peut-être pas. Il faudrait vraiment le faire sortir de sa tanière.

— Comment ?

— Eh bien, je ne sais pas encore. Sur quoi est-ce que tu travailles en ce moment ?

— Les cambriolages de débits de boissons. Et aussi une agression.

— Quand le dernier cambriolage a-t-il eu lieu ?

— Il y a trois jours.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Le type semble les visiter l'un après l'autre, en remontant Culver Avenue. Je pensais me poster chez le suivant de la liste.

— Tu crois qu'il va récidiver si tôt que ça ?

— Jusqu'ici, il a opéré à quinze jours d'intervalle.

— Alors rien ne presse, pas vrai ?

— Eh bien, il se pourrait qu'il change de rythme.

— Ou qu'il change de tactique. Auquel cas tu ferais le pied de grue dans la mauvaise boutique.

— C'est vrai. Mais je me disais...

— Ça peut attendre. Et l'agression ?

— La victime est un certain Vinny Marino, c'est un petit trafiquant, il habite Ainsley Avenue. Il y a une semaine environ, deux types se sont pointés en voiture armés de battes de base-ball. Ils lui ont cassé les deux jambes. D'après la rumeur, il fricotait avec la femme de l'un d'eux. C'est pour ça qu'ils l'ont visé aux jambes, vous comprenez, pour qu'il ne puisse plus lui courir après. Le fait que ce soit un petit trafiquant est une simple coïncidence.

— En ce qui me concerne, ils auraient tout aussi bien pu le tuer, dit Byrnes. (Il tira son mouchoir de sa poche, se moucha et dit :) L'affaire de ce Mr Marino peut attendre aussi. Je veux que tu continues à t'occuper de celle-ci, Bert.

— Je crois qu'on arriverait à de meilleurs résultats avec un autre homme. Je doute fort de pouvoir obtenir d'elle ne fût-ce qu'un semblant de coopération.

— Qui veux-tu que je prenne ? demanda Byrnes. Willis et Brown sont sur un meurtre à coups de couteau, Hawes est tout seul sur un coup à lui, Meyer et Carella sur cette affaire merdique de télévision, Andy Parker...

— Eh bien, je pourrais peut-être échanger avec l'un d'eux.

— Je n'aime pas que les affaires changent de mains une fois commencées.

— Je ferai ce que vous direz, Pete, mais...

— Je t'en serais reconnaissant, dit Byrnes.

— Bien, lieutenant.

— Tu peux examiner l'affaire sous l'angle d'une éventuelle vendetta, si tu veux, mais je suis d'accord avec toi. C'est probablement une impasse.

— Je sais. J'ai simplement eu l'impression...

— Certes, ça valait le coup d'essayer. Vois ce que ça donne. Contacte le reste des survivants, et prête bien attention à ce que la petite Forrest aura à te dire quand elle rappellera tout à l'heure. Mais je ne miserais pas gros de ce côté-là, si j'étais toi. (Byrnes s'interrompt, tira une bouffée de son cigare puis demanda :) Elle prétend ne pas le connaître, hein ?

— Exactement.

— Je me disais que c'était peut-être un ancien petit ami.

— Non.

— E conduit, tu vois, ce genre d'histoire à la noix.

— Non, pas d'après elle.

— Peut-être qu'il veut simplement la sauter.

— Peut-être.

— Est-ce qu'elle est jolie ?

— Elle est séduisante, oui. Ce n'est pas une beauté affolante, mais elle est séduisante.

— Alors c'est peut-être ça.

— Peut-être, mais pourquoi s'y prendrait-il de cette manière ?

— Peut-être qu'il n'en connaît aucune autre. Ça a l'air d'être un voyou, et les voyous prennent sans demander. Les gâteries et les fleurs, il ne connaît pas. Il voit une jolie fille qui lui fait envie, et il lui court après même s'il doit la rosser pour l'avoir. C'est mon opinion.

— Peut-être.

— Et ça joue en notre faveur. Regarde ce qui est arrivé à Fairchild quand il a voulu se mettre en travers de son chemin. Le type lui a cassé des dents et enfoncé des côtes. Quoi qu'il veuille à cette fille – et à mon avis il veut

simplement se la faire –, il ne se laissera arrêter par personne, pas plus par la police que par autre chose. C'est là que tu entres en scène.

— C'est-à-dire ?

— C'est comme ça que nous allons l'obliger à bouger. Je ne veux rien faire qui mette cette jeune femme en danger. Je veux que ce soit à toi que ce merdeux s'en prenne, Bert.

— À moi ?

— À toi. Il sait où elle travaille, et il y a des chances qu'il sache où elle habite, et je mettrais ma tête à couper qu'il épie ses moindres faits et gestes. Parfait, donnons-lui quelque chose à surveiller.

— Moi ? répéta Kling.

— Toi, parfaitement. Reste avec elle jour et nuit. Essayons de...

— Jour et... nuit ?

— Eh bien, dans les limites du raisonnable. Tâchons de rendre ce type tellement fou de jalousie qu'il s'en prenne à toi et qu'il essaie de te traiter exactement comme il a traité Fairchild.

Kling sourit.

— Hé ! dit-il, supposez qu'il y parvienne ?

— Fairchild est un bleu, dit Byrnes. C'est toi-même qui me l'as dit.

— D'accord, Pete, mais vous oubliez quelque chose, non ?

— Quoi donc ?

— La petite ne m'aime pas. L'idée de m'avoir comme chaperon ne va pas l'enchanter du tout.

— Demande-lui si elle préfère se faire violer une nuit dans l'ascenseur après que ce type-là lui aura fait sauter trois dents et cassé quelques côtes. Demande-le-lui.

Kling sourit de nouveau :

— Il se pourrait qu'elle préfère ça.

— J'en doute.

— Elle me déteste, Pete. Elle me déteste vraiment...

Byrnes sourit.

— Fais sa conquête, mon vieux, dit-il. Fais sa conquête, c'est tout.

David Krantz travaillait pour une société appelée la Major Broadcasting Associates, dont les bureaux se trouvaient en ville, Jefferson Street. La Major Broadcasting, ou M.B.A., comme on l'appelait familièrement dans la profession, se consacrait principalement à la production de programmes de télévision enregistrés, mais, trois ou quatre fois par semaine, elle produisait une émission en direct. L'émission de Stan Gifford était – ou, du moins, avait

été – l'une des trois seules émissions en direct diffusées chaque semaine depuis la ville. Un quatrième direct était produit tous les deux mois sur la Côte. La M.B.A. était sans conteste le géant de l'industrie de la télévision, et comme le succès suscite toujours le mépris, de petits plaisantins frustrés et ingrats de la profession lui avaient attribué divers surnoms. Ceux-ci allaient de simples sobriquets comme Maison des Brasseurs d'Argent à des créations artistiques originales comme Montagne de Blé Assurée en passant par de tendres épithètes comme Mille Branleurs Associés. Quel que soit le nom qu'on donnait à cette société, elle était puissante, étendue, et on lui devait chaque semaine seize pour cent de la production télévisuelle nationale.

L'immeuble de Jefferson Street, qui appartenait à la M.B.A., empilait l'un au-dessus de l'autre plusieurs étages de bureaux lambrissés peuplés de ravissantes secrétaires et hôtesses importées de la Côte et de jeunes gens sérieux en complet et cravate sombres, chemise blanche, chaussures et chaussettes noires. David Krantz était un homme sérieux revêtu de l'uniforme de la société, mais il n'était plus si jeune. La secrétaire introduisit Meyer et Carella dans son bureau et referma sans bruit la porte derrière eux.

— Je connais M^r Meyer, dit Krantz avec une pointe de sarcasme dans la voix, mais je crois avoir eu le plaisir de vous entendre au téléphone seulement, M^r Caretta.

— Carella.

— Carella, excusez-moi. Asseyez-vous, je vous en prie. J'attends un appel sur la ligne directe, j'espère que vous comprendrez si je dois interrompre notre conversation.

— Certainement, dit Carella.

Krantz se lissa la moustache.

— Eh bien, que voulez-vous savoir ?

— Tout d'abord, avez-vous découvert où Gifford est allé avant de monter sur le plateau ?

— Je n'ai pas réussi à joindre George Cooper. C'est l'assistant du réalisateur, c'est lui qui devrait le savoir.

— Je lui ai parlé hier soir, Steve, expliqua Meyer. C'est lui qui a chronométré l'enregistrement pour moi.

— Ah !

— J'ai essayé de le joindre chez lui, dit Krantz, mais ça ne répondait pas. Je vais réessayer, si vous voulez.

— Où habite-t-il ? demanda Carella.

— Dans le centre, dans le Quartier. Son rôle est de veiller à l'exactitude de l'entrée en scène. Je suis sûr qu'il doit savoir exactement où Stan est allé pendant le passage des chanteurs folk. Est-ce que je demande à ma secrétaire de le rappeler ?

— S'il vous plaît, dit Carella.

Krantz sonna sa secrétaire. Conformément à la politique de la maison, c'était une grande et jolie rousse vêtue d'un tricot moulant vert et d'une jupe assortie. Elle écouta attentivement Krantz lui demander de rappeler Cooper puis elle lui dit :

— Nous sommes prêts pour cet appel sur la Côte, monsieur.

— Merci, dit Krantz. Excusez-moi, dit-il à Carella et Meyer en décrochant le combiné. Allô ? c'est Krantz. Allô, Frank, qu'est-ce qu'il y a ? Quoi, l'auteur ? Qu'est-ce qu'il a, l'auteur ? L'auteur n'aime pas les changements qu'on a faits ? Mais qui lui a demandé son avis ? Eh bien, je sais que c'est lui qui a écrit le scénario, qu'est-ce que ça change ? Attends une minute, recommence depuis le début, tu veux ? Qui a fait les changements ? Eh bien, c'est un producteur très capable, de quoi l'auteur se plaindrait-il ? Il dit quoi ? Il dit que c'est son scénario, et qu'il ne veut pas qu'un producteur de merde vienne y fourrer son nez ? Ecoute, c'est qui, ce type-là, d'ailleurs ? Qui ? Jamais entendu parler. Qu'est-ce qu'il a fait avant ? La *Saturday Review* dit quoi ? Mais qu'est-ce qu'une revue littéraire pour intellectuels a à voir avec les gens qui regardent la télévision, bon sang ? Qu'est-ce que j'en ai à faire qu'il soit romancier, est-ce qu'il est capable d'écrire des scénarios pour la télévision ? Qui est-ce qui l'a engagé, d'ailleurs ? Est-ce que c'est quelqu'un d'ici, ou est-ce une décision de la Côte ? Ne me ressers pas ces conneries, Frank, on trouve des romanciers à la pelle. Ouais, même de bons romanciers. Ce qui est dur à trouver, c'est un type capable d'écrire un scénario passable pour la télévision. Tu dis qu'il en est capable, d'écrire un scénario passable ? Alors quel est le problème ? Ah ! je vois. Il n'aime pas les changements qu'on a faits. Eh bien, quels changements est-ce qu'on a faits, Frank, peux-tu me le dire ? Je vois, hmm, on a changé la prostituée en bonne sœur, hmm, et elle ne meurt pas à la fin, au lieu de ça elle fait un miracle, hmm, eh bien, et le héros ? Plus un camionneur, hein ? Ah ! je vois, c'est un entraîneur de football américain maintenant, je pige. Hmm, travaille au collège voisin de l'église, hmm. Ça se passe toujours à Londres ? Ah ! je vois, je vois, oui, tu veux tourner ça à l'université de Californie, bien sûr, ça tombe sous le sens, bien plus proche du studio. Eh bien, Frank, à vue de nez, j'ai l'impression que ces modifications ont beaucoup amélioré le scénario, bon sang, je ne sais pas pourquoi l'auteur fait des histoires. Explique-lui que ces changements sont vraiment mineurs et que de longs passages des scènes et du dialogue originaux sont intacts, exactement tels qu'il les a écrits. Dis-lui qu'on a subi des pressions de la chaîne, ce qui a nécessité quelques changements mineurs... non, emploie le mot « transitionnel », quelques changements transitionnels exécutés par un producteur compétent parce qu'on n'avait tout simplement pas le temps de se concerter sur ces modifications. Dis-lui que nous tenons son œuvre en haute estime et que nous savons parfaitement ce que la *Saturday Review* dit de lui, mais que nous sommes dans le même guêpier, et qu'est-ce qu'on peut faire d'autre quand on subit les pressions des

chaînes, des annonceurs et des délais ? Demande-lui d'être raisonnable, Frank, je crois qu'il comprendra. Parfait. Ecoute, qu'est-ce que la grappe de raisin devenue folle dit à son psychiatre ? Allez, vas-y, devine. Non. Non. Elle dit : « J'ai un grain ! » (Krantz éclata de rire.) Bon, Frank, on se rappelle. Parfait. Salut.

Il raccrocha.

Une seconde plus tard, la porte du bureau se rouvrit et la jolie rousse apparut dans l'encadrement et déclara :

— Je n'arrive toujours pas à joindre M^r Cooper.

— Continuez, dit Krantz à la jeune femme, qui sortit. Je suis désolé de cette interruption, messieurs. Nous reprenons ?

— Oui, dit Carella. Pouvez-vous me dire qui était avec vous dans cette cabine, hier soir ?

— Vous voulez les noms ?

— J'aimerais bien.

— Je suis allé au-devant de vos désirs, dit Krantz. J'en ai fait taper la liste à la machine par ma secrétaire aussitôt après votre appel de ce matin.

— C'est vraiment très attentionné de votre part, remercia Carella.

— Dans ce boulot, j'essaie de tout prévoir.

— Dommage que vous n'ayez pas pu prévoir la mort de Gifford, dit Carella.

— Ouais, ça, c'était imprévu, opina Krantz d'un air impénétrable, avec un hochement de tête solennel. Je vais demander à ma secrétaire d'apporter cette liste. (Il appuya sur un bouton de son téléphone.) Avant, elle travaillait à la direction de la production au studio. Est-ce que vous aviez déjà vu des nichons pareils ?

— Jamais, dit Carella.

— Ils sont admirables, dit Krantz.

La jeune femme entra dans le bureau :

— Oui, monsieur ?

— Apportez-moi la liste que vous avez tapée ce matin, s'il vous plaît. Où en êtes-vous avec M^r Cooper ?

— Je vais encore essayer de le joindre, monsieur.

— Merci.

— À votre service, monsieur, dit-elle en sortant.

— Admirables, dit Krantz.

— Pendant qu'elle est partie chercher cette liste, dit Carella, pourquoi ne pas nous mettre au parfum, M^r Krantz ?

— Bien sûr. Il y avait Gladine avec moi dans la cabine, elle m'y

accompagne d'ordinaire pour prendre les notes que je pourrais...

— Gladine ?

— Ma secrétaire. Les nichons, expliqua Krantz avec un geste évocateur.

— Ah ! bien sûr.

— Il y avait aussi mon adjoint. Il s'appelle Dan Hollis, il travaille à la M.B.A. depuis près de quinze ans.

— Qui est-ce qui tenait la boutique ? intervint Meyer.

— C'est-à-dire ?

— Si votre adjoint et vous étiez tous les deux dans la cabine des annonceurs...

— Ah ! Eh bien, le directeur de la régie était en bas sur le plateau, le réalisateur était dans la cabine de contrôle, bien entendu, et son assistant veillait à ce que chacun...

— D'accord, je vois, dit Meyer. Qui d'autre se trouvait avec vous dans la cabine des annonceurs ?

— Les autres étaient des invités. Deux d'entre eux étaient les représentants des annonceurs ; il y avait un cinéaste de Hollywood qui monte un film pour le studio et qui pensait que Gifford ferait peut-être l'affaire pour un rôle ; quant aux deux autres...

La porte s'ouvrit.

— Voici la liste, monsieur, dit Gladine. Nous sommes en train d'appeler Mr Cooper.

— Merci, Gladine.

— À votre service, monsieur, dit-elle en sortant.

Krantz tendit à Carella la liste dactylographiée. Ce dernier la parcourut des yeux puis la passa à Meyer.

— Mr et Mrs Feldensehr, qui sont-ils ? demanda Meyer.

— Des amis de Carter Bentley, le directeur de la régie. Il les avait invités à assister à l'émission.

— C'est donc tout, hein ? Votre secrétaire et vous, votre adjoint Dan Hollis... Qui est ce Nathan Crabb ?

— Le cinéaste de Hollywood. Je vous ai dit qu'il...

— Oui, parfait, et Mr et Mrs Feldensehr, et ces deux derniers doivent être les représentants des annonceurs ?

— Exactement.

— Huit personnes en tout, dit Carella. Dont cinq étaient des invités.

— Exactement.

— Vous nous aviez dit qu'il y avait six invités, monsieur.

— Non, j'ai dit cinq.

— Monsieur, dit Meyer, hier soir vous m’avez dit qu’il y en avait six.

— Je dois avoir compté Gladine.

— Votre secrétaire ? s’étonna Carella.

— Oui. Je dois l’avoir comptée parmi les invités.

— Voilà qui est plutôt inhabituel, n’est-ce pas ? De compter une employée de la maison parmi les invités ?

— Eh bien...

Il y eut un long silence.

— Oui ? dit Carella.

— Eh bien...

Il y eut un autre silence.

— Il se peut que nous soyons en train d’enquêter sur un meurtre, Mr Krantz, dit Meyer d’une voix douce. Dans ces circonstances, je crois qu’il ne serait pas habile de nous dissimuler quelque chose, n’est-ce pas ?

— Eh bien, je... je suppose que je peux compter sur votre discrétion, messieurs.

— Certainement, dit Carella.

— Nathan Crabb, vous voyez ? Le cinéaste ? Celui qui était venu regarder Stan pour voir s’il conviendrait...

— Oui ?

— Il avait amené une fille, celle qu’il est en train de former pour son prochain film. C’est exprès que j’ai omis son nom sur la liste.

— Pourquoi ?

— Eh bien, Crabb est marié et père de deux enfants. Je n’ai pas cru bon de faire figurer le nom de cette fille.

— Je vois.

— Je peux l’ajouter sur la liste, si vous voulez.

— Oui, je veux bien, dit Carella.

— À quelle heure êtes-vous monté à la cabine des annonceurs ? demanda soudain Meyer.

— Un quart d’heure avant le début de l’émission, répondit Krantz.

— À huit heures moins le quart ?

— Exactement. Et j’y suis resté jusqu’au moment où Stan s’est senti mal.

— Qui était là-haut quand vous y êtes arrivé ?

— Tout le monde, sauf Crabb et la fille.

— À quelle heure sont-ils arrivés ?

— Cinq minutes plus tard environ. Huit heures moins dix, ou à peu près.

La porte du bureau s’ouvrit soudain. Gladine apparut, le sourire aux

lèvres, pour dire :

— Nous avons trouvé M^r Cooper, monsieur. Il est sur la ligne 3.

— Merci, Gladine.

— À votre service, monsieur, dit-elle en sortant.

Krantz décrocha le téléphone.

— Allô ? dit-il. C'est Krantz. Allô, George, il y a des policiers dans mon bureau, ils enquêtent sur la mort de Stan. Ils voudraient te poser des questions sur ses faits et gestes précis au cours de l'émission d'hier soir. Eh bien, ne quitte pas, je te passe l'un d'eux. Il s'appelle Capella.

— Carella.

— Carella, excusez-moi. Je te le passe, George.

Krantz tendit le combiné à Carella.

— Allô, M^r Cooper ? dit celui-ci. Etes-vous chez vous en ce moment ? Comptez-vous y rester un petit moment ? Eh bien, je me demandais si mon collègue et moi pourrions passer vous voir. En sortant d'ici. Parfait. Pourriez-vous me donner votre adresse, s'il vous plaît ? (Il sortit un stylo à bille de la poche intérieure de son veston pour noter l'adresse sur un bloc de la M.B.A.) Parfait, répéta-t-il. Nous serons chez vous d'ici une demi-heure environ. Au revoir.

Il rendit le combiné à Krantz, qui raccrocha.

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous ? demanda Krantz.

— Oui, dit Meyer. Vous pouvez demander à votre secrétaire de rechercher les adresses et les numéros de téléphone de toutes les personnes qui se trouvaient dans la cabine des annonceurs lorsque vous y êtes monté hier soir.

— Pourquoi ? Avez-vous l'intention de vérifier que je suis bel et bien monté un quart d'heure avant le début de l'émission ?

— Et bel et bien resté jusqu'au moment où Gifford s'est écroulé, d'accord ?

— D'accord, dit Krantz, qui haussa les épaules. Allez-y, vérifiez. Ce que je dis est la pure vérité. Je n'ai rien à cacher.

— Nous en sommes convaincus, dit Carella sur le ton de la plaisanterie. Demandez-lui de nous transmettre ces renseignements par téléphone, voulez-vous ?

Il tendit la main, remercia Krantz de la peine qu'il s'était donnée et, suivi de Meyer, il sortit en passant devant le bureau de Gladine. Quand ils furent près de l'ascenseur, Meyer souffla :

— Ad-mi-rables !

Le Quartier se trouvait à l'autre bout de la ville, coïncé entre deux autres quartiers, aux rues grouillantes comme celles d'un bazar oriental. Bijouteries, galeries d'art, librairies, cafés en terrasse, bistrots, pizzerias, peintures sur les

trottoirs, bars, théâtres en sous-sol, cinémas d'art et d'essai, tout concourait à donner au Quartier l'ambiance, sinon l'activité créatrice, d'un véritable microcosme d'avant-garde. George Cooper habitait au deuxième étage d'un petit immeuble dans une rue étroite et tortueuse. Les escaliers de secours étaient chargés de pots de fleurs et de ponchos de couleurs vives, les portes étaient peintes en orange ou en vert pastel, les cuivres étaient astiqués, toute la rue était l'œuvre des habitants des lieux, elle avait Fair aussi faux qu'un masque de carnaval.

Les deux inspecteurs frappèrent à la porte de Cooper et attendirent. Il les accueillit avec la même expression renfrognée qui avait charmé Meyer la veille au soir.

— Mr Cooper ? dit Meyer. Vous vous souvenez de moi, je pense ?

— Oui, entrez, dit Cooper.

Il lança à Meyer, qu'il connaissait, un regard maussade qu'il reporta ensuite, en toute impartialité, sur Carella, qui lui était inconnu.

— Je vous présente l'inspecteur Carella.

Cooper fit un signe de tête et les fit entrer. Le salon était meublé de façon minimaliste, un étroit canapé noir contre un mur et deux fauteuils noirs Bertoia contre un autre, dans l'intention manifeste de faire oublier l'ameublement afin de mettre en valeur les tableaux modernes qui se faisaient face sur les deux autres murs. Les policiers s'assirent sur le canapé. Cooper s'installa en face d'eux dans l'un des fauteuils.

— Ce que nous voudrions savoir, c'est l'endroit où Stan Gifford est allé hier soir pendant que les chanteurs folk étaient à l'antenne, dit Carella.

— Il est allé dans sa loge, répondit Cooper sans hésitation.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que c'est là que je suis allé plus tard l'avertir d'entrer en scène.

— Je vois. Était-il seul dans sa loge ?

— Non, dit Cooper.

— Qui était avec lui ?

— Art Wetherley. Et Maria Vallejo.

— Wetherley est scénariste, expliqua Meyer à Carella. Qui est cette Maria... comment, déjà ?

— Maria Vallejo. C'est la costumière.

— Et ils se trouvaient tous deux avec Mr Gifford quand vous êtes venu le chercher ?

— Oui.

— Est-ce que vous sauriez combien de temps ils sont restés avec lui ?

— Non.

— Et vous, combien de temps êtes-vous resté dans la loge, M^r Cooper ?

— J'ai frappé à la porte, et Stan a dit « Entrez », alors j'ai ouvert, j'ai passé la tête à l'intérieur et j'ai dit : « Dans deux minutes, Stan », et il m'a répondu « D'accord », et j'ai attendu qu'il sorte.

— Est-ce qu'il est sorti immédiatement ?

— Eh bien, presque immédiatement. Quelques secondes. À la télévision, on ne lambine pas. Tout est minuté à la seconde près, vous savez. Stan le savait. Dès qu'on l'appelait, il arrivait.

— Vous n'êtes donc pas resté du tout dans la loge, n'est-ce pas ?

— Non. Je n'y suis même pas entré. Comme je vous l'ai dit, j'ai seulement passé la tête à l'intérieur.

— Etaient-ils en conversation quand vous êtes arrivé ?

— Je crois, oui.

— Ils ne se disputaient pas, par exemple, si ?

— Non, mais...

Cooper secoua la tête.

— De quoi s'agit-il, M^r Cooper ?

— Rien. Vous prendrez bien un verre, dites-moi ?

— Non, merci, dit Meyer. Vous êtes sûr de n'avoir entendu personne se disputer ?

— Oui.

— Pas d'éclats de voix ?

— Non. (Cooper se leva.) Si ça ne vous fait rien, moi, je vais en prendre un. Il n'est pas trop tôt pour en prendre un, n'est-ce pas ?

— Non, allez-y, dit Carella.

Cooper passa dans la pièce voisine. Ils l'entendirent se servir un verre, puis il revint dans le salon avec un verre large qui contenait quelques glaçons et une bonne triple dose de whisky.

— Je déteste boire si tôt dans l'après-midi, dit-il. J'ai été au régime sec pendant un an, vous comprenez. Quel âge me donnez-vous ?

— Je ne sais pas, dit Carella.

— Vingt-huit ans. Je fais plus vieux, n'est-ce pas ?

— Non, je ne trouve pas, dit Carella.

— J'ai beaucoup bu autrefois, expliqua Cooper, qui avala une gorgée de whisky après laquelle son visage parut se détendre instantanément. J'ai arrêté.

— Lorsque M^r Gifford a quitté sa loge, dit Meyer, vous étiez avec lui, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Avez-vous rencontré quelqu'un entre la loge et le plateau ?

— Pas que je me souviennne. Pourquoi ?

— Si vous aviez rencontré quelqu'un, est-ce que vous vous en souviendriez ?

— Je crois, oui.

— Donc, les dernières personnes à avoir approché Gifford sont Art Wetherley, Maria Vallejo et vous. En fait, pour être extrêmement précis, la toute dernière personne, ç'a été vous.

— Je suppose que oui. Non, attendez une seconde. Je crois qu'il a dit un mot à l'un des cadreur, juste avant d'entrer en scène. Pour lui demander de le prendre en gros plan, ou quelque chose comme ça. Oui, j'en suis sûr.

— M^r Gifford a-t-il mangé quelque chose en votre présence ?

— Non.

— Bu quelque chose ?

— Non.

— Porté quoi que ce soit à sa bouche ?

— Non.

— Lorsque vous êtes entré dans sa loge, était-il en train de manger ou de boire ?

— Mais je n'y suis pas entré, j'ai seulement regardé à l'intérieur. Je crois qu'il y avait peut-être des thermos de café. Mais je n'en suis pas sûr.

— Ils buvaient du café ?

— Je vous l'ai dit, je n'en suis pas sûr.

Carella opina du chef, regarda Meyer, regarda Cooper, puis, avec beaucoup de lenteur et de calme, il demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez nous dire, M^r Cooper ?

Cooper haussa les épaules.

— Tout ce que vous voudrez savoir.

— Oui, mais en particulier ?

— Je ne veux causer d'ennuis à personne.

— De quoi s'agit-il, M^r Cooper ?

— Eh bien... enfin, hier, Stan a eu une prise de bec avec Art Wetherley. Juste avant le numéro. Pas une bagarre, une dispute. Des mots. Et... j'ai dit en substance que j'espérais que Stan allait se calmer avant l'émission, et Art... Ecoutez, je ne veux pas lui attirer d'ennuis. C'est un chic type, et je n'aurais même pas pensé à en parler, mais les journaux ont dit que Stan s'était fait empoisonner et... eh bien, je ne sais pas.

— Qu'a-t-il dit, M^r Cooper ?

— Il a dit qu'il espérait que Stan allait crever.

Carella resta un moment sans rien dire. Puis il se leva.

— Pouvez-vous nous dire où habite M^r Wetherley, s'il vous plaît ?

Cooper leur donna l'adresse de Wetherley, mais ça ne leur servit pas à grand-chose car Wetherley était sorti quand ils arrivèrent chez lui. Ils se renseignèrent auprès de la concierge, qui leur dit qu'elle l'avait vu partir au début de la matinée, non, il n'avait pas de bagages, pourquoi diable aurait-il emporté des bagages à dix heures du matin ? Carella et Meyer dirent à la concierge qu'il aurait pu emporter des bagages s'il avait eu l'intention de quitter la ville, mais la concierge leur dit qu'il ne quittait jamais la ville le jeudi parce que c'était ce jour-là que la M.B.A. faisait passer l'enregistrement de l'émission de la veille pour que les scénaristes puissent noter quels gags avaient fait rire et lesquels n'avaient pas fait rire, et c'était très important dans le métier de M^r Wetherley. Carella et Meyer lui expliquèrent que peut-être, après ce qui s'était passé la veille, la projection de l'enregistrement n'aurait pas lieu. Mais la concierge répondit que ce qui s'était passé la veille n'y changerait rien, ils allaient sans doute mettre une autre émission à la place et M^r Wetherley devrait de toute façon en écrire le texte, si bien qu'il était très important qu'il voie l'enregistrement aujourd'hui même afin de savoir à quel moment le public avait ri et à quel moment il n'avait pas ri. Ils la remercièrent, puis ils appelèrent la M.B.A., qui leur répondit que la projection n'avait pas lieu aujourd'hui et que Wetherley n'était pas là.

Ils prirent du café et des beignets dans un bistrot proche de chez Wetherley et envisagèrent de lancer un avis de recherche à son encontre, mais estimèrent la mesure, qui ne reposait que sur un seul témoignage, un peu excessive, en admettant que Cooper ait dit la vérité, pour commencer – ce qui n'était pas prouvé. Ils n'étaient pas des flics tombés de la dernière pluie et ils savaient bien que la télévision est un panier de crabes dans lequel les gens se passent sur le corps les uns des autres et se donnent des coups de poignard dans le dos. Et il était tout à fait possible que tout le monde ait menti. Ils appelèrent donc la salle des inspecteurs et demandèrent à Bob O'Brien de placer l'appartement de Wetherley sous une sorte de surveillance téléphonique, en l'appelant toutes les demi-heures pour lui demander, au cas où il répondrait, de ne pas bouger de chez lui. O'Brien, qui se démenait pour essayer de résoudre le mystère de trois agressions dans Grover Park, apparemment liées, n'avait rien d'autre à faire qu'appeler toutes les demi-heures chez Wetherley, et il fut naturellement enchanté de combler les désirs de Carella. Les deux inspecteurs discutèrent de la question du pourboire à donner à la serveuse, et ils se décidèrent pour un peu plus de quinze pour cent parce qu'elle était rapide et qu'elle avait de jolies jambes, puis ils ressortirent dans la rue.

En cette fin d'après-midi, l'air était vif et coupant, la ville frémissait sous une clarté miroitante qui incitait les immeubles à s'élancer vers le ciel. Les

rues, qui s'étiraient sans fin vers un horizon à peine visible, semblaient s'être allongées. Les points de repère que les deux hommes avaient toujours connus, les aspects familiers qui donnaient à la ville son relief et sa réalité semblaient à présent les entourer de tout près, paraissaient plus proches et plus finement détaillés. On aurait pu les toucher en tendant le bras, on aurait pu voir l'œil d'une gargouille sculptée dans la pierre douze étages au-dessus de la chaussée. Les gens eux-mêmes, les citoyens qui donnaient à la ville son tempo et son rythme, marchaient le manteau ouvert, sans leur air absent, jouissant de façon contagieuse de cette rare journée d'automne, s'emplissant les poumons d'un air qui semblait soudain si doux. Deux hommes souriants, Carella et Meyer, traversèrent l'avenue d'un pas nonchalant. Ils marchaient de concert avec la ville entre eux deux, semblable à une très belle jeune fille qu'ils se partageraient sans rien dire, comme intimidés par sa présence rayonnante.

Pour un bref moment au moins, ils oublièrent qu'ils enquêtaient sur ce qui ressemblait à un meurtre.

Comme Kling l'avait prévu, l'idée de passer un certain temps, même infinitésimal, en sa compagnie n'enthousiasma pas Cindy Forrest. Elle reconnut toutefois, de mauvaise grâce, que cette solution serait peut-être moins déplaisante que la perspective d'un séjour d'une égale durée à l'hôpital. Il fut décidé que Kling irait la chercher au bureau le vendredi à midi, l'emmènerait déjeuner et la raccompagnerait ensuite. Il lui rappela qu'il était simple fonctionnaire municipal et qu'il n'existait pas de notes de frais permettant d'inviter à déjeuner les personnes qu'on avait la charge de protéger, subtilité que Cindy interpréta simplement comme un nouveau travers de la personnalité de Kling. Non seulement il était odieux mais par-dessus le marché il était radin.

Le vendredi à midi, le beau temps du jeudi était devenu orageux et venteux. Sous un ciel gris sévère, les rues paraissaient mornes, les gens moins animés. Kling passa prendre Cindy à son bureau et ils se dirigèrent tous deux sans mot dire vers un restaurant à cinq ou six blocs de là. Elle portait des talons hauts, mais sa tête arrivait seulement à la hauteur du menton de Kling. Ils étaient tous deux blonds, et tous deux tête nue. Kling marchait les mains dans les poches de son manteau. Cindy gardait les bras croisés sur la poitrine, les mains cachées. Lorsqu'ils atteignirent le restaurant, Kling oublia de lui tenir la porte, mais la lueur, si fugitive qu'elle fût, qu'il entrevit dans les yeux bleus de Cindy lui apprit que c'était exactement l'attitude qu'elle attendait de la part d'un homme comme lui. Il s'effaça pour la laisser entrer, mais trop tard.

— J'espère que vous aimez la cuisine italienne, dit-il.

— Oui, répondit-elle, mais c'est avant que vous auriez pu le demander.

— Je suis désolé, mais j'ai d'autres soucis que celui de m'inquiéter du genre de restaurant qui pourrait vous plaire.

— Je suis sûre que vous êtes un homme très occupé, dit Cindy.

— En effet.

— Je n'en doute pas.

Les prenant pour des amoureux, la patronne du restaurant, une petite Napolitaine au joli visage rond encadré d'une épaisse chevelure noire, les

conduisit à une petite table isolée au fond de la salle. Kling pensa à aider Cindy à ôter son manteau – elle murmura un « Merci » poli –, et il pensa même à lui tenir sa chaise – ce dont elle le remercia d'un petit signe de tête. Une fois que le garçon eut pris la commande, ils restèrent assis l'un en face de l'autre, sans rien avoir à se dire.

Le silence se prolongea.

— Eh bien, je vois que ça promet d'être tout à fait charmant, dit Cindy. Des déjeuners en tête à tête avec vous pendant Dieu sait combien de temps.

— Je préférerais faire autre chose, moi aussi, dit Kling. Mais, comme vous l'avez fait remarquer hier, je suis un simple fonctionnaire. Je fais ce qu'on me dit de faire.

— Est-ce que Carella travaille toujours là-bas ? demanda Cindy.

— Oui.

— Je préférerais de beaucoup déjeuner avec lui.

— Hélas ! le hasard fait mal les choses, dit Kling. D'ailleurs, il est marié.

— Je le sais.

— En fait, il a même deux enfants.

— Je sais.

— Hmm ! Enfin, je suis sûr qu'il aurait été ravi de me remplacer, mais il est malheureusement pris en ce moment par une affaire d'empoisonnement.

— Qui s'est fait empoisonner ?

— Stan Gifford.

— Ah ? C'est lui qui enquête là-dessus ? J'ai justement lu quelque chose à ce sujet dans le journal d'hier.

— Oui, c'est lui qui est chargé de cette affaire.

— Ce doit être un bon policier. Pour qu'on lui confie une affaire aussi importante, je veux dire.

— Oui, il est très fort, dit Kling.

Le silence retomba sur la table. Kling jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de la porte, où un homme trapu en pardessus noir venait d'apparaître.

— C'est votre ami ?

— Non. Et ce n'est pas mon ami.

— Le lieutenant pensait qu'il aurait pu s'agir d'un de vos anciens petits amis.

— Non.

— Ou de quelqu'un que vous auriez rencontré quelque part.

— Non.

— Vous êtes sûre de n'avoir reconnu aucune de ces photos, hier ?

— J'en suis certaine. Je ne sais pas qui est cet homme et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il me veut.

— Eh bien, le lieutenant a sa petite idée aussi là-dessus.

— Qu'est-ce que c'est, cette idée ?

— Eh bien, j'aimerais mieux ne pas en parler.

— Pourquoi pas ?

— Parce que... eh bien, j'aimerais mieux pas, voilà tout.

— Est-ce que le lieutenant pense que cet homme veut me sauter ?

— Comment ?

— J'ai dit est-ce que...

— Oui, quelque chose dans ce goût-là, répondit Kling, qui se racla la gorge.

— Je n'en serais pas surprise, dit Cindy.

Le garçon arriva à ce moment-là, épargnant à Kling de plus amples commentaires. Cindy avait commandé pour commencer des *antipasti*, annoncés comme la spécialité de la maison. Kling avait commandé un *minestrone*. Il prit soin d'attendre qu'elle commence avant de prendre sa cuiller.

— C'est bon ? lui demanda-t-il.

— Très bon. (Elle s'interrompt.) Comment est le potage ?

— Excellent.

Ils mangèrent un moment en silence.

— Mais quel est votre plan, au juste ? demanda Cindy.

— Le lieutenant pense que votre admirateur est du genre impétueux, ce qui est une supposition raisonnable, il me semble. Il espère qu'on nous verra ensemble, et il espère que notre homme essaiera de me casser la figure.

— Auquel cas ?

— Auquel cas c'est moi qui lui casserai la figure et qui l'enverrai en taule.

— Mon champion, dit Cindy d'un ton sec en piquant un anchois dans son assiette.

— Je suis censé passer le plus de temps possible avec vous, dit Kling, qui fit une pause. Je suppose qu'il faudra que nous dînions ensemble ce soir.

— Quoi ?

— Oui, dit Kling.

— Ecoutez, inspecteur...

— L'idée n'est pas de moi, Miss Forrest.

— Supposez que j'aie d'autres projets ?

— Est-ce que c'est le cas ?

— Non, mais...

— Alors il n'y a pas de problème.

— Je n'ai pas l'habitude de dîner en ville, inspecteur, à moins d'être accompagnée.

— Je vous accompagnerai.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je travaille pour gagner ma vie. Je n'ai pas les moyens...

— Eh bien, je suis désolé pour la question financière, mais je vous ai expliqué...

— Oui, eh bien, vous direz à votre lieutenant que je n'ai ni le temps ni les moyens de dîner au restaurant tous les soirs, voilà tout. Je gagne deux cents dollars par semaine après impôts, inspecteur Kling. Je paie mes frais de scolarité, le loyer de mon appartement...

— Eh bien, ça ne devrait pas durer trop longtemps. Si notre homme nous repère, il devrait entrer dans la danse sans tarder. En attendant, il faudra que nous nous fassions une raison. Avez-vous vu le dernier Hitchcock ?

— Comment ?

— Le dernier...

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Je pensais que nous pourrions aller le voir après le dîner.

— Pourquoi ?

— Il faut que nous soyons ensemble. (Kling s'interrompt.) Comme solution de rechange, je vous proposerais bien une longue promenade, mais il risque de faire plutôt frisquet dans la soirée.

— Je suggérerais plutôt que vous rentriez directement chez vous après le dîner, rétorqua Cindy. Comme solution de rechange, vous comprenez. Parce qu'à dire vrai, inspecteur, à la fin d'une journée de travail je suis vraiment crevée. D'ailleurs, le mardi, le mercredi et le jeudi, j'ai à peine le temps d'avaler un sandwich avant de filer à mes cours du soir. Je ne suis pas du genre à faire la bamboche. Je crois qu'il faudrait que vous compreniez ça.

— Ordre du lieutenant, dit Kling.

— Ouais, eh bien, dites-lui d'aller le voir lui-même, le nouveau Hitchcock. Je dînerai avec vous, si vous y tenez absolument, mais aussitôt sortie de table je rentre me coucher. (Cindy s'interrompt.) Et n'allez pas croire que c'est une solution de rechange que je vous propose.

— Ce n'est pas ce que je croyais.

— Je vous dis ça pour que les choses soient bien claires.

— Les choses me paraissent parfaitement claires, affirma Kling. Il y a des tas de gens dans cette ville, et l'un d'eux est le type qui en a après vous. Je ne sais pas combien de temps il faudra pour qu'il se manifeste, je ne sais pas où

ni quand il nous repérera. Mais ce que je sais, c'est que si vous restez au chaud dans votre petit lit et moi dans le mien, il ne nous verra pas ensemble. (Kling respira un bon coup.) Par conséquent, voici ce que nous allons faire : nous allons dîner ensemble ce soir, et puis nous irons voir le film de Hitchcock. Ensuite nous irons prendre un café et manger un morceau, et puis je vous raccompagnerai chez vous. Demain, c'est samedi, nous pouvons donc prévoir une longue et délicieuse journée ensemble. Dimanche aussi. Lundi...

— Oh ! mon Dieu ! soupira Cindy.

— Vous l'avez dit, renchérit Kling. Consolez-vous, voici vos lasagnes.

Parce qu'un Blanc avait rossé un Noir dans un bar de Culver Avenue à peu près au moment où Cindy mangeait sa première bouchée de lasagnes, cinq inspecteurs du 87^e District furent dépêchés d'urgence pour réprimer ce qui ressemblait fort au début d'une bagarre généralisée. Meyer et Carella se trouvaient parmi ces inspecteurs, étant donné que Stan Gifford était déjà mort alors que, si l'on n'y remédiait pas au plus vite, la bagarre de Culver Avenue risquait de faire un bon nombre de morts supplémentaires avant la tombée de la nuit.

Il n'y avait certes pas grand-chose à y faire. Une bagarre éclate ou n'éclate pas, et trop souvent la présence de policiers ne fait que contribuer à enflammer une foule, lui faisant oublier la raison pour laquelle elle s'était assemblée tout d'abord. Tout ce que les inspecteurs et les agents du 87^e District pouvaient faire, c'était temporiser, calmer les gens tant bien que mal, repérer dans la foule ceux qu'ils connaissaient pour les raisonner, en leur assurant qu'on avait arrêté l'un et l'autre des premiers combattants, et pas seulement le Noir. Il y en avait qu'on pouvait apaiser, d'autres non. Les flics, représentants momentanés de l'image du père, arpentaient les rues pour essayer de panser les plaies d'un siècle en prêchant de tardives paroles de paix, en tapotant une épaule d'un geste compréhensif, espérant qu'on verrait en eux des amis.

Un trop grand nombre de ces flics n'étaient pas des amis et les gens le savaient fichtrement bien. Un trop grand nombre de ces flics étaient des hommes en colère qui avaient leur propre idée sur les nègres et les Portoricains, préjugés innés qu'aucun exemple ni aucune réprimande ne pourraient changer. La situation resta incertaine une bonne partie de cet après-midi d'automne venteux.

À quatre heures, la foule commença à se disperser. On laissa sur les lieux des agents en double effectif, mais les inspecteurs furent autorisés à reprendre leurs enquêtes. Meyer et Carella se rendirent dans le centre pour voir Maria Vallejo.

Sa rue, qui se trouvait dans l'un des quartiers les plus chics de la ville, ne comptait que de vieux immeubles en pierre aux perrons soigneusement balayés et aux portes d'entrée garnies de rideaux. Ils pénétrèrent dans le

minuscule vestibule aux boîtes aux lettres et aux boutons de sonnettes en cuivre bien astiqués, lurent au tableau que le numéro de l'appartement de Maria était le 22, et sonnèrent. Le bourdonnement qui leur répondit fut long et insistant ; il continua bruyamment derrière eux tandis qu'ils gravissaient jusqu'au deuxième étage l'escalier couvert d'un tapis. Ils actionnèrent la sonnette de la porte sur laquelle figurait le n° 22 au cuivre brillant. La porte s'ouvrit presque aussitôt.

Maria était une petite brune débordante de vitalité. La trentaine, elle avait une épaisse chevelure noire tirée en arrière, des yeux bruns pleins de feu, une bouche généreuse et un petit nez en trompette, œuvre d'un chirurgien esthétique. Elle portait un chemisier blanc et un pantalon noir ajusté. Une paire de gros anneaux d'or ornait ses oreilles, mais elle ne portait aucun autre bijou. Elle ouvrit la porte d'un air joyeux, comme si elle attendait des invités, et c'est avec une expression de surprise non dissimulée qu'elle accueillit les inspecteurs.

— Oui ? dit-elle. Qu'est-ce que c'est ?

Elle parlait sans le moindre accent. Si Carella avait dû deviner son pays d'origine d'après sa façon de parler, il aurait choisi Boston ou l'une des agglomérations voisines.

— Nous sommes de la police, déclara-t-il en exhibant sa plaque. Nous enquêtons sur la mort de Stan Gifford.

— Ah ! bien sûr, dit-elle. Entrez.

Ils entrèrent à sa suite. L'appartement était meublé avec un bon goût tapageur, envahi d'objets choisis chez les meilleurs antiquaires et brocanteurs de la ville. Les murs et les étagères étaient garnis d'une collection de casse-noix anciens, de vieilles affiches de théâtre, d'une marionnette française, de croquis à l'aquarelle représentant des projets de costumes ou de décors, de plusieurs décorations militaires émaillées, d'un éventail de soie noire, de morceaux de bois flotté. Le salon était petit, mais les larges fenêtres garnies de rideaux donnant sur la rue laissaient pénétrer la lumière du soleil déclinant. Il était meublé d'un canapé et d'un fauteuil recouverts de velours vert foncé, d'un fauteuil à bascule en bois cintré, d'un tabouret bas en tapisserie et d'une table à plateau de marbre sur laquelle étaient posés plusieurs numéros de *Paris Match*.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit Maria. Puis-je vous offrir un verre ? Oh ! vous n'avez pas le droit, n'est-ce pas ? Du café ?

— J'en prendrais bien une tasse, répondit Carella.

— Il est sur le feu. Il n'y a qu'à le servir. J'en garde toujours une cafetière au chaud. Je crois que je bois des milliers de litres de café par jour.

Elle alla dans la petite cuisine. Ils la virent qui se tenait près d'une table ronde à plateau de verre au-dessus de laquelle un abat-jour Tiffany était suspendu, versant le café d'une cafetière en émail peinte à la main. Elle

apporta les tasses, les cuillers, le sucre et la crème dans le salon sur un petit plateau en bois de teck, repoussa les magazines français pour faire de la place et servit les inspecteurs. Puis elle alla s'asseoir dans le fauteuil à bascule pour déguster son café et se mit à se balancer nonchalamment.

— Je l'ai acheté le jour de l'assassinat de Kennedy, dit-elle. Il vous plaît ? Il se dégingue de partout. Que vouliez-vous savoir à propos de Stan ?

— On nous a dit que vous étiez dans sa loge mercredi soir juste avant qu'il entre en scène. Est-ce exact ?

— C'est exact, dit-elle.

— Etiez-vous seule avec lui ?

— Non, il y avait plusieurs personnes.

— Qui ?

— Ça, je ne m'en souviens pas comme ça, à brûle-pourpoint. Je crois qu'Art y était, oui... et peut-être quelqu'un d'autre.

— George Cooper ?

— Oui, c'est ça. Dites, comment avez-vous fait pour le savoir ?

Carella sourit.

— Mais Mr Cooper n'est pas entré dans la loge, n'est-ce pas ?

— Oh ! bien sûr que si.

— Je veux dire qu'il s'est contenté de frapper à la porte et d'appeler Mr Gifford, n'est-ce pas ?

— Non, il est entré, dit Maria. Il est resté là un bon bout de temps.

— À votre avis, combien de temps Mr Cooper a-t-il passé dans la loge ?

— Oh ! peut-être cinq minutes.

— Vous vous en souvenez avec précision, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui. Il était là, parfaitement.

— Qu'est-ce que vous vous rappelez d'autre. Miss Vallejo ? Que s'est-il passé dans cette loge mercredi soir ?

— Oh ! rien. Nous avons bavardé, c'est tout. Stan se détendait pendant que les chanteurs étaient à l'antenne, et je suis entrée comme ça, pour fumer une cigarette et papoter, voilà tout.

— De quoi avez-vous parlé ?

— Je ne m'en souviens pas. (Elle haussa les épaules.) De choses et d'autres. Le moniteur était allumé et on entendait ces ringards chanter en bruit de fond, si bien que nous avons parlé de choses et d'autres, voilà tout.

— Est-ce que Mr Gifford a mangé quelque chose ? Ou bu quelque chose ?

— Euh... non. Non, non. Nous avons seulement bavardé.

— Pas de café ? Rien de ce genre ?

— Non. Non, je suis désolée.

— A-t-il pris une pilule de vitamines ? Est-ce que vous l'auriez remarqué, par hasard ?

— Euh... non, je n'ai pas remarqué.

— Ni aucune autre sorte de pilule ?

— Non, nous avons simplement bavardé, voilà tout.

— Est-ce que vous aimiez bien M^r Gifford ?

— Eh bien...

Maria hésita. Elle se leva de son fauteuil à bascule pour s'approcher d'une table basse placée près du canapé. Elle posa sa tasse, revint à son fauteuil, puis haussa les épaules.

— Est-ce que vous l'aimiez bien, mademoiselle ?

— Je n'aime pas parler des morts, dit-elle.

— Nous parlions bien de lui il y a encore trente seconde.

— C'est dire du mal des morts que je n'aime pas, corrigea-t-elle.

— Donc vous ne l'aimiez pas ?

— Eh bien, il était un peu exigeant, c'est tout.

— Exigeant ? De quelle façon ?

— Je suis chef costumière du spectacle, vous savez.

— Oui, nous le savons.

— J'ai huit personnes sous mes ordres. Ça fait beaucoup de monde. Je suis responsable d'elles toutes et ce n'est pas facile de faire chaque semaine les costumes du spectacle, croyez-moi. Eh bien, je... je trouve que Stan ne me facilitait pas beaucoup la tâche, c'est tout. Il ... enfin... enfin, franchement, il n'y connaissait pas grand-chose en costumes, et comme il prétendait le contraire, il... enfin, il me tapait quelquefois sur les nerfs, voilà.

— Je vois, dit Carella.

— Mais vous êtes tout de même entrée dans sa loge pour bavarder, dit Meyer en parlant du nez, avant de renifler.

— Eh bien, nous n'étions pas à couteaux tirés, non, pas du tout. Il nous arrivait seulement de hausser un peu le ton de temps en temps, c'est tout. Parce qu'il connaissait que dalle aux costumes et que moi, il se trouve que j'en connais un rayon, c'est tout. Mais ça ne m'empêchait pas d'entrer dans sa loge pour papoter un peu. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à entrer dans sa loge pour papoter un peu.

— Personne n'y voit de mal, mademoiselle.

— C'est-à-dire... je sais qu'un homme s'est fait assassiner et tout ça, mais ce n'est pas une raison pour se mettre à disséquer les moindres paroles et les moindres gestes des gens. Ça arrive à tout le monde de se disputer, vous

savez.

— Oui, nous le savons.

Maria s'interrompit. Elle cessa de se balancer, tourna la tête vers les fenêtres encadrées de rideaux et inondées de soleil et dit très doucement :

— Oh ! à quoi bon ? Je suppose qu'on vous a déjà dit que Stan et moi nous ne pouvions pas nous sentir. (Elle haussa les épaules d'un air découragé.) Je crois qu'il allait me virer. J'avais entendu dire qu'il ne me supporterait pas plus longtemps.

— Qui vous a dit ça ?

— David. Il m'a dit – David Krantz, le producteur –, il m'a dit que Stan allait me flanquer à la porte. C'est pour ça que je suis allée le voir dans sa loge mercredi soir. Pour lui demander des explications, pour essayer de... enfin, c'est un boulot qui rapporte bien. Les sentiments personnels ne devraient pas entrer en jeu sur le plan professionnel. Je ne voulais pas perdre ce boulot, c'est tout.

— Est-ce que vous en avez effectivement discuté avec lui ?

— J'ai commencé, mais Art est entré à ce moment-là, et George aussitôt après, si bien que je n'en ai pas eu l'occasion. (Elle s'interrompt de nouveau.) Je suppose que tout cela n'a plus d'importance, maintenant...

Meyer se moucha bruyamment, fourra son mouchoir dans sa poche et demanda d'un ton dégagé :

— Vous vous êtes fait un nom dans le métier, mademoiselle ?

— Oh ! oui, bien sûr.

— Donc, même si Mr Gifford vous avait renvoyée, vous auriez toujours pu trouver un nouvel emploi. N'est-ce pas ?

— Eh bien... dans ce milieu, les rumeurs se propagent plutôt vite. Il n'est jamais bon de se faire renvoyer, je suis sûre que vous le savez. Et à la télévision... J'aurais préféré donner ma démission, c'est tout. Je voulais donc mettre les choses au point, vous voyez, et c'est pourquoi je suis allée le trouver dans sa loge. Pour mettre les choses au point. S'il était vrai qu'il allait me mettre à la porte, je souhaitais qu'on me laisse l'initiative de mon départ, c'est tout.

— Mais vous n'avez pas eu l'occasion d'en discuter.

— Non. Je vous l'ai dit. Art est arrivé.

— Eh bien, merci, Miss Vallejo, conclut Carella en se levant. Votre café était excellent.

— Ecoutez...

Elle s'était levée, et le fauteuil continuait à se balancer tout seul, et elle se tenait au milieu de la pièce ; sa silhouette se découpait à contre-jour sur les rideaux embrasés par le soleil déclinant. Elle se mordilla un moment les lèvres

et finit par dire :

— Ecoutez, je n'ai rien à voir avec cette affaire.

Meyer et Carella ne dirent rien.

— Je n'aimais pas Stan, et il allait peut-être me virer, mais je ne suis pas dingue, vous savez. Je suis peut-être un peu impulsive, mais je ne suis pas dingue. Nous ne nous entendions pas, c'est tout. Ce n'est pas une raison pour tuer quelqu'un. C'est-à-dire... au studio, il y avait des tas de gens qui ne s'entendaient pas avec Stan. Il n'était pas facile à vivre, c'est tout, et c'était lui la vedette. Nous nous envoyions nos quatre vérités à la figure de temps en temps. Mais je ne l'ai pas tué. Je... je ne ferais pas de mal à une mouche.

Les policiers continuaient à la dévisager. Maria haussa légèrement les épaules.

— C'est tout, dit-elle.

Quand ils se retrouvèrent dans la rue, l'après-midi tirait à sa fin. Après avoir consulté sa montre, Carella proposa :

— Appelons Bob, dit-il, on va voir s'il a eu de la chance avec notre ami Wetherley.

— Appelle-le, toi, répondit Meyer. Je me sens vraiment mal en point.

— Tu ferais mieux d'aller te coucher, dit Carella.

— Tu ne sais pas ce que Fanny Brice prétend être le meilleur remède à un coup de froid ? demanda Meyer.

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— De se mettre un juif chaud sur la poitrine.

— Tu ferais bien de prendre aussi une aspirine, conseilla Carella.

Ils entrèrent dans le drugstore le plus proche et Carella téléphona au bureau. O'Brien lui dit qu'il avait appelé chez Wetherley à trois reprises dans l'après-midi mais que personne n'avait répondu. Carella le remercia, raccrocha et regagna la voiture, dans laquelle Meyer se mouchait et paraissait en effet vraiment malade. Le temps qu'ils reviennent au commissariat, O'Brien avait appelé le numéro pour la quatrième fois, toujours sans succès. Carella conseilla à Meyer de rentrer chez lui, mais ce dernier insista pour taper au moins l'un des deux rapports concernant les gens qu'ils avaient interrogés ces deux derniers jours. Il quitta la salle des inspecteurs une vingtaine de minutes avant Carella. Celui-ci termina les rapports à temps pour passer les consignes à son remplaçant, Andy Parker, qui avait une demi-heure de retard, comme d'habitude. Il appela une fois encore le numéro de Wetherley, puis pria Parker de continuer toute la nuit et de l'appeler chez lui s'il arrivait à joindre Wetherley. Parker lui promit de le faire, mais Carella n'était pas sûr du tout qu'il tiendrait sa promesse.

Il arriva chez lui, à Riverhead, à sept heures et quart. En venant

l'accueillir dans l'entrée, les jumeaux s'élançèrent sur lui pour lui faire fête avec tant d'impétuosité qu'ils faillirent le renverser. Il en prit un sous chaque bras et il les emportait vers la cuisine quand le téléphone sonna.

Il déposa les enfants pour aller décrocher.

— Allô ?

— Je parie que tu croyais que je ne le ferais pas, hein ? dit la voix.

— Qui est à l'appareil ?

— Andy Parker. Je viens d'appeler Wetherley. Il m'a dit qu'il était rentré depuis dix minutes environ. Je lui ai dit de ne pas bouger avant ton arrivée.

— Ah ! dit Carella. Merci.

Il raccrocha et se tourna vers la cuisine, où Teddy l'attendait dans l'encadrement de la porte. Il la regarda un long moment sans rien dire, et elle lui rendit son regard, puis il haussa les épaules et dit avec simplicité :

— Je crois que je peux dîner avant de repartir.

Teddy poussa un soupir presque imperceptible, mais Mark, l'aîné des jumeaux – de cinq minutes –, avait observé la scène avec une attention soutenue. Il fit de la main un vague geste de résignation et dit :

— Et le voilà reparti.

Et April, croyant à un jeu, se précipita dans les bras de Carella et l'étreignit à l'étouffer en criant :

— Et le voilà reparti, et le voilà reparti, et le voilà reparti !

Quand il arriva chez Art Wetherley, celui-ci l'attendait. Il fit traverser l'appartement à Carella jusqu'à une petite pièce qui donnait sur le parc. Il y avait là un bureau sur lequel étaient posés une machine à écrire, un cendrier, une rame de papier blanc et ce qui ressemblait à une autre rame de feuillets tapés à la machine et semés de pattes de mouche ajoutées au crayon. Plusieurs récompenses professionnelles étaient accrochées au mur, au-dessus d'une bibliothèque basse. Wetherley désigna l'un des deux fauteuils de la pièce, dans lequel Carella s'assit. Wetherley paraissait extrêmement calme, tout à fait à son aise, mais le cendrier de son bureau débordait de mégots, et il alluma encore une autre cigarette.

— Je ne suis pas habitué à recevoir des coups de téléphone de la police, dit-il de but en blanc.

— Eh bien, nous sommes venus...

— Surtout pour me dire de rester où je suis et de ne pas sortir de chez moi.

— Andy Parker n'est pas doué du tact le plus...

— Je veux dire que j'ignorais que nous vivions en dictature, dit Wetherley.

— Ce n'est pas le cas, monsieur, dit Carella d'une voix égale. Nous

enquêtons toutefois sur un meurtre, et nous sommes venus hier, mais...

— J'étais chez une amie.

— Quelle amie ?

— Une jeune femme que je connais. Je me sentais plutôt retourné mercredi, après cette... histoire, alors je suis allé chez elle. J'y ai passé les deux derniers jours. (Wetherley s'interrompt.) Il n'y a aucune loi contre ça, si ?

— Certainement pas, dit Carella en souriant. Je suis navré si nous vous avons dérangé, mais nous voulions vous poser quelques questions.

Wetherley parut se radoucir un peu.

— Bon, très bien, dit-il. Mais ce n'était vraiment pas nécessaire de m'ordonner de ne pas bouger de chez moi.

— Je vous présente mes excuses, Mr Wetherley.

— Bon, très bien, dit Wetherley.

— J'aimerais que vous puissiez nous dire ce qui s'est passé dans la loge de Stan Gifford mercredi soir. Juste avant qu'il en sorte.

— Je ne m'en souviens pas dans le détail.

— Eh bien, dites-moi ce dont vous vous souvenez.

Wetherley réfléchit un instant, écrasa sa cigarette, en alluma une nouvelle et commença :

— Quand je suis entré, il y avait Maria. Elle se disputait avec Stan je ne sais pas à propos de quoi. Du moins...

— Se disputait ?

— Oui. Avant de frapper à la porte, je les ai entendus crier.

— Continuez.

— Après mon arrivée, l'atmosphère était un peu tendue, et Maria n'a guère ouvert la bouche tant que j'ai été là. Mais Stan et moi avons plaisanté, surtout au sujet des chanteurs folk. Il haïssait les chanteurs folk, mais le groupe en question fait un tabac en ce moment et on l'avait convaincu de les engager.

— Donc vous plaisantiez à leur sujet ?

— Oui. Tout en regardant leur prestation sur l'écran témoin.

— Je vois. D'une manière amicale, diriez-vous ?

— Oh ! oui.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Eh bien... Ensuite George est arrivé. George Cooper, l'assistant du réalisateur.

— Il est entré dans la loge ?

— Oui.

— Combien de temps est-il resté ?

— Oh ! trois ou quatre minutes, je crois.

— Je vois. Mais il ne s'est pas disputé avec Gifford, lui, n'est-ce pas ?

— Non.

— Seulement Maria ?

— Oui. Avant mon arrivée, vous comprenez.

— Oui, je comprends. Et vous ? demanda Carella.

— Moi ?

— Oui. Parlez-moi de votre discussion avec Gifford avant le début de l'émission.

— Une discussion ? Qui a dit qu'il y avait eu une discussion ?

— Il n'y en a pas eu ?

— Pas du tout.

Carella prit une profonde inspiration.

— Mr Wetherley, n'avez-vous pas dit que vous souhaitiez que Stan Gifford crève ?

— Non, inspecteur.

— Vous n'avez pas dit ça ?

— Non, je n'ai pas dit ça. Nous nous entendions très bien, Stan et moi. (Wetherley marqua un temps.) Il y avait un bon paquet de gens qui travaillaient pour l'émission qui ne s'entendaient pas bien avec lui, vous savez. Mais moi, je n'ai jamais eu de problèmes.

— Qui donc ne s'entendait pas bien avec lui, Mr Wetherley ?

— Eh bien, Maria, pour commencer. Je viens de vous le dire. Et David Krantz ne l'aimait pas particulièrement. Il répétait toujours, même quand Stan pouvait l'entendre, que les acteurs, c'était du bétail, et que les comiques n'étaient que des acteurs pour rire. Et George Cooper n'appréciait pas tellement son rôle de... eh bien, d'homme à tout faire, pour ainsi dire. Obtenir le silence de tous sur le plateau, courir chercher du café, apporter ses pilules à Stan, s'assurer que tout le monde...

— Apporter quoi à Stan ?

— Ses pilules, répéta Wetherley. Stan était un nerveux, vous savez. Je crois qu'il prenait des tranquillisants. En tout cas, George était le garçon de courses et le factotum en chef, prêt à bondir dès que Stan claquait des doigts.

— Est-ce que George lui a apporté une pilule mercredi soir ?

— Quand ? demanda Wetherley.

— Mercredi soir. Quand il est venu dans la loge.

Wetherley réfléchit un instant avant de répondre :

— Maintenant que vous le dites, je crois que oui.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, inspecteur. Je suis catégorique.

— Et est-ce que Stan a pris la pilule qu'il lui tendait ?

— Oui, inspecteur.

— Et est-ce qu'il l'a avalée ?

— Oui, inspecteur.

Carella se leva brusquement.

— Est-ce que vous voulez bien me suivre, Mr Wetherley ? demanda-t-il.

— Vous suivre ? Où ça ?

— Au poste. Il y a un certain nombre de points que nous aimerions mettre au clair.

Les quelques points que Carella désirait mettre au clair, c'étaient les dépositions contradictoires des trois dernières personnes qui s'étaient trouvées avec Gifford avant son entrée sur le plateau. Il estimait que le mieux était de le faire au poste, où la police bénéficiait d'un avantage psychologique dans le jeu des questions et des réponses. Les globes verts suspendus devant le commissariat n'avaient pas l'air particulièrement sinistre, ni le bureau surélevé de l'accueil ou le panneau qui enjoignait tous les visiteurs de s'arrêter au pied de ce bureau, ni même la flèche blanche pointée vers l'escalier métallique et sur laquelle d'épaisses lettres noires annonçaient BUREAU DES INSPECTEURS. Cet escalier n'avait certes rien de menaçant, ni l'étroit couloir sur lequel il débouchait, ni les pièces indiquées en lettres blanches bien lisibles : SALLE DES INTERROGATOIRES, TOILETTES, SECRETARIAT, qui donnaient sur ce couloir. La barrière à claire-voie qui séparait ce couloir de la salle des inspecteurs avait une allure inoffensive, et la salle des inspecteurs elle-même ressemblait – en dépit des grillages qui en protégeaient les fenêtres – à n'importe quel bureau de la ville, avec des tables, des armoires métalliques, des téléphones qui sonnaient, un distributeur d'eau fraîche, des panneaux d'affichage et des hommes au travail en manches de chemise. Mais ce cadre impressionnait visiblement Art Wetherley, Maria Vallejo et George Cooper, dont le trouble augmenta quand on les conduisit dans des pièces séparées pour les interrogatoires. Bob O'Brien, flic costaud au visage d'une douceur et d'une candeur juvéniles, interrogea Cooper dans le bureau du lieutenant. Steve Carella interrogea Maria dans celui du secrétariat après en avoir expulsé Alf Miscolo qui, occupé à taper ses fiches, protesta avec vigueur. Meyer Meyer, qui avait pris froid et se trouvait d'humeur peu badine, interrogea Art Wetherley à la table qui était à peu près le seul meuble de la salle des interrogatoires. Les trois inspecteurs étaient convenus au préalable des questions qu'ils allaient poser et de la manière de les amener. Dans des pièces différentes, face à des suspects différents, ils jouèrent une scène qui leur était familière.

— Mi ss Vallejo, dit Carella, vous avez déclaré que vous ne buviez pas de café. Mr Cooper nous a dit qu'il y avait des thermos de café dans la loge. Y en avait-il ou n'y en avait-il pas ?

— Non. Je ne m'en souviens pas. Je sais que moi, je n'ai pas pris de café.

— Et Art Wetherley ?

— Non. Je ne l'ai rien vu boire.

— Est-ce que George Cooper a donné une pilule à Gifford ?

— Non.

— Avant l'arrivée d'Art Wetherley, est-ce que vous étiez en train de vous disputer avec Gifford ?

— Non.

— Récapitulons encore une fois, Mr Cooper, dit O'Brien. Vous dites que vous n'avez fait que frapper à la porte et passer la tête à l'intérieur, c'est bien ça ?

— C'est ça.

— Vous vous êtes arrêté quelques secondes seulement.

— Oui. Ecoutez, je...

— Avez-vous remis une pilule à Stan Gifford ?

— Une pilule ? Non ! Non, pas du tout !

— Mais il y avait des thermos de café dans la loge, hein ?

— Oui. Ecoutez, je ne lui ai rien donné ! Qu'est-ce que vous cherchez à... ?

— Avez-vous entendu Art Wetherley dire qu'il souhaitait que Gifford crève ?

— Oui !

— Bon, Wetherley, dit Meyer, quand Cooper lui a-t-il donné cette pilule ?

— Dès qu'il est entré dans la loge.

— Et avec quoi Gifford l'a-t-il avalée ?

— Avec le café que nous buvions.

— Vous buviez tous du café, hein ?

— Oui.

— Qui exactement ?

— Maria, et Stan, et moi aussi.

— Alors pourquoi êtes-vous allée dans cette loge, Maria, si ce n'est pas pour vous disputer ?

— J'y suis allée pour... pour lui parler. Je pensais que nous pourrions...
— Mais vous vous êtes bien disputés, hein ?
— Non. Je le jure devant Dieu, je n'ai pas...
— Alors pourquoi mentez-vous au sujet du café ? Est-ce que vous buviez du café, oui ou non ?
— Non. Pas de café. Je vous en prie, je...

— Un instant, un instant, Mr Cooper. Ou bien vous étiez dans cette loge, ou bien vous n'y étiez pas. Ou bien vous lui avez donné une pilule, ou bien vous...

— Non, je me tue à vous le dire.
— Vous est-il déjà arrivé de lui donner des pilules ?
— Non.
— Il prenait des tranquillisants, n'est-ce pas ?
— Je ne sais pas ce qu'il prenait. Je ne lui ai jamais rien apporté.
— Jamais ?
— Une fois ou deux, peut-être. Une aspirine. Quand il avait une migraine.
— Mais jamais de tranquillisant ?
— Non.
— Et une gélule de vitamines ?

— Il lui a tendu une pilule, dit Wetherley.
— Quel genre de pilule ?
— Je ne sais pas.
— Réfléchissez !
— Je réfléchis. Une petite pilule.
— De quelle couleur ?
— Blanche.
— C'est-à-dire un comprimé ? Comme de l'aspirine ? C'est ça ?
— Oui. Oui, je crois bien. Je ne me souviens pas.
— Mais vous l'avez vu, n'est-ce pas ?
— Oui, mais...

Ils firent ensuite le point dans la salle des inspecteurs. Ils laissèrent les trois suspects dans le bureau du lieutenant sous la garde d'un agent et s'assirent autour du bureau de Carella pour comparer les réponses. Les résultats ne leur plurent pas particulièrement, mais ne les étonnèrent pas non

plus. Ils étaient flics depuis pas mal d'années, et rien de ce que les êtres humains perpétraient contre leurs semblables ne les surprenait plus. Peut-être ce qu'ils découvraient jour après jour les attristait-il un peu, mais sans jamais les surprendre. Ils avaient l'habitude de se confronter aux faits, et ils acceptèrent les faits de l'affaire Stan Gifford avec une morne détermination.

Les faits étaient simples et décevants.

Après avoir comparé les résultats, ils conclurent que les suspects mentaient tous les trois.

Maria Vallejo s'était bien disputée avec Gifford et elle avait bien bu du café, mais elle niait ces deux allégations parce qu'elle se rendait compte à quel point ces détails pouvaient se révéler compromettants. Elle discernait fort bien que quelqu'un aurait pu empoisonner Gifford en mettant quelque chose dans son café. Si elle reconnaissait qu'il y avait eu du café dans la loge, et qu'en fait Gifford et elle-même en avaient pris ensemble, et si elle admettait en outre qu'ils s'étaient disputés, pourquoi ne serait-ce pas elle qui avait mis la dose mortelle dans le breuvage du comédien ? Voilà pourquoi Maria avait menti par omission, mais en se refusant, loyale, à incriminer quelqu'un d'autre par son mensonge. Il lui suffisait d'avoir inventé un moyen de sortir elle-même de ce qui lui paraissait une redoutable souricière.

Art Wetherley avait en effet souhaité voir son patron crever, et il l'avait souhaité à haute voix, et il l'avait souhaité en présence d'un tiers. Et, le soir même, Stan Gifford s'était effondré à l'antenne, devant des millions d'yeux. Semblable à un enfant qui a fait un vœu, Art Wetherley avait été stupéfait de le voir se réaliser. Il n'était pas seulement stupéfait ; il était effrayé. Il s'était tout de suite souvenu de ce qu'il avait dit à George Cooper avant l'émission, et il était certain que celui-ci s'en souvenait aussi. Et sa peur prit une autre dimension quand il se rappela qu'il avait été l'un des derniers à s'être trouvés auprès de Gifford vivant, et que, dans une affaire d'empoisonnement manifeste, ce simple fait, rapproché de sa remarque fortuite durant la répétition, pouvait aisément servir à lui coller sur le dos une inculpation pour meurtre. Quand un inspecteur lui avait téléphoné pour lui enjoindre de ne pas sortir de chez lui, Wetherley avait été certain que c'était lui qui allait porter le chapeau, distinction qui n'avait rien à voir avec un oscar plaqué or. En désespoir de cause, il s'était efforcé de discréditer la déposition de Cooper en renversant les rôles afin de faire apparaître Cooper comme suspect lui-même. Au cours des dernières années, il avait vu au moins une fois Cooper apporter de l'aspirine à Gifford. L'idée lui était venue de broder là-dessus et d'imaginer une pilule qui n'avait jamais changé de main le soir de la mort de Gifford, incriminant Cooper de manière absurde. Mais un homme qui a peur se moque de savoir sur qui la faute retombe, du moment que ce n'est pas sur lui.

De même, Cooper s'était soudain rendu compte qu'il était non seulement l'une des dernières personnes à avoir vu Gifford, mais qu'il était même la

dernière. Bien qu'il ait passé plusieurs minutes dans la loge, il avait trouvé qu'il était plus sûr de prétendre qu'il s'était contenté de passer la tête à l'intérieur. Et, alors que Gifford ne s'était pas arrêté pour parler à âme qui vive avant de monter sur le plateau, Cooper avait trouvé plus sage d'ajouter un mystérieux cadreur. Ensuite, pour se sortir plus sûrement d'une position éminemment compromettante, il s'était souvenu de la sortie de Wetherley avant le drame, dont il s'était empressé de faire état devant les flics, sachant pourtant fort bien que c'était le genre de réflexion qu'on entendait des centaines de fois au cours de n'importe quelle répétition à la télévision.

Tous des menteurs.

Mais pas des assassins.

Après une épuisante séance de trois heures, les inspecteurs acquièrent la conviction que toute cette fine équipe de menteurs laissait enfin s'exprimer à sa manière la bienfaisante vérité. Oui, nous avons menti, avouaient-ils tous chacun de son côté, mais maintenant nous disons la vérité, l'éblouissante vérité. Nous n'avons pas tué Stan Gifford. Nous serions incapables de distinguer la stromachinchose d'un trou dans le mur. D'ailleurs, nous sommes de braves gens ; regardez-nous. Des menteurs, oui, mais des assassins, non. Nous n'avons pas tué. Voilà la vérité.

Nous n'avons pas tué.

Les inspecteurs les crurent.

Ils avaient entendu suffisamment de mensonges au cours de leur carrière pour savoir que la vérité a des accents éclatants qui renverseraient les montagnes. Ils renvoyèrent les trois suspects dans leurs pénates sans un mot d'excuses pour le dérangement. Bob O'Brien bâilla, s'étira, demanda à Carella s'il avait encore besoin de lui, mit son chapeau et s'en alla. Meyer et Carella restèrent seuls dans la salle des inspecteurs, assis de part et d'autre du bureau. 11 était minuit moins cinq. Quand la sonnerie du téléphone se déclencha, elle les fit sursauter. Meyer décrocha.

— Meyer, 87^e District, dit-il. Ah ! salut, George. C'est Temple, je l'avais envoyé vérifier l'alibi de Krantz, souffla-t-il à Carella. Qu'est-ce que tu as dégoté ? dit-il de nouveau dans le combiné. Bien. Hmm, hmm. Bien. Parfait, merci. (Il raccrocha.) Il a finalement réussi à voir la dernière personne de la liste de Krantz, le cinéaste de Hollywood. Il était au théâtre, il vient de rentrer à son hôtel. Sa poulette était avec lui.

Meyer haussa les sourcils.

Carella le considéra avec lassitude.

— Qu'est-ce que Temple a appris ?

— Il dit qu'ils ont tous confirmé la déclaration de Krantz. Il est entré dans la cabine des annonceurs un bon quart d'heure avant le début de l'émission, et il n'en a pas bougé jusqu'au moment où Gifford a eu son malaise.

— Hmm, fit Carella.

Ils échangèrent un regard sombre. Minuit venait de sonner ; une autre journée commençait. Meyer renifla bruyamment. Carella bâilla, puis se passa la main sur le visage.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Et toi, qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas.

Les deux hommes gardèrent le silence.

— Peut-être qu'il s'est suicidé, après tout, dit Carella.

— Peut-être.

— Mon vieux, je suis crevé, dit Carella.

Meyer renifla.

Il les avait suivis au restaurant et au cinéma, et à présent, debout dans l'encoignure d'une porte de l'autre côté de la rue, il attendait qu'elle rentre à la maison. La nuit était froide et il se blottissait frileusement dans les profondeurs de l'obscurité, le col de son manteau relevé haut sur le cou, les mains fourrées dans ses poches, son chapeau enfoncé bas sur le front.

Il était minuit dix et ils avaient quitté le cinéma à minuit moins le quart, mais il savait qu'ils rentreraient directement. Il surveillait la jeune femme depuis assez longtemps maintenant pour savoir quelques petites choses à son sujet, et l'une de ces choses était qu'elle ne découchait pas souvent. Une fois, le mois précédent, elle s'était fait emballer dans Banning Street par un type, juste pour la nuit, et le lendemain matin, après qu'elle avait quitté l'appartement, il était monté voir le type et l'avait arrangé à l'aide d'une paire de coups-de-poing américains, le laissant en train de pleurer comme un bébé sur le carrelage de la cuisine. Il avait dissuadé le type de porter plainte auprès de la police et lui avait dit de ne plus s'approcher de Cindy Forrest, de ne pas même tenter de la rappeler. Le type, qui soutenait sa mâchoire brisée d'une main ensanglantée, avait hoché la tête et supplié que les coups s'arrêtent – ça en faisait toujours un qui ne tournerait plus autour d'elle. Il savait donc qu'elle ne découchait pas souvent et, en outre, il savait qu'elle n'irait nulle part avec le type blond mais qu'elle rentrerait tout droit à la maison, car le type blond était un flic.

Il avait senti l'odeur de la flicaille au premier coup d'œil, quand le blondinet était venu la prendre à son bureau pour l'emmener déjeuner. Il connaissait la gueule de la flicaille et l'odeur de la flicaille, et il s'était instantanément rendu compte que ces gros malins de cognes de cette chouette ville étaient en train de lui tendre un piège, et qu'il était censé y tomber. Je suis là, flicaillon, attrape-moi.

La bonne blague.

Il était resté à distance respectueuse du restaurant où ils avaient déjeuné : il sentait l'odeur de la flicaille avec force et netteté dans ses narines et il savait que quelque chose se mijotait, mais il ignorait quel genre de piège on était en train de lui tendre, et il attendait d'être au parfum avant de prendre la moindre initiative. Le type blond marchait comme un flic, il n'y avait qu'un flic pour

avoir cette démarche. Et il avait également une manière d'examiner les lieux en douce, la tête tournée dans une direction alors qu'il surveillait en réalité la direction opposée, un bon truc de flic dont des criminels chevronnés se servaient parfois, mais qui faisait surtout partie de la panoplie des flics, d'ici à Detroit et de Detroit à ici. Ouais, il avait connu des flics d'un bout à l'autre de ce beau petit pays qu'est l'Amérique, il avait cassé plus de gueules de flics qu'il n'en pouvait compter sur les doigts des mains et des pieds. Il ne rechignerait pas à en casser une autre, rien que pour s'amuser, mais pas avant de savoir quel piège on lui tendait. Il y avait une chose qu'il ne ferait pas, c'était de tomber dans un piège.

L'hiver ou lorsque, comme à présent, il commençait à faire frisquet et qu'on devait mettre un manteau, il était facile de savoir si les flics portaient un pétard parce que s'ils portaient leur étui sous l'aisselle, ils laissaient le second bouton à partir du haut déboutonné. S'ils portaient leur étui suspendu à la ceinture, c'était un bouton au-dessus de la taille qui n'était pas fermé, afin que la main droite puisse s'introduire pour dégainer – c'était le premier signe concret que Blondinet était un flic. C'était un flic, et il portait son arme à la ceinture. Un peu plus tard dans la journée, quand il le surveillait du dehors par la baie vitrée du restaurant où il était allé dîner, il avait aperçu l'éclair lancé par la plaque de Blondinet, l'insigne ayant renvoyé la lumière une fraction de seconde quand il avait ouvert son portefeuille pour payer la note. C'était le second élément concret, et un type qui gamberge n'a pas besoin de plus d'un ou deux indices pour assembler les morceaux du puzzle, surtout quand ça pue si fort la flicaille dans les parages.

La seule chose qu'il ignorait encore, c'était la nature du piège, et s'il serait bon ou non de s'occuper de Blondinet en lui rentrant dans le lard, quitte à le déroutier. Il se dit qu'il vaudrait cependant mieux traiter d'abord le cas de la fille. Il était temps que cette fille apprenne ce qu'elle avait le droit de faire ou pas, il n'y avait pas à tortiller. Il fallait que cette fille sache qu'elle ne devait pas s'amuser à coucher avec des types de Banning Street, ni de nulle part ailleurs dans cette ville, du reste. Et il fallait aussi qu'elle sache qu'elle ne devait pas s'acoquiner avec les flics, quel que soit le piège qu'ils mijotaient. Il fallait qu'elle le sache sans tarder, et une fois pour toutes, parce qu'il n'avait pas l'intention de rester éternellement dans l'ombre. Il fallait que cette fille sache qu'elle était sa chose à lui, et à lui seul.

Il se dit qu'il faudrait qu'il lui flanque une trempe le soir même.

Il consulta de nouveau sa montre. Il était minuit et quart, et il se demanda ce qui les retenait. Peut-être aurait-il dû leur coller au train dès la sortie du cinéma, plutôt que de foncer directement ici. Toutefois, si Blondinet...

Une voiture s'engageait dans la rue.

Il se recula dans l'ombre et attendit. La voiture remonta la rue lentement. Amène-toi, Blondinet, pensa-t-il. Personne ne te suit, il n'y a pas de raison de conduire si lentement. Il ricana dans l'obscurité. La voiture se rangea le long

du trottoir. Blondinet en descendit et passa de l'autre côté pour ouvrir la portière à la jeune femme, puis l'accompagna en haut du perron. L'immeuble était une construction de pierre grise à trois étages, et la fille habitait au dernier, sur la cour. Près du bouton de sonnette, il y avait un nom : C. Forrest ; c'était la première chose qu'il avait apprise sur son compte, il y avait près de deux mois. Peu de temps après, il avait forcé la serrure de sa boîte aux lettres, dans laquelle il avait trouvé deux lettres adressées à Miss Cynthia Forrest – c'était une bonne chose qu'elle ne soit pas mariée, parce que si elle l'avait été son mari aurait passé un mauvais quart d'heure – et une autre adressée à Miss Cindy Forrest, celle-là expédiée de Thaïlande par un type qui servait dans la force de maintien de la paix. Ce type-là avait de la chance de se trouver en Thaïlande, sinon il aurait reçu la visite de quelqu'un qui l'aurait prié de cesser d'écrire à la petite Jolicul.

Blondinet lui ouvrit la porte intérieure du vestibule. La fille lui dit bonsoir – sa voix lui parvint avec netteté de l'autre côté de la rue – puis Blondinet lui tendit les clés et prononça quelques mots le dos tourné, et donc inaudibles. La porte se referma ensuite derrière elle et Blondinet redescendit les marches de sa curieuse démarche de flic, semblable à celle d'un boxeur qui s'avance sur le ring où un partenaire l'attend pour l'entraînement, et la tête baissée, ce qui était encore un truc de flic car ses yeux devaient à coup sûr explorer la rue de droite et de gauche, même si sa tête restait baissée et n'avait pas l'air de tourner. Blondinet remonta dans la voiture – le moteur tournait toujours –, passa la première et démarra.

Il attendit.

Cinq minutes plus tard, la voiture reparut au coin de la rue et passa lentement devant l'immeuble gris.

Il faillit éclater de rire. À qui Blondinet croyait-il avoir affaire, à un amateur ? Il attendit que la voiture ait disparu une seconde fois, puis attendit encore un bon quart d'heure pour s'assurer que Blondinet ne revenait pas.

Il traversa alors la rue d'un pas rapide, fit le tour du pâté de maisons et pénétra dans l'immeuble situé juste derrière celui de la fille. Il traversa le bâtiment par le rez-de-chaussée, ouvrit la porte de derrière et passa dans la cour. Il escalada le poteau du séchoir à linge, le long de la clôture qui séparait la cour de celle de l'immeuble suivant, sauta par-dessus la clôture et retomba accroupi. En levant la tête, il vit une lumière briller à la fenêtre de la fille, au troisième étage. Il s'approcha de l'arrière de l'immeuble avec précaution mais avec aisance, sauta pour empoigner la volée mobile de l'échelle de secours, l'attira à lui, s'y hissa et se mit à l'escalader. Il passa devant chaque fenêtre avec précaution, surtout au premier étage, où il y en avait une éclairée, devant laquelle il se faufila comme une ombre avant de continuer jusqu'au second et de poser le pied sur le troisième palier de l'escalier de secours – son palier.

Il y avait une caisse en bois abandonnée sur les lattes métalliques du palier, avec des tiges desséchées de fleurs fanées plantées dans la terre durcie

qu'elle contenait. L'escalier de secours se trouvait à la hauteur de la chambre. Il hasarda un œil au-dessus de l'appui de fenêtre, mais la pièce était vide. En regardant vers la droite, il constata que la minuscule fenêtre de la salle de bains était éclairée ; la fille était dans la salle de bains. Il pensa à entrer tout de suite dans la chambre pendant qu'elle était occupée ailleurs, mais y renonça. Il décida d'attendre qu'elle soit au lit. Il voulait lui faire vraiment peur.

La seule lumière de la chambre venait d'une lampe posée sur la table de chevet. De l'endroit où il était, accroupi sur l'escalier de secours, le lit était bien visible. Entre le lit et la fenêtre, il y avait une chaise qu'il faudrait qu'il évite dans le noir. Il voulait une surprise complète ; il ne tenait pas à buter contre un meuble, ce qui la réveillerait avant le moment voulu. La fenêtre à guillotine était légèrement relevée, sans doute pour laisser l'air entrer, elle avait dû l'ouvrir en arrivant. Il ne savait pas si elle la fermerait au loquet ou non avant de se coucher ; sans doute que oui. Cependant, le quartier était tout à fait tranquille, et il ne s'y était produit récemment aucun incident – il l'avait vérifié, de crainte de voir un petit voyou lui compliquer la tâche. Aussi dormait-elle peut-être la fenêtre entrouverte, comme c'était le cas à présent. Profitant qu'elle se trouvait dans la salle de bains, il examina le loquet de la fenêtre, qui était simple, et conclut qu'il ne présenterait pas de difficulté, même si elle le fermait.

La lumière de la salle de bains s'éteignit soudain.

Il se colla contre le mur de brique. La jeune femme entra dans la pièce en chantonnant. Le chantonnement fut soudain couvert par la radio qu'elle venait d'allumer. C'était vachement fort, bon Dieu, elle allait réveiller tout l'immeuble ! Elle tritura le bouton jusqu'au moment où elle trouva la station qu'elle cherchait, de la musique douce, beaucoup de violon et de trompette en sourdine, puis elle baissa le volume. Il attendit. Au bout d'un moment, elle s'approcha de la fenêtre pour baisser le store. Parfait, se dit-il, elle n'a pas fermé le loquet. Il attendit encore un moment puis se mit à plat ventre sur l'escalier de secours pour pouvoir plonger le regard dans la chambre par l'intervalle de cinq bons centimètres qu'elle avait laissé entre le bas du store et l'appui de la fenêtre.

La jeune femme était toujours habillée. Elle portait la robe havane qu'elle avait mise pour dîner avec Blondinet, mais quand elle se retourna pour s'approcher de la penderie, il vit qu'elle avait déjà ouvert la fermeture éclair dans le dos. La robe formait un grand V qui découvrait l'élastique blanc du soutien-gorge et la fermeture éclair descendait jusqu'à la naissance de la raie des fesses. La radio joua une chanson qu'elle connaissait, et elle se remit à fredonner en rythme tout en ouvrant la porte de la penderie, dont elle sortit sa chemise de nuit, qui était suspendue à une patère. Elle referma la porte et s'approcha du lit, où elle s'assit du côté qui faisait face à la fenêtre pour retrousser sa robe jusqu'en haut des cuisses et détacher d'abord une jarretière, puis l'autre. Elle ôta ses chaussures et roula ses bas, puis alla ranger ses

chaussures dans la penderie et mettre ses bas dans une sorte de sac suspendu au bouton de la porte. Elle referma la porte puis ôta sa robe, toujours devant la penderie, sans regagner le lit. En soutien-gorge et petite culotte, elle se rendit de l'autre côté de la pièce, où il ne la voyait plus, comme si cette sale petite garce savait qu'il la regardait ! Elle chantonait toujours. Il avait les mains moites. Il les essuya sur les manches de son manteau et attendit.

Elle reparut si brusquement qu'elle le fit sursauter. Elle avait retiré ses dessous et elle marchait d'un pas rapide vers le lit, nue, pour y prendre sa chemise de nuit. Nom de Dieu ! qu'elle était belle ! Nom de Dieu ! il ne s'était jamais rendu compte à quel point elle était belle. Il la regarda se pencher légèrement pour passer sa chemise par-dessus sa tête, se redresser et la laisser retomber sur ses seins et ses hanches galbées. Elle bâilla. Elle regarda sa montre et traversa de nouveau la pièce, où elle disparut pour revenir à son lit, un livre de poche à la main. Elle se glissa dans le lit, écartant les jambes, les ouvrant pour y entrer, puis ramena la couverture sur ses genoux, tapota l'oreiller, se gratta la mâchoire et ouvrit son livre. Elle bâilla. Elle regarda de nouveau sa montre, parut changer d'avis et renoncer à lire, posa le livre sur la table de chevet et bâilla encore une fois.

Un instant plus tard, elle éteignit la lumière.

La première chose qu'elle entendit fut la voix.

Elle prononça « Cindy » et, une fraction de seconde, elle crut qu'elle était en train de rêver car la voix n'était qu'un murmure. Puis elle l'entendit encore : « Cindy », qui venait d'au-dessus de son visage, et ses yeux s'ouvrirent grands et elle essaya de s'asseoir, mais quelque chose la maintenait avec force contre son oreiller. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais une main lui bâillonna les lèvres. Elle tenta de voir dans l'obscurité au-dessus des doigts épais.

— Tiens-toi tranquille, Cindy, dit la voix. Reste bien tranquille.

La poigne, sur sa bouche, était dure et serrée. Il était à présent à califourchon sur elle, les genoux sur le lit, les jambes serrées contre ses bras repliés, assis sur son ventre, un bras en travers de sa poitrine, la clouant à l'oreiller.

— Est-ce que tu m'entends ? demanda-t-il.

Elle opina du chef. La main, qui ne relâcha pas son étreinte, lui faisait mal. Elle aurait voulu la mordre, mais elle ne pouvait pas se dégager la bouche. Il pesait sur elle de manière insupportable. Elle essaya de bouger, mais elle était réduite à l'impuissance, prise dans l'étau de ses genoux, avec son bras appuyé en travers de la poitrine.

— Ecoute-moi, dit-il. Je vais te flanquer une dérouillée maison.

Elle le crut aussitôt ; la terreur éclata sous son crâne. Ses yeux s'adaptaient peu à peu à l'obscurité. Elle distingua au-dessus d'elle son visage grimaçant. Ses doigts sentaient le tabac. Il garda la main droite serrée sur sa

bouche, le bras gauche en travers de sa poitrine, un peu plus bas maintenant, si bien que sa main lui agrippait le sein. Tout en lui parlant, il ne cessa de bouger les doigts, la tenant à travers la mince étoffe synthétique, lui pinçant le bout du sein tandis que sa voix poursuivait d'un débit lent et monocorde :

— Sais-tu pourquoi je vais te dérouiller, Cindy ?

Elle essaya de secouer la tête, mais il tenait la main si serrée sur sa bouche qu'elle ne pouvait pas bouger. Elle sut qu'elle allait se mettre à pleurer d'un instant à l'autre. Elle tremblait sous son poids. La main lui torturait le sein. Chaque fois qu'il lui pinçait le mamelon, elle tressaillait de douleur.

— Je n'aime pas que tu sortes avec des flics, dit-il. Je n'aime pas que tu sortes avec qui que ce soit, mais surtout avec des flics.

Elle voyait bien son visage, à présent. C'était l'homme qui était venu au bureau, l'homme qui avait rossé le jeune agent. Elle se souvint de la façon dont il avait flanqué des coups de pied à l'agent alors qu'il était à terre, et elle se mit à trembler encore plus fort. Elle l'entendit rire.

— Maintenant je vais ôter ma main de ta bouche, dit-il, parce que nous avons à parler. Mais si tu cries, je te tue. Tu as compris ?

Elle essaya de hocher la tête. L'étreinte de sa main se relâchait. Il l'éloignait lentement de sa bouche, à demi refermée, comme s'il cherchait prudemment à regarder en dessous pour voir s'il avait capturé une mouche. Elle songea à crier, mais comprit tout de suite qu'il tiendrait sa promesse et la tuerait. Il déplaça son corps vers la gauche, relâcha son étreinte sur sa poitrine en relevant le bras, et lui lâcha le sein. Il reposa les deux mains à plat sur les cuisses, les jambes repliées sous lui, les genoux continuant de l'enserrer, pesant encore d'une partie de son poids sur le ventre. Son sein la lançait douloureusement. Des gouttes de sueur lui coulèrent sur les flancs, et elle crut un instant que c'était du sang, est-ce qu'il l'aurait blessée ? Une nouvelle bouffée de terreur la fit trembler de nouveau. Elle avait honte d'avoir aussi peur, mais c'était une peur incontrôlable, une panique instinctive, animale, qui hurlait en silence des cris de douleur et peut-être de mort.

— Tu te débarrasseras de lui demain, chuchota-t-il.

Il était assis à califourchon sur elle, ses mains énormes reposant sur ses propres cuisses.

— Qui ? dit-elle. De qui voulez-vous... ?

— Le flic. Tu t'en débarrasseras demain.

— D'accord. (Elle hocha la tête dans l'obscurité.) D'accord, répéta-t-elle.

— Tu téléphoneras à son commissariat ? Quel district est-ce ?

— Le 80... le 87^e, je crois.

— Tu l'appelleras.

— Oui. Oui, j'appellerai.

— Tu lui diras que tu n'as plus besoin de la protection de la police. Tu lui

diras que tout va bien, à présent.

— Oui, très bien, dit-elle. Oui, je le dirai.

— Tu lui diras que tu t'es rabibochée avec ton petit ami.

— Mon... (Elle s'interrompt. Son cœur battait à tout rompre, elle était sûre qu'il sentait son cœur battre de terreur.) Mon petit ami ?

— Moi, ricana-t-il.

— Je... je ne vous connais même pas, dit-elle.

— Je suis ton petit ami.

Elle secoua la tête.

— Je suis ton amant.

Elle persista à secouer la tête.

— Si.

— Mais je ne vous connais pas ! s'écria-t-elle en fondant tout à coup en larmes. Que voulez-vous de moi ? Je vous en supplie, pourquoi ne partez-vous pas ? Je vous en supplie, pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ? Je ne vous connais même pas. Je vous en supplie, je vous en supplie.

— Supplie-moi.

— Je vous en supplie, je vous en supplie, je vous en supplie...

— Tu vas lui dire de cesser de t'accompagner.

— Oui, c'est ce que je ferai. Puisque j'ai dit que je le ferai.

— Promets.

— Je le promets.

— Tu tiendras ta promesse, dit-il d'un ton sans réplique.

— Oui, je le ferai. Je vous ai dit...

Il la gifla soudain et avec brutalité, sa main droite se souleva de sa cuisse pour lui frapper cruellement le visage. Elle cligna des yeux une seconde avant que sa paume ouverte ne rencontre sa joue. Elle se rejeta en arrière avec raideur, les muscles du cou tendus, les yeux écarquillés, les dents serrées.

— Tu tiendras ta promesse, répéta-t-il, car tu vas avoir un échantillon de ce qui t'attend si tu ne le fais pas.

Et il entreprit de la rosser.

Au début, elle ne sut pas où elle se trouvait. Elle essaya d'ouvrir les yeux, mais il y avait quelque chose qui ne marchait pas, ils paraissaient refuser de s'ouvrir. Elle avait quelque chose de rêche contre la joue et sa tête faisait un angle bizarre avec ses épaules. Elle ressentait des élancements douloureux en cent endroits différents dont aucun ne semblait relié à sa tête ni à son corps, chacun semblait battre avec son intensité propre. Son œil gauche s'ouvrit en frémissant. Une lame de lumière s'introduisit par la fente étroite de la

paupière entrouverte, mais qu'elle ne put ouvrir davantage. La lumière papillotait dans l'étroite ouverture, par éclairs qui suivaient le rythme des pulsations qui agitaient sa paupière.

Elle était couchée la joue appuyée contre un tapis.

En persistant à vouloir ouvrir l'œil gauche, elle aperçut par intermittence un tapis gris, à travers sa paupière qui s'ouvrait et se refermait convulsivement. Elle ne savait toujours pas où elle était, mais elle avait la certitude qu'il lui était arrivé quelque chose de terrible, mais sans encore se souvenir de ce que c'était. Elle était immobile par terre, ressentant des élancements distincts, les bras, les jambes, les cuisses, les seins, le nez, et ces souffrances singulières se combinaient pour constituer une masse de chair qu'elle reconnut comme son corps, un corps complet et entier qui avait reçu une sévère correction.

Et puis, bien entendu, ce qui s'était passé lui revint subitement.

Sa première réaction fut de gémir de terreur. Elle essaya de rentrer la tête profondément entre les épaules. Sa main gauche s'approcha mollement de son visage, les doigts tremblotants, comme en une pauvre tentative de détourner de nouveaux coups.

— Je vous en supplie, dit-elle.

Ce murmure se perdit dans la pièce. Elle attendait qu'il la frappe encore, chaque partie de son corps tendue dans l'attente d'un coup brutal, et comme rien ne venait, elle restait là tremblante de s'être trompée, de peur qu'il ait seulement fait semblant d'être parti alors qu'il se préparait sans bruit à se jeter de nouveau sur elle.

Son œil continuait à s'ouvrir et à se fermer convulsivement.

Elle roula sur le dos et tenta d'ouvrir l'autre œil, mais cette fois encore seul un rai de lumière filtra par intermittence sous sa paupière tressautante. Le plafond paraissait si lointain. Avec un sanglot, elle porta la main à son nez, croyant qu'il coulait, et l'essuya du dos de la main pour s'apercevoir que du sang ruisselait par ses narines.

— Oh ! s'écria-t-elle. Oh ! mon Dieu !

Elle resta couchée sur le dos, sanglotant d'angoisse. Elle essaya enfin de se lever. Elle parvint à se mettre à genoux, puis retomba par terre, à plat ventre. La police, pensa-t-elle, il faut que j'appelle la police. Puis elle se rappela pourquoi il l'avait battue. Il ne voulait pas de la police. Débarrasse-toi de la police, avait-il dit. Elle se remit à genoux. Le devant de sa chemise de nuit était déchiré. Elle avait la poitrine marbrée de meurtrissures violacées.

Elle avait le mamelon du sein droit aussi rouge qu'une plaie à vif. Sa gorge, sa chemise de nuit déchirée, le bout de ses seins étaient couverts du sang qui lui avait coulé du nez. Elle mit les mains dessous, puis tenta d'endiguer le flot en se tenant sous les narines un morceau de tissu déchiré puis parvint non sans peine à se mettre debout et à s'approcher en titubant de

la coiffeuse, sur laquelle elle savait trouver les clés de la maison, Kling lui avait rendu les clés de la maison, elle les avait laissées sur la coiffeuse, elle allait se les appliquer à la base du cou, ça arrêterait le sang, à tâtons sur le dessus de la coiffeuse, une douleur atroce dans les côtes d'un côté, l'avait-il frappée de la même manière que l'agent ? débarrasse-toi de la police, oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu, oh ! mon Dieu, mon Dieu.

Elle fut incapable de croire que ce qu'elle aperçut dans la glace était vrai.

L'image qui lui rendait son regard était grotesque et terrifiante, hideuse au-delà de toute expression. Elle avait les yeux bouffis et gonflés, les pupilles invisibles, deux boursoufflures sans couleur où l'on ne voyait qu'une mince fente. Elle avait le visage couvert de sang et d'hématomes, masse enflée de cloques violacées, ses cheveux blonds étaient collés par le sang, elle avait des bleus sur les bras, les cuisses, les jambes.

Elle se sentit soudain prise de vertige. Se cramponnant à la coiffeuse pour ne pas tomber, elle éloigna un instant la main de son nez et regarda les gouttes de sang s'écraser sur le dessus blanc du meuble. Une bouffée de chaleur l'envahit, puis la quitta. Elle resta ainsi, la main appuyée sur la table, se retenant sur son bras tendu, la tête pendante, incapable de relever les yeux vers le miroir. Il ne fallait pas qu'elle appelle la police. Si elle appelait la police, il reviendrait lui faire la même chose. Il lui avait dit de se débarrasser de la police, elle allait appeler Kling dans la matinée pour lui dire que tout était rentré dans l'ordre, que son petit ami et elle s'étaient rabibochés. Dans son immense détresse, elle se remit à pleurer, les épaules secouées, le nez dégouttant de sang, se cramponnant à la table pour ne pas tomber tant ses genoux tremblaient.

Cherchant son souffle, elle se redressa soudain en ouvrant grande la bouche pour aspirer de grandes goulées d'air, les mains étalées en éventail sur le ventre. Comme ses doigts touchaient quelque chose d'humide et de gluant, elle baissa les yeux lentement, s'attendant à voir encore du sang, s'attendant à se voir trempée du sang qui coulait de cent blessures secrètes.

Elle leva lentement les mains vers ses yeux gonflés.

En s'apercevant que cette substance humide et gluante sur son ventre était du sperme, elle s'évanouit.

Le lendemain matin, à dix heures et demie, Bert Kling enfonça d'un coup de pied la porte de son appartement. Il avait essayé de la joindre dès neuf heures car il voulait mettre au point les détails de la journée qu'ils devaient passer ensemble. Il avait laissé le téléphone sonner sept fois avant de se dire qu'il avait dû composer un mauvais numéro. Il avait raccroché et recommencé. Cette fois, il l'avait laissé sonner dix fois, au cas où elle aurait eu le sommeil profond. Il n'y avait eu aucune réponse. À neuf heures et demie, espérant qu'elle était rentrée après avoir pris son petit déjeuner dehors,

il avait appelé de nouveau. Il n'y avait toujours pas eu de réponse. Il avait appelé toutes les cinq minutes jusqu'à dix heures, puis il avait pris son arme et il était descendu chercher sa voiture. Il lui avait fallu une demi-heure pour aller de Riverhead jusque chez Cindy, Glazebrook Street. Il avait grimpé l'escalier jusqu'au troisième étage, avait frappé, l'avait appelée, et avait fini par enfoncer la porte.

Il avait aussitôt appelé une ambulance.

Elle avait repris connaissance quelques instants avant l'arrivée de l'ambulance. En le reconnaissant, elle avait marmonné :

— Non, s'il vous plaît, allez-vous-en, il le saura.

Puis elle s'était évanouie de nouveau.

Devant la fenêtre ouverte de la chambre de Cindy, Kling découvrit une empreinte de talon très nette sur les lames métalliques de l'escalier de secours, juste au-dessous de l'appui. Et tout à côté, coincé entre deux lames, il trouva un petit fragment de ce qui ressemblait à de la terre durcie. Il y avait une probabilité, bien que faible, que ce fragment se fût détaché de la chaussure de l'agresseur de Cindy. Il le recueillit dans une enveloppe de papier bulle sur laquelle il inscrivit le nom du lieutenant Sam Grossman, du laboratoire de la police.

Chaque fois que Kling se rendait au labo, dans High Street, il ressentait la même chose que lorsque, à l'âge de onze ans, ses parents lui avaient offert pour Noël une boîte de petit chimiste. Le labo couvrait près de la moitié de la surface du rez-de-chaussée de l'immeuble du Central, et bien que Kling se rendît compte que c'était un endroit des plus anodins pour Grossman et ses acolytes, pour lui, c'était le pays des merveilles de la science. Pour lui, la vérité et la justice résidaient dans le savant ordonnancement des appareils photographiques et des filtres, des éclairages et des agrandisseurs, des condensateurs et des projecteurs. Il régnait une atmosphère de mondes inconnus dans l'alignement silencieux des microscopes, simples ou stéréoscopiques, à double foyer et à polarisation. Il y avait de la magie dans la lampe à quartz avec sa lumière ultraviolette, il y avait de la poésie dans les cornues et les creusets, les ballons et les tripodes, les éprouvettes et les pipettes, les tubes à essai et les becs Bunzen. Le labo de la police, c'était *Méchantes Illustrated* en trois dimensions, avec des tables de conversion et des diagrammes, des mètres à ruban et des micromètres, des scalpels et des microtomes, des meules et des étaux. Et, flottant au-dessus de tout ça, il y avait la senteur de mille produits chimiques qui chatouillait les narines comme une bouffée de parfum exotique recueillie dans la voile d'une barque persane.

Il adorait ça et, à chaque fois, il s'y promenait comme un petit garçon, oubliant souvent qu'il y était venu pour parler de ce qui concernait la violence ou la mort.

Sam Grossman, lui, n'oubliait jamais ce qui concernait la violence ou la mort. C'était un homme de haute taille, fortement charpenté, qui avait les mains et les traits d'un fermier de la Nouvelle-Angleterre. Il avait les yeux bleus et candides derrière ses lunettes à montures épaisses. Il parlait avec douceur et avec une courtoisie et une chaleur d'un autre âge, bien que les accents précis de sa voix fussent ceux d'un homme en contact perpétuel avec les froides réalités scientifiques. Ce mardi matin-là, dans le laboratoire de la police, il ôta ses lunettes, il en essuya les verres à un coin de sa blouse blanche, les remit sur son nez et dit :

— Vous nous avez fourni un échantillon intéressant cette fois-ci, Bert.

— Comment ça ?

— Votre homme était un catalogue ambulant. Nous avons trouvé des traces d'à peu près tout dans ce fragment, à part d'eau de vaisselle.

— Quelque chose qui puisse me servir ?

— Eh bien, ça dépend. Venez par ici.

Les deux hommes traversèrent le laboratoire dans toute sa longueur, entre deux longues paillasses blanches chargées de tubes à essai pleins de produits chimiques divers dont certains dégageaient des bulles, et qui rappelèrent à Kling un film de Frankenstein.

— Voici ce que nous sommes parvenus à isoler dans ce fragment. La matière de base est elle-même une combinaison de trois matières auxquelles sept matières identifiables différentes se sont incorporées, incrustées ou accrochées. Je crois que vous aviez raison de dire que c'est tombé de sa chaussure. Il n'aurait jamais pu récolter une telle collection de déchets d'une autre façon.

— Vous pensez que c'était collé à son talon ?

— Probablement coincé vers l'arrière de sa chaussure, là où la semelle se réunit au talon. Impossible de l'affirmer, bien sûr. C'est une simple conjecture. Ça paraît cependant vraisemblable, vu les cochonneries qu'il a réussi à accumuler.

— Quelle sorte de cochonneries ?

— Là, dit Grossman.

Chaque parcelle, parfois minuscule, de « cochonnerie » avait été isolée et montée séparément sur une lamelle de verre, chacune étiquetée en vue de son identification au microscope. Les lamelles étaient disposées verticalement sur un support posé sur la paillasse, et Grossman montra chacune d'elles de l'index au fur et à mesure de ses explications.

— La matière de base est composée des matières de ces trois premières lamelles, qui se sont mêlées pour former une sorte de mastic auquel les autres éléments sont de toute évidence venus se coller.

— Et quelles sont ces trois matières ? demanda Kling.

— De la graisse, de la sciure de bois et du sang, répondit Grossman.

— Du sang humain ?

— Non. Nous l'avons soumis au test d'Uhlenluth à la précipitrine. En toute certitude, il n'est pas humain.

— Tant mieux.

— Eh bien, oui, dit Grossman, parce que ça nous donne un point de départ. Où a-t-on le plus de chances de trouver à la fois de la sciure de bois, de la graisse et du sang animal ?

— Dans une boucherie ? suggéra Kling.

— C'est notre hypothèse. Et notre quatrième lamelle vient étayer cette

supposition. (Grossman tapota la lamelle du bout du doigt.) C'est un poil d'animal. Tout d'abord, nous n'en avons pas été très sûrs, car la granulation ressemblait à celle d'un cheveu humain. Mais l'indice médullaire – c'est-à-dire le rapport entre le diamètre de la moelle et celui du cheveu entier – était de 0,5. Un chiffre inférieur aurait indiqué un cheveu humain. En toute certitude, c'est un poil d'animal.

— Quelle sorte d'animal ? demanda Kling.

— Nous ne pouvons le dire avec certitude. Soit bovin, soit équidé. Si l'on tient compte des autres indications, ce poil vient sans doute d'un animal qu'on pourrait s'attendre à trouver dans une boucherie, très probablement un bœuf.

— Je vois, dit Kling. (Il s'interrompit.) Mais... (Il s'interrompit de nouveau.) Au moment où on les livre chez le boucher, ils sont écorchés, non ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Eh bien, on a déjà enlevé la peau ?

— Et alors ?

— Eh bien, tout simplement, vous ne trouverez jamais de poil de bœuf dans une boucherie, un point c'est tout.

— Ah ! je vois ce que vous voulez dire. Un abattoir serait une hypothèse plus plausible, n'est-ce pas ?

— C'est sûr, dit Kling. (Il réfléchit un instant.) Il y a des abattoirs ici, en ville, n'est-ce pas ?

— Je n'en suis pas sûr. Je crois que l'abattage se fait de l'autre côté du fleuve, dans l'Etat voisin.

— Eh bien, ça nous donne au moins du grain à moudre.

— Nous avons aussi trouvé d'autres petites choses.

— Par exemple ?

— Des écailles de poisson.

— Quoi ?

— Des écailles de poisson, ou du moins une minuscule parcelle d'écaille de poisson.

— Dans un abattoir ?

— Ça ne paraît pas très probable, n'est-ce pas ?

— Non. Je recommence à pencher pour votre idée de boucherie.

— Oui, hein ?

— Ouais. Une boutique qui soit à la fois boucherie et poissonnerie, pourquoi pas ?

— Et le poil d'animal ?

— Un chien, peut-être ? suggéra Kling.

— Ce n'est pas ce que nous pensons.

— Mais comment un type aurait-il pu ramasser une écaille de poisson dans un abattoir ?

— Ce n'est pas forcément ça, dit Grossman. Il aurait pu ramasser ça en se promenant ailleurs, n'importe où en ville.

— Ça se précise drôlement, dit Kling.

— Il faut se représenter ça comme une boulette composée de graisse, de sang...

— Ouais, et de sciure...

— Voilà, et qui est venue se coller à sa chaussure. Et il faut se représenter notre homme qui, à force de se promener, ramasse d'autres petites cochonneries qui viennent s'agglutiner à cette boulette pâteuse de *glopis*...

— Boulette de... quoi ?

— *Glopis*. C'est un mot yiddish.

— *Glopis* ?

— *Glopis*.

— Et le poil d'animal s'est collé au *glopis*, c'est ça ?

— C'est ça.

— Et l'écaille de poisson aussi ?

— C'est ça.

— Et quoi d'autre ?

— Celles-ci ne sont pas dans un ordre particulier, vous voyez. Je veux dire qu'il est impossible d'en déduire étape par étape l'itinéraire qu'il aurait suivi. Nous pouvons seulement...

— Je comprends, interrompit Kling.

— Bon, nous avons trouvé une trace de mastic de vitrier, un éclat de bois créosoté et de la limaille d'un métal que nous avons identifié comme étant du cuivre.

— Continuez.

— Nous avons aussi trouvé un minuscule bout de cacahuète.

— De cacahuète, dit Kling, déconcerté.

— Parfaitement. Et pour couronner le tout, tout ce magma gluant et graisseux de *glopis* était imprégné d'essence. Votre client a pataugé dedans.

Kling sortit son stylo de la poche de son veston. Il répéta la liste à haute voix pour avoir confirmation de Grossman avant de les noter dans son calepin :

- | | |
|-----------------------|------------------------------|
| 1. Graisse | 6. Mastic de vitrier |
| 2. Sciure de bois | 7. Eclair de bois (craquelé) |
| 3. Sang (animal) | 8. Lincille (cuivre) |
| 4. Poil (animal) | 9. Cacahuète |
| 5. Ecaille de poisson | 10. Ebène |

— C'est bien ça, hein ?

— C'est bien ça, dit Grossman.

— Merci. Ma journée est foutue.

Quand Kling revint au 87^e District, le portrait-robot fait par l'artiste de la police l'attendait dans la salle des inspecteurs. Il y avait cinq dessinateurs qui travaillaient pour le service, et ce dessin-là était dû à l'inspecteur Victor Haldeman, qui avait fait ses études à l'Art Students League de New York et plus tard à l'Art Institute de Chicago. Avant de se voir affecter à cette tâche un peu particulière, chacun des cinq dessinateurs avait rempli d'autres missions dans la police : deux d'entre eux étaient d'anciens agents de patrouille d'Isola, et les trois



autres étaient d'anciens inspecteurs respectivement de Calm's Point, Riverhead et Majesta. L'Identité judiciaire était installée au Central, High Street, quelques étages au-dessus du labo. Mais les cinq hommes de la section des dessinateurs travaillaient dans un atelier annexe au n° 600 de Jessup Street.

Leurs états de service étaient impressionnants. À partir de simples descriptions orales fournies par des témoins parfois en proie à l'agitation ou à l'égarement, ils avaient été responsables, au cours des dernières années, de vingt-huit identifications formelles suivies d'arrestations. Depuis le début de l'année, ils avaient fait soixante-huit dessins de suspects d'après des descriptions, dont il avait découlé quatorze arrestations. Dans chaque cas, les suspects appréhendés montraient une ressemblance remarquable avec le dessin fait d'après la description. L'inspecteur Haldeman avait parlé à tous ceux qui étaient présents au moment de l'intrusion dans le bureau de Vollner mercredi après-midi, et écouté la description de son visage, de sa coiffure, de ses yeux, de son nez, de sa bouche faite par Miles Vollner, Cindy Forrest, Grâce Di Santo et Ronnie Fairchild, l'agent qui se trouvait toujours à

l'hôpital. Il lui avait fallu trois heures et demie pour achever le dessin qu'il en tira. Kling le reçut dans une enveloppe de papier bulle ce lundi matin-là. Le dessin lui-même était protégé par une pochette de celluloïd dans laquelle on l'avait glissé. Aucun commentaire n'accompagnait le document, qui n'était pas signé. Kling le sortit de l'enveloppe pour l'examiner.

En passant devant le bureau de Kling pour aller aux toilettes, Andy Parker s'arrêta pour regarder le dessin.

— Qui est-ce ?

— Un suspect, dit Kling.

— Pas possible ? C'est pas Cary Grant ?

— Tu sais ce que tu devrais faire, Andy ? demanda Kling sans le regarder, tout en remettant le dessin dans son enveloppe de papier bulle.

— Quoi ? demanda Parker.

— Tu devrais entrer dans la police. J'ai entendu dire qu'ils cherchaient des flics comiques.

— Ah, ah ! dit Parker en se dirigeant vers les toilettes, où il comptait passer la prochaine demi-heure en compagnie du magazine *Life*.

Ce lundi matin-là, à soixante kilomètres du commissariat, à quarante kilomètres des faubourgs de la ville, les inspecteurs Meyer et Carella roulaient à travers la campagne automnale, en route pour Larksvew et le domicile de Mrs Stan Gifford.

Ils avaient passé toute leur journée du samedi et une partie du dimanche à interroger une proportion respectable des deux cent douze personnes qui se trouvaient au studio le soir en question. Ils n'en considéraient aucune comme un suspect possible dans une affaire de meurtre. À vrai dire, ils s'employaient de toutes leurs forces à découvrir un élément concret qui permette de conclure à un suicide. Leurs interrogatoires allaient tous dans une seule et unique direction : ils cherchaient à savoir si l'un de ceux qui travaillaient pour l'émission avait vu Stan Gifford porter quelque chose à sa bouche à un moment quelconque, avant ou pendant l'émission. Les réponses ne firent rien pour étayer la thèse d'un suicide. La plupart des gens qui travaillaient pour l'émission étaient trop occupés pour avoir remarqué qui portait quoi à sa bouche ; certains des employés n'avaient pas vu Gifford de toute la journée ; et ceux qui s'étaient trouvés avec lui étaient formels, ils ne l'avaient rien vu avaler. Une courte conversation avec David Krantz révéla que, comme Gifford avait l'habitude de dîner après l'émission, chaque mercredi, il prenait un déjeuner copieux afin de tenir le coup toute la journée. Ce qui anéantit définitivement la théorie selon laquelle Gifford aurait pu manger quelque chose d'autre après avoir vu sa femme. Mais cela ouvrait un nouveau champ d'investigation, et c'était cela qui ramenait Meyer et Carella à Larksvew.

Meyer était pitoyable. Il avait le nez bouché, la gorge en feu, les yeux bouffis et gonflés. Il avait pris tout le week-end un médicament sans le moindre résultat. Il continuait à se moucher, à parler du nez, et à se moucher de nouveau. C'était vraiment le collègue et le compagnon idéal.

Par bonheur, maintenant que l'affaire était passée de la première page à celle qu'on réservait aux détectives en chambre, les journalistes et les photographes avaient heureusement abandonné la maison des Gifford. Meyer et Carella garèrent la voiture sur le petit emplacement aménagé à cet effet, allèrent jusqu'à la porte d'entrée et, une fois encore, tirèrent le bouton de cuivre fixé au chambranle. La femme de chambre ouvrit légèrement le battant, jeta un coup d'œil méfiant et dit :

— Ah ! c'est encore vous.

— Est-ce que Mrs Gifford est là ? demanda Carella.

— Je vais voir, dit-elle en leur refermant la porte au nez.

Ils attendirent sous la marquise. À chaque nouvelle rafale de vent, les arbres qui entouraient la maison agitaient leur feuillage d'automne. La femme de chambre revint au bout de quelques instants.

— Mrs Gifford prend le café dans la salle à manger, dit-elle. Vous pouvez l'y rejoindre, si vous voulez.

— Merci, dit Carella.

Ils la suivirent à l'intérieur. Dans l'entrée, un imposant escalier tournant couvert d'un épais tapis s'élevait gracieusement vers le premier étage. Des portes-fenêtres s'ouvraient sur le salon, au-delà duquel on apercevait une petite salle à manger et une baie vitrée donnant sur la cour. Melanie Gifford était assise seule à la table, vêtue d'une robe de chambre ouatinée au-dessus d'une longue chemise de nuit de synthétique rose, dont l'ourlet brodé apparaissait au bas de la robe de chambre. Ses cheveux blonds, qui n'étaient pas peignés, pendaient en désordre autour de son visage. Comme la première fois, elle n'était pas maquillée, mais elle paraissait cette fois plus reposée et infiniment plus détendue.

— Je viens de commencer mon petit déjeuner, dit-elle. Je suis très lève-tard, c'est affreux. Vous prendrez bien quelque chose ?

Meyer prit une chaise en face de la sienne et Carella s'assit près d'elle. Elle servit une tasse de café aux deux hommes et leur offrit des muffins et de la marmelade d'orange, qu'ils refusèrent.

— Mrs Gifford, dit Carella, la dernière fois que nous sommes venus, vous avez fait une réflexion à propos du médecin de votre mari, Cari Nelson.

— Oui, dit Melanie. Est-ce que vous prenez du sucre ?

— Oui, merci. (Carella en mit une cuillerée dans son café et passa le sucrier à Meyer.) Vous pensiez qu'il avait assassiné...

— De la crème ?

— Oui, merci... votre mari. Mais qu'est-ce qui vous faisait dire cela ?

— Je le croyais.

— Est-ce que vous le croyez encore ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je me rends compte à présent que Ç'aurait été impossible. À ce moment-là, j'ignorais la nature du poison.

— La rapidité de ses effets, voulez-vous dire ?

— Oui. Leur rapidité.

— Et vous voulez dire que ç'aurait été impossible parce que le D^r Nelson se trouvait chez lui pendant l'émission, et non au studio, c'est bien ça ?

— Oui.

— Mais au départ, qu'est-ce qui vous avait amenée à le soupçonner ?

— Je me suis demandé qui aurait pu se procurer facilement du poison, et j'ai pensé à Cari.

— Nous aussi, dit Carella.

— Je m'en doute, renchérit Melanie. Ces muffins sont délicieux. Vous n'en voulez vraiment pas ?

— Non, merci. Mais, même s'il pouvait s'en procurer, pourquoi aurait-il voulu tuer votre mari, M^{rs} Gifford ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Est-ce qu'ils ne s'entendaient pas bien ?

— Vous connaissez les médecins, dit Melanie. Ils se prennent tous pour Dieu le Père. (Elle s'interrompt puis ajouta :) Dans n'importe quel univers, il ne peut y avoir qu'un Dieu.

— Et dans l'univers de Stan Gifford, Dieu, c'était lui-même.

Melanie but une gorgée de café et dit :

— Si un acteur n'a pas le sens du « moi », il n'a rien.

— Etes-vous en train de dire que les deux « moi » entraient en conflit à l'occasion ?

— Oui.

— Mais pas de manière sérieuse, certainement.

— J'ignore ce que les hommes considèrent comme sérieux. Je sais que Stan et Cari se disputaient de temps en temps. Si bien que quand Stan a été tué, j'ai cherché, comme je vous l'ai dit, qui aurait bien pu avoir du poison sous la main, et j'ai pensé à Cari.

— C'était avant d'apprendre que le poison était de la strophantine.

— Oui. En apprenant quel était le poison, et sachant que Cari se trouvait

chez lui ce soir-là, je me suis rendu compte...

— Mais si vous ignoriez que le poison était de la strophantine, Ç'aurait pu être n'importe quoi, n'importe quel poison, n'est-ce pas vrai ?

— Oui. Mais...

— Et vous deviez également savoir que beaucoup de poisons sont en vente dans les drugstores, en général intégrés à des composés de diverses sortes. Comme l'arsenic ou le cyanure...

— Oui, je pense que je le savais.

— Et, cependant, vous avez immédiatement supposé que c'était le Dr Nelson qui avait tué votre mari ?

— J'étais sous le choc à ce moment-là. Je ne savais que penser.

— Je vois, dit Carella, qui prit sa tasse et avala sans se presser une longue gorgée. Mrs Gifford, vous avez déclaré que votre mari avait pris une gélule de vitamines après le déjeuner mercredi dernier.

— C'est vrai.

— Avait-il cette gélule sur lui, ou est-ce vous qui la lui avez apportée en venant en ville ?

— Il l'avait sur lui.

— Avait-il l'habitude d'emporter des gélules de vitamines ?

— Oui, répondit Melanie. Il devait en prendre une après chaque repas. Stan était quelqu'un de très consciencieux. Quand il savait qu'il devait aller en ville, il emportait ses vitamines avec lui, dans une petite boîte.

— Mercredi dernier, avait-il emporté une seule gélule ? Ou bien deux ?

— Une seule, dit Melanie.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que le matin, il y en avait deux sur la table du petit déjeuner. Il en a pris une avec son jus d'orange et il a mis l'autre dans sa boîte, qu'il a mise dans sa poche.

— Et vous l'avez vu prendre cette seconde gélule après le déjeuner ?

— Oui. Dès que nous avons été assis, il l'a sortie de la boîte pour la poser sur la table. C'était ce qu'il faisait d'habitude – ainsi, il était sûr de ne pas l'oublier.

— Et, à votre connaissance, il n'avait pas d'autre gélule sur lui. C'est bien la seule qu'il ait prise en quittant la maison mercredi dernier ?

— En effet.

— Qui avait posé ces gélules sur la table du petit déjeuner, Mrs Gifford ?

— La femme de chambre. (Melanie eut soudain l'air contrarié.) Je ne suis pas sûre de comprendre tout cela. S'il a pris la gélule au déjeuner, je ne vois pas comment il se pourrait...

— Nous cherchons seulement à savoir avec certitude si oui ou non il n’y avait pas plus de deux gélules, M^{rs} Gifford.

— Je viens de vous le dire.

— Nous voudrions en être sûrs. Nous savons que la gélule qu’il a prise au déjeuner n’a absolument pas pu le tuer. Mais s’il y avait eu une troisième gélule...

— Il n’y en avait que deux, dit Melanie. Il savait qu’il rentrerait dîner à la maison après l’émission, comme chaque mercredi soir. Il n’y avait donc aucune raison qu’il en emporte plus que...

— Plus que celle qu’il a prise au déjeuner.

— Oui.

— M^{rs} Gifford, savez-vous si votre mari avait une assurance sur la vie ?

— Oui, il en avait une, naturellement.

— En connaissiez-vous le montant ?

— Cent mille dollars.

— Et la compagnie ?

— La Municipal Life.

— Qui est le bénéficiaire ?

— C’est moi, répondit Melanie.

— Je vois, dit Carella.

Il y eut un bref silence. Melanie posa sa tasse. Elle regarda Carella droit dans les yeux. Elle dit d’une voix égale :

— Je suis sûre, inspecteur, que vous ne cherchez pas à insinuer...

— M^{rs} Gifford, tout ceci n’est qu’un interrogatoire...

— ... que je puisse être mêlée à la mort de...

— ... de routine. J’ignore qui a été mêlé à la mort de votre mari.

— Pas moi, en tout cas.

— Je l’espère.

— Parce que voyez-vous, inspecteur, les cent mille dollars de cette assurance seraient loin d’approcher du revenu que mon mari avait comme artiste. Je suis sûre que vous savez qu’il avait récemment signé un contrat de deux millions de dollars avec la maison de production. Et ce que je peux vous assurer, c’est qu’il a toujours été plus que généreux avec moi. À moins que vous ne vouliez jeter un coup d’œil dans mes placards, pour voir mes fourrures, et dans mes coffrets à bijoux.

— Je ne pense pas que ce sera nécessaire, M^{rs} Gifford.

— Je suis sûre que non. Mais vous pourriez aussi être amené à tenir compte du fait que la police d’assurance de Stan comportait la clause habituelle en cas de suicide.

— Je ne vous suis pas très bien.

— Je dis, inspecteur, qu'à moins que vous ne puissiez trouver un meurtrier, à moins que vous ne puissiez prouver que la mort de mon mari est une affaire criminelle, sa compagnie d'assurances conclura au suicide. Auquel cas je recevrai uniquement les primes déjà versées, et pas un sou de plus.

— Je vois.

— Je l'espère bien.

— Savez-vous si votre mari a laissé un testament ? demanda Meyer.

— Oui, il en a laissé un.

— Etes-vous également la bénéficiaire de ce testament ?

— Je l'ignore.

— Vous n'en avez jamais parlé avec lui ?

— Jamais. Je sais qu'il existe un testament, mais j'en ignore les clauses.

— Et qui peut le savoir ?

— Son avocat, je suppose.

— Et le nom de cet avocat ?

— Salvatore Di Palma.

— Il est en ville ?

— Oui.

— Ça ne vous fait rien si nous lui téléphonons ?

— Pourquoi pas ? (Melanie s'interrompit de nouveau et, de nouveau, regarda Carella bien en face.) Je tiens à vous dire que vous commencez à me casser sérieusement les pieds.

— J'en suis désolé.

— Est-ce que harceler une veuve est un élément de votre « interrogatoire de routine » ?

— Excusez-moi, M^{rs} Gifford, répondit Carella, nous nous efforçons simplement d'envisager toutes les hypothèses.

— Alors pourquoi ne pas envisager l'hypothèse que j'ai mené une vie heureuse avec Stan ? Quand nous nous sommes rencontrés, je travaillais en Pennsylvanie, dans une tournée d'été, pour soixante dollars par semaine. Du jour où nous nous sommes mariés, j'ai eu tout ce dont je pouvais rêver, mais je renoncerais volontiers à tout – mes fourrures, mes bijoux, la maison et même les vêtements que j'ai sur le dos – si ça pouvait ramener Stan à la vie.

— Nous ne faisons que...

— Oui, je sais, vous ne faites qu'envisager toutes les hypothèses. Montrez donc un peu de cœur, dit-elle. Vous avez affaire à des êtres humains, pas à des documents chiffrés.

Les inspecteurs ne dirent mot. Melanie soupira.

— Voulez-vous toujours voir la femme de chambre ?

— S'il vous plaît, dit Meyer.

Melanie prit la clochette posée près de sa main droite et l'agita brièvement. La femme de chambre entra aussitôt dans la salle à manger, comme si elle avait guetté ce tintement.

— Ces messieurs voudraient vous poser quelques questions, Maureen, dit Melanie. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, messieurs, je vais vous laisser. Je suis déjà en retard à un rendez-vous, et je voudrais me changer.

— Merci de votre patience, M^{rs} Gifford, dit Carella.

— Je vous en prie, dit Melanie en sortant.

Maureen, debout près de la table, tortillait son tablier d'un air mal assuré. Meyer lança un coup d'œil à Carella, qui opina du chef. Meyer s'éclaircit la gorge et dit :

— Maureen, est-ce vous qui avez mis le couvert de son petit déjeuner le jour de la mort de M^r Gifford ?

— Le sien et celui de M^{rs} Gifford, oui, monsieur.

— Est-ce toujours vous qui mettez le couvert ?

— Sauf le jeudi et un dimanche sur deux, qui sont mes jours de sortie. Oui, monsieur, c'est toujours moi qui mets le couvert.

— Ce matin-là, est-ce vous qui avez mis sur la table les gélules de vitamines de M^r Gifford ? demanda Meyer.

— Oui, monsieur. À côté de son assiette, comme d'habitude.

— Combien de gélules ?

— Deux.

— Pas trois ?

— J'ai dit deux, dit Maureen.

— Quand vous avez posé les gélules sur la table, y avait-il quelqu'un d'autre dans la pièce ?

— Non, monsieur.

— Qui est descendu prendre son petit déjeuner le premier ? M^r Gifford ou M^{rs} Gifford ?

— Madame est entrée quand je suis sortie.

— Et M^r Gifford ensuite ?

— Oui. Je l'ai entendu descendre cinq minutes plus tard à peu près.

— Ces gélules de vitamines sont-elles conservées dans un tube ?

— Dans un flacon, monsieur.

— Pourrions-nous voir ce flacon, s'il vous plaît ?

— Je le range dans la cuisine. (Maureen s'interrompt.) Attendez, je vais

aller le chercher.

Elle sortit. Carella attendit de ne plus entendre le bruit de ses pas pour demander :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas. Mais si Melanie Gifford s'est trouvée seule dans la pièce avec ces deux gélules, elle aurait pu en substituer une, non ?

— Celle qu'il gardait pour le déjeuner, hein ?

— Ouais.

— Cette théorie ne pêche que sur un point, dit Carella.

— Ouais, je sais, il a déjeuné sept heures avant de s'effondrer. (Meyer soupira en secouant la tête.) Ce sont toujours ces six minutes qui nous bloquent. Ça me fait tourner en bourrique.

— En outre, il ne semble pas que Melanie ait eu la moindre raison de supprimer son cher mari adoré.

— Ouais, dit Meyer. Mais c'est que j'ai l'impression qu'elle est trop coopérative, tu vois. Elle et aussi le brave docteur. Vachement coopératifs. D'emblée, il diagnostique un empoisonnement et insiste pour qu'on fasse une autopsie. Elle le désigne immédiatement comme suspect, puis change d'avis en apprenant la nature du poison. Et, comme par hasard, ni l'un ni l'autre n'était au studio le soir de la mort de Gifford. (Meyer hochla la tête, une expression pensive sur le visage.) Ces six minutes sont peut-être là exprès pour nous faire tourner en bourrique.

— Où veux-tu en venir ?

— On a peut-être fait exprès que nous trouvions le poison qui l'avait tué. Je veux dire qu'on aurait fait une autopsie de toute façon, n'est-ce pas ? Et on aurait trouvé qu'il s'agissait de strophantine, et on aurait aussi découvert avec quelle rapidité la strophantine agit.

— Ouais, continue.

— On aurait alors fatalement éliminé tous ceux qui ne se trouvaient pas près de Gifford avant sa mort.

— C'est-à-dire presque toute la ville, Meyer.

— Non, tu sais bien ce que je veux dire. Nous aurions éliminé Krantz, qui dit qu'il était dans la cabine de contrôle, et nous aurions éliminé Melanie, qui était ici, et Nelson, qui était chez lui.

— Ça, ça reste à vérifier, dit Carella.

— Pourquoi ? Krantz a dit que c'est là qu'il l'a joint après le malaise de Gifford.

— Ça ne veut pas dire que Nelson y soit resté toute la soirée. Je tiens à le lui demander. En fait, j'aimerais passer à son cabinet dès notre retour en ville.

— D'accord, mais tu suis mon raisonnement ?

— Je crois que oui. En partant d'une impasse, sachant quelle dose de poison Gifford avait avalée, et sachant à quelle vitesse il agissait, nous aboutirions à la seule conclusion logique : le suicide. C'est bien ce que tu veux dire ?

— Exactement, dit Meyer.

— Il y a une seule chose qui cloche dans ta théorie, mon cher.

— Ouais, quoi ?

— Les faits. C'était bel et bien de la strophantine. Et ça agit bel et bien instantanément. Tu peux échafauder toutes les hypothèses que tu veux, mais les faits restent les mêmes.

— Les faits, les faits, dit Meyer. Tout ce que je sais...

— Les faits, insista Carella.

— Suppose que Melanie ait substitué une autre gélule à celle du déjeuner ? Nous n'avons toujours pas connaissance du testament de Gifford. Elle hérite peut-être d'un bon paquet.

— Bon, admettons que ce soit le cas. Il aurait claqué sur le chemin du studio.

— Ou suppose qu'avant de monter dans la cabine de contrôle, Krantz soit allé le voir ?

— Alors Gifford aurait manifesté des symptômes d'empoisonnement avant même le début de l'émission.

— Ah là là ! les faits ! dit Meyer.

Sur quoi Maureen reparut dans la pièce.

— J'ai demandé à madame si elle était d'accord, dit-elle en tendant le flacon de gélules à Carella. Vous pouvez en faire ce que vous voulez.

— Nous aimerions les emporter, si ça ne vous dérange pas.

— Madame a dit : ce que vous voulez.

— Nous allons vous donner un reçu, dit Meyer.

Il regarda le flacon de vitamines que Carella avait à la main. Il était plein de gélules, toutes opaques et colorées en rouge et noir. Meyer les considéra d'un air sombre.

— Tu cherches une troisième gélule, dit-il à Carella. Dans ce flacon, il y en a bien une centaine.

Puis il se moucha bruyamment et se mit à établir un reçu pour les vitamines.

Le cabinet du Dr Nelson se trouvait dans un immeuble tout blanc de Hall Avenue ; l'entrée était précédée d'un grand auvent de toile verte qui avançait jusqu'au bord du trottoir. Carella et Meyer y arrivèrent à une heure de l'après-midi, prirent l'ascenseur jusqu'au quatrième étage, où ils se présentèrent à une jeune infirmière brune, qui leur répondit que le docteur était en consultation pour l'instant, mais qu'elle allait l'avertir de leur visite, s'ils voulaient bien s'asseoir ?

Ils s'assirent.

Au bout de dix minutes, une dame d'un certain âge avec un bandage sur l'œil sortit du cabinet. Elle sourit aux deux inspecteurs, soit pour solliciter leur compassion pour sa blessure, soit pour leur témoigner la sienne, quelle que fût la raison qui les amenait à consulter un médecin. Cari Nelson sortit de son cabinet, la main tendue.

— Comment allez-vous ? dit-il. Entrez, entrez. Des nouvelles ?

— Eh bien, pas vraiment, docteur, dit Carella. Nous voulions simplement vous poser quelques questions.

— Content de vous aider dans la mesure de mes moyens, dit Nelson, qui se tourna vers l'infirmière pour lui demander : Quand est le prochain rendez-vous, Rhoda ?

— À deux heures, docteur.

— Pas d'appels jusque-là, sauf les cas d'urgence, s'il vous plaît, dit Nelson en faisant entrer les inspecteurs.

Il s'assit aussitôt derrière son bureau, offrit des sièges à Carella et Meyer, puis croisa les mains devant lui dans l'attitude attentive et patiente de l'homme de l'art.

— Etes-vous médecin généraliste, docteur ? demanda Meyer.

— Mais oui. (Nelson sourit.) C'est un vilain rhume que vous avez attrapé là, inspecteur. J'espère que vous prenez quelque chose pour le soigner.

— J'ai pris tout ce qui existe, dit Meyer.

— Il y a beaucoup de virus qui se promènent en ce moment, dit Nelson.

— Oui, approuva Meyer.

— Docteur, dit Carella, je me demandais si vous verriez un inconvénient à nous parler un peu de vous ?

— Pas le moindre, dit Nelson. Que voudriez-vous savoir ?

— Eh bien, tout ce qui peut vous paraître à propos.

— Sur quoi ? Ma vie ? Mon travail ? Mes aspirations ?

— Ce que vous voulez, ou les trois à la fois, dit Carella d'un ton léger.

Nelson sourit.

— Eh bien... (Il marqua un temps de réflexion.) J'ai quarante-trois ans, je suis né dans cette ville et j'y ai fréquenté l'université de Haworth. J'en suis sorti en janvier 1944 avec une licence ès sciences, et j'ai été mobilisé juste à temps pour prendre part à la bataille de Monte Cassino.

— Quel âge aviez-vous à l'époque, docteur ?

— Vingt-deux ans.

— C'était dans l'armée de terre ?

— Oui. Le service de santé.

— Etiez-vous officier ou simple soldat ?

— J'étais caporal. J'étais affecté à un hôpital de campagne à Castelforte. Est-ce que vous connaissez ce pays ?

— Vaguement, dit Carella.

— Il y a eu des combats assez durs, dit Nelson, elliptique. (Il soupira et éluda la suite de l'histoire.) J'ai été démobilisé en mai 1946 et, à la rentrée, je suis entré à l'école de médecine.

— Quelle école était-ce, docteur ?

— L'université de Georgetown. À Washington.

— Ensuite, vous êtes revenu ici pour commencer à exercer, n'est-ce pas ?

— Oui. J'ai ouvert mon propre cabinet en 1952.

— Ce cabinet-ci ?

— Non, mon premier cabinet était à la périphérie. Riverhead.

— Depuis combien de temps êtes-vous installé ici, docteur ?

— Depuis 1961.

— Etes-vous marié ?

— Non.

— Avez-vous été marié ?

— Oui. J'ai divorcé il y a sept ans.

— Votre première femme est-elle en vie ?

— Oui.

— Et elle habite la ville ?

— Non. Elle habite à San Diego avec son nouveau mari. Il y est architecte.

— Avez-vous des enfants ?

— Non.

— Vous avez fait allusion à vos aspirations, docteur. Je me demande...

— Oh ! (Nelson sourit.) J'espère un jour fonder une petite maison de repos. Pour personnes âgées.

— Où ?

— Très probablement à Riverhead, où j'ai commencé à exercer.

— Maintenant, docteur, dit Carella, nous croyons savoir que vous étiez chez vous dans la soirée de mercredi dernier, quand M^r Krantz vous a téléphoné pour vous apprendre ce qui s'était passé. Est-ce exact ?

— Oui, c'est exact.

— Êtes-vous resté chez vous toute la soirée, docteur ?

— Oui. Je suis rentré d'ici directement chez moi.

— Et à quelle heure êtes-vous parti ?

— Mes heures habituelles se situent entre cinq heures et huit heures du soir. Mercredi dernier, je suis parti d'ici vers huit heures dix.

— Quelqu'un peut-il le confirmer ?

— Oui, Rhoda est partie en même temps que moi. Miss Barnaby, l'infirmière ; vous venez de la voir. Nous sommes partis au même moment. Vous pouvez le lui demander, si vous voulez.

— Où êtes-vous allé après avoir quitté votre cabinet ?

— Chez moi. Je vous ai déjà dit que j'étais rentré directement chez moi.

— Où habitez-vous, docteur ?

— Dans la 14^e Sud.

— La 14^e Sud, hmm, il vous a donc fallu, euh... un quart d'heure au plus pour aller d'ici jusque chez vous, c'est bien ça ?

— C'est ça. Je suis arrivé vers huit heures et demie.

— Y avait-il quelqu'un ?

— Seulement ma gouvernante. M^{rs} Irene Janlewski. Quand l'appel est arrivé du studio, elle était en train de me préparer mon dîner. D'ailleurs, ce coup de téléphone était inutile.

— Pourquoi ?

— J'avais vu Stan s'effondrer.

— Que voulez-vous dire, docteur ?

— Je regardais l'émission. Dès que je suis rentré, j'ai allumé la télévision.

— Vers huit heures et demie, c'est bien ça ?

— Oui, c'est à peu près l'heure à laquelle je suis rentré.

— Quand vous avez allumé pour voir l'émission, que se passait-il ? demanda Meyer.

— Ce qui se passait ?

— Oui, sur l'écran, dit Meyer.

Il avait sorti son calepin noir et un crayon et paraissait prendre des notes pendant que Nelson parlait. En réalité, il regardait la page voisine de celle sur laquelle il écrivait. Sur cette page, écrite de sa propre main, figuraient les renseignements que George Cooper lui avait fournis au studio, le mercredi précédent. Les chanteurs folk avaient terminé à vingt heures trente-sept, et Gifford était passé tout de suite après, pour rester devant la caméra avec son invité de Hollywood deux minutes douze secondes. Quand l'invité était parti se changer...

— Quand j'ai allumé, Stan faisait un intermède publicitaire, dit Nelson. De la réclame pour du café.

— Ça devait être vers neuf heures moins vingt.

— Oui, ça doit être ça.

— En réalité, ça devait être à vingt heures trente-neuf minutes douze secondes, ajouta Meyer avec une sorte de férocité.

— Comment ? demanda Nelson.

— Ce qui veut dire que vous n'avez pas allumé la télévision dès que vous êtes entré dans la maison. Pas si vous êtes rentré à huit heures et demie.

— Eh bien, j'ai dû avoir quelques minutes de conversation avec Mrs Janlewski, lui demander s'il y avait eu des coups de téléphone, régler quelques détails domestiques, vous voyez.

— Oui, dit Meyer. Le point important, de toute façon, est que vous regardiez Gifford quand il a eu son malaise.

— Oui, je le regardais.

— Ce qui se situe à vingt heures quarante-trois minutes quarante-sept secondes exactement, dit Meyer, qui éprouvait une grisante impression de puissance.

— Oui, convint le médecin. Ça doit être ça.

— Qu'avez-vous pensé en le voyant s'effondrer ?

— Je n'ai pas su quoi penser. Je me suis précipité pour prendre mon manteau et mon chapeau dans la penderie, et je m'apprêtais à sortir quand le téléphone a sonné.

— Qui était-ce ?

— David Krantz.

— Et il vous a dit que Gifford était malade, c'est bien ça ?

— C'est ça.

— Ce que vous saviez déjà.

— Oui, je le savais déjà.

— Mais quand vous avez vu Gifford s'effondrer, vous ne saviez pas ce qui lui arrivait ?

— Non, je ne le savais pas.

— Plus tard, docteur, quand je vous ai parlé, au studio, vous paraissiez certain qu'il avait été empoisonné.

— C'est vrai. Mais ce...

— En fait, c'est vous qui nous avez suggéré de faire procéder à une autopsie.

— C'est exact. Quand je suis arrivé au studio, les symptômes ne laissaient aucun doute. Un étudiant de première année aurait pu diagnostiquer un empoisonnement grave.

— Vous ignoriez de quel poison il s'agissait, bien entendu.

— Comment aurais-je pu le savoir ?

— Docteur, dit Carella, vous est-il arrivé de vous disputer avec Stan Gifford ?

— Oui. Tous les amis se disputent de temps à autre. Il n'y a que les simples connaissances qui ne se querellent jamais.

— À quel sujet vous disputiez-vous ?

— Je ne me souviens absolument pas. Sur tout. Stan était quelqu'un de bien informé, à l'esprit vif, il avait des tas d'opinions sur la plupart des sujets susceptibles d'intéresser un homme intelligent.

— Je vois. C'est donc sur ces sujets que vous vous disputiez.

— Il serait plus juste de dire que nous en discussions.

— Vous discutiez d'un grand nombre de sujets, c'est bien ça ?

— Oui.

— Mais vous vous disputiez aussi sur ces sujets ?

— Oui, nous nous disputions aussi.

— Sur des sujets d'ordre général.

— Oui.

— Jamais sur rien de précis. Jamais sur rien qu'on pourrait considérer comme personnel.

— Si, nous nous disputions aussi pour des questions personnelles.

— Lesquelles par exemple ?

— Eh bien, je ne m'en souviens pas comme ça. Mais je sais que nous nous disputions de temps en temps au sujet de questions personnelles.

— Essayez de vous rappeler, docteur, dit Carella.

— Melanie vous en a-t-elle parlé ? demanda Nelson tout à trac. Est-ce de ça qu'il s'agit ?

— Nous a parlé de quoi, docteur ?

— C'est une confirmation que vous voulez, c'est ça ? Je peux vous assurer que c'était un incident stupide. Stan avait bu, sans quoi il n'aurait pas perdu son sang-froid de cette façon.

— Racontez-nous, dit Meyer avec calme.

— À y avait une réception chez lui, et je dansais avec Melanie. Stan avait pas mal bu et il... eh bien, il s'est conduit d'une manière un peu ridicule.

— Comment s'est-il comporté ?

— Il m'a accusé de vouloir lui prendre sa femme, et il... il a essayé de me frapper.

— Et vous, qu'avez-vous fait, docteur ?

— Je me suis défendu, naturellement.

— Comment ? Vous lui avez rendu ses coups ?

— Non. J'ai seulement levé les bras – pour détourner les coups, vous comprenez. Il était très ivre, et totalement incapable de faire grand mal.

— Quand cette réception a-t-elle eu lieu, docteur ?

— Le lendemain de la fête du Travail. C'est-à-dire une semaine avant la reprise de l'émission. Après l'interruption de l'été, vous voyez. C'était pour fêter ça, en quelque sorte.

— Et Stan Gifford a cru que vous vouliez lui prendre sa femme, c'est bien ça ?

— Oui.

— Simplement parce que vous dansiez avec elle.

— Oui.

— Aviez-vous beaucoup dansé avec elle ?

— Non, je crois que ça devait être la seconde fois de toute la soirée.

— Si bien que cet esclandre n'avait pas vraiment de motif, n'est-ce pas ?

— Il avait bu.

— Et, selon vous, c'est la raison pour laquelle il s'en est pris à vous, parce qu'il avait bu ?

— Et parce que David Krantz l'a provoqué.

— David Krantz ? Était-il à cette réception, lui aussi ?

— Oui, la plupart des gens qui travaillent pour l'émission étaient là.

— Je vois. De quelle façon M^r Krantz l'a-t-il provoqué ?

— Oh ! vous connaissez les plaisanteries stupides que font certaines

personnes.

— Non, quel genre de plaisanteries, docteur ?

— Parce que nous dansions ensemble, vous comprenez. David Krantz est une brute. Après mûre réflexion, mon opinion est qu'il est obsédé sexuel, et qu'il attribue aussi des pensées cochonnes à tout le monde, par compensation.

— Je vois. Ainsi, vous estimez que c'est Krantz qui a soufflé à Gifford l'idée que vous vouliez lui prendre sa femme ?

— Oui.

— Pourquoi l'aurait-il fait ?

— Il détestait Stan. Il déteste tous les acteurs, d'ailleurs.

— Et à son égard, quels sentiments Gifford éprouvait-il ?

— Des sentiments réciproques, je pense.

— Gifford aussi détestait donc Krantz, c'est bien votre idée ?

— Oui.

— Alors pourquoi a-t-il pris Krantz au sérieux, ce soir-là ?

— Que voulez-vous dire ?

— À la réception. Quand Krantz a dit que vous cherchiez à lui prendre Mrs Gifford.

— Ah ! Je ne sais pas. Il avait bu. Je suppose qu'un homme qui a bu est prêt à écouter le premier venu.

— Hmm, hmm, fit Carella. (Il garda un moment le silence. Puis il demanda :) Mais, en dépit de cet incident, vous êtes resté son médecin, n'est-ce pas ?

— Oh ! bien entendu. Il m'a présenté ses excuses dès le lendemain.

— Et vous êtes restés amis ?

— Oui, bien sûr. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi Melanie a fait état de cette histoire. Je ne vois pas le rapport...

— Elle ne l'a pas fait, dit Meyer.

— Ah ! Eh bien, alors, qui vous en a parlé ? Est-ce que c'est Krantz ? Je l'en crois capable. C'est un fouteur de merde.

— À vrai dire, personne ne nous en a parlé, dit Meyer. C'est la première fois que nous entendons parler de cet incident.

— Ah ! (Nelson marqua un temps.) Eh bien, ça ne fait rien. Je préfère que vous l'ayez appris de moi plutôt que d'un autre des invités.

— C'est très sensé de votre part, docteur. Vous vous montrez vraiment coopératif. (Carella s'interrompit.) Si cela ne vous fait rien, nous allons simplement demander à votre infirmière de confirmer que vous êtes bien parti en même temps qu'elle vers huit heures dix mercredi dernier. Et nous allons...

— Mais oui, faites-le-lui confirmer.

— Et nous aimerions aussi appeler votre gouvernante – avec votre permission, bien entendu – pour vérifier que vous êtes rentré chez vous vers huit heures et demie, comme vous le dites, et que vous y êtes resté jusqu’au coup de téléphone de Krantz.

— Certainement. L’infirmière vous donnera mon numéro de téléphone personnel.

— Merci, docteur. Vous vous êtes montré très coopératif, dit Carella.

En sortant, ils s’adressèrent à Miss Barnaby, qui leur apprit que, le mercredi précédent, le docteur était arrivé à son cabinet à cinq heures moins le quart de l’après-midi et n’en était parti qu’après les heures de bureau, à huit heures dix. Elle en était absolument certaine parce que le docteur et elle étaient partis en même temps. Elle leur donna le numéro personnel du docteur pour qu’ils puissent s’adresser à M^{rs} Janlewski, la gouvernante, et ils la remercièrent poliment avant de descendre l’escalier et de quitter l’immeuble.

— Il est très coopératif, dit Carella.

— Il est très, très coopératif, approuva Meyer.

— Mettons-lui quelqu’un au derrière, dit Carella.

— J’ai une meilleure idée. Mettons-lui quelqu’un au derrière, et à Krantz aussi.

— Bonne idée.

— Tu es d’accord ?

— Bien sûr.

— Tu penses que c’est l’un d’entre eux le coupable ?

— Je pense que c’est toi le coupable, dit Carella en détachant soudain les menottes de sa ceinture pour les passer au poignet de Meyer. Allez, suis-moi, et pas de coup fourré.

— Quand un type a un rhume, tu sais ce qui lui est aussi utile qu’un trou dans la tête ? dit Meyer.

— Quoi ?

— Un collègue qui fait des blagues.

— Je ne blague pas, mon cher, dit Carella en faisant les gros yeux. J’ai appris que Stan Gifford a souscrit une police d’assurance de sept millions de dollars, payable au bénéfice de ta femme Sarah, au cas où il mourrait un mercredi entre neuf heures moins vingt et neuf heures et demie du soir au cours du mois d’octobre. De plus, j’ai appris...

— Oh ! non, dit Meyer, ces goys !

Une fois de retour dans la salle des inspecteurs, ils donnèrent deux coups de téléphone.

Le premier à la Municipal Life, où ils apprirent que la police d'assurance sur la vie de Stanley Gifford avait été souscrite un an et demi plus tôt seulement et comprenait une clause rédigée comme suit : « La mort par suicide de l'assuré, sain d'esprit ou non, dans les deux ans suivant la date de signature de la présente police, limitera les obligations de la compagnie au versement des primes déjà versées à ce titre. »

Le second fut pour M^e Salvatore Di Palma, l'avocat de Gifford, qui confirma sur-le-champ que Melanie n'était pas au courant des dispositions testamentaires de son mari.

— Pourquoi voulez-vous le savoir ? demanda-t-il.

— Nous enquêtons sur son assassinat, dit Carella.

— Il n'y a rien dans le testament de Stan qui aurait pu amener Melanie à seulement envisager de commettre un meurtre, déclara Di Palma.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que je sais ce qu'il y a dans ce testament.

— Pouvez-vous nous le dire ?

— Il serait parfaitement incorrect de ma part de révéler les termes de ce testament à des tiers, quels qu'ils soient, avant d'en avoir d'abord donné lecture à la veuve de M^r Gifford.

— Nous enquêtons sur un meurtre, dit Carella.

— Voyons, croyez-moi sur parole, répliqua Di Palma. Il n'y a rien qui permette...

— Vous voulez dire qu'il ne lui laisse rien ?

— Ai-je dit cela ?

— Non, c'est moi qui l'ai dit, répondit Carella. Oui ou non ?

— Vous me forcez la main, dit Di Palma avec un petit rire.

Il adorait parler aux Italiens. Ils étaient le seul peuple civilisé du monde.

— Allons, dit Carella, donnez un coup de main à un travailleur.

— D'accord, mais ce n'est pas moi qui vous l'aurai dit, répondit Di Palma avec le même petit rire. Au début du mois dernier, Stan est venu me demander de modifier son testament.

— Pourquoi ?

— Il ne l'a pas dit. Le nouveau testament laisse la maison et les biens meubles à M^{rs} Adelaide Garfein, sa mère, elle est veuve et habite Poughkeepsie, dans l'Etat de New York.

— Continuez.

— Il laisse un tiers du reliquat de la succession à la Guilde américaine des artistes de variétés, un tiers à l'Académie des arts et sciences de la télévision, et un tiers à la fondation Damon Runyon contre le cancer.

— Et Melanie ?

— Zéro, déclara Di Palma. Voilà en quoi consistait la modification. Il l'a complètement déshéritée.

— Merci beaucoup.

— De quoi ? demanda Di Palma avec un nouveau petit rire. Je ne vous ai rien dit, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas soufflé mot, dit Carella. Merci encore.

— Je vous en prie, conclut Di Palma en raccrochant.

— Alors ? demanda Meyer.

— Il ne lui a rien laissé, dit Carella. Il a modifié son testament au début du mois dernier.

— Rien ?

— Rien. (Carella s'interrompt.) C'est plutôt bizarre, tu ne trouves pas ? Voyons, voilà une femme exquise, qui a mené une vie heureuse et bien remplie avec son mari, et qui veut nous montrer ses fourrures, ses bijoux et le reste – et le mois dernier, il la déshérite complètement. C'est plutôt bizarre, à mon avis.

— Ouais, surtout que le mois dernier, il s'est aussi colleté avec notre ami le docteur en l'accusant de vouloir lui prendre sa femme.

— Ouais, c'est une coïncidence très curieuse, dit Carella.

— Peut-être croyait-il vraiment que Nelson voulait lui prendre sa femme.

— Peut-être bien.

— Hmm, fit Meyer, qui réfléchit un instant avant de dire : Mais elle est toujours blanche comme neige, Steve. Elle ne touche pas un sou ni d'un côté ni de l'autre.

— À moins qu'on ne trouve un meurtrier, auquel cas ce n'est plus un suicide, auquel cas elle empoche cent mille dollars de la compagnie d'assurances.

— Ouais, mais ça la laisse toujours hors de cause. Parce que si c'était elle qui avait fait le coup, elle ne se serait pas arrangée pour que ça ressemble à un suicide, non ?

— Où veux-tu en venir ?

— C'est un truc qui ressemble exactement à un suicide. Et, pour autant que je sache, c'en est bien un.

— Alors ?

— Alors, si tu espères empocher cent mille dollars d'une police d'assurance qui comporte une clause excluant le suicide, la dernière chose à faire serait de combiner un meurtre qui ressemble à un suicide, non ?

— Si.

- Alors ? dit Meyer.
- Alors Melanie Gifford est blanche comme neige.
- Ouais.
- Devine ce que j'ai découvert ? dit Carella.
- Quoi ?
- Le vrai nom de Gifford est Garfein.
- Ouais ?
- Ouais.
- Et alors ? Mon vrai nom, à moi, c'est Rock Hudson.

En considérant le nombre d'êtres humains qui se faisaient abattre chaque jour dans les cinq parties de la ville, Kling fut surpris de découvrir qu'elle ne disposait que d'un seul abattoir. Apparemment, les édiles et l'Union des bouchers (qui lui avaient donné ce renseignement) répugnaient à tuer des animaux dans l'enceinte de la ville. Cet unique abattoir se trouvait dans Boswell Avenue, à Calm's Point, et il était spécialisé dans l'abattage des moutons. Comme Grossman l'avait soupçonné, les autres animaux de boucherie provenaient de quatre abattoirs situés sur l'autre rive du fleuve, dans l'Etat voisin. Calm's Point étant le plus proche, Kling se rendit d'abord Boswell Avenue. Il était muni de la liste qu'il venait de dresser au labo plus tôt dans la journée, ainsi que du portrait que l'Identité judiciaire lui avait envoyé. Il ne savait pas ce qu'il cherchait au juste, ou plus exactement ce qu'il espérait découvrir. Il n'était encore jamais entré dans un abattoir.

Après avoir visité celui de Calm's Point, il se dit que de sa vie il ne remettrait les pieds dans un abattoir. Malheureusement, il en restait quatre à inspecter sur l'autre rive du fleuve.

Il avait l'habitude du sang ; un flic s'habitue au sang. Il avait l'habitude de voir le sang humain de cent manières différentes de cent sortes de blessures, il avait l'habitude de tout ça. Il avait été témoin de violentes agressions au rasoir ou au couteau, au pistolet ou au fusil, il avait vu des corps coupés ou percés, le sang qui se mettait à couler ou à suinter. Il les avait vus morts, ensanglantés, et il les avait vus vivants, en train de se faire agresser, ensanglantés. Mais il n'avait encore jamais vu abattre un animal, et ce spectacle lui souleva le cœur. Il avait eu du mal à se concentrer sur ce que le boucher avait à lui dire. Le bêlement des agneaux lui résonnait dans les oreilles, l'odeur du sang empuantissait l'air. Le chef boucher avait regardé le portrait que Kling lui tendait, laissant une empreinte de pouce sanglante sur la chemise de celluloïd, et avait secoué la tête. Derrière lui, les animaux bêlaient lamentablement.

Dehors, l'air était froid et lui soulagea les narines. Il s'emplit les poumons, bouffée après bouffée, savourant profondément chaque goulée bienfaisante. Il n'avait pas envie d'aller de l'autre côté de ce fleuve, mais il y alla. Renonçant au déjeuner, car il savait qu'il serait incapable de le garder, il visita deux autres abattoirs de suite et – n'ayant rien trouvé – s'apprêta avec

détermination à visiter les deux derniers de la liste.

Il existe un sixième sens chez un flic qui le prévient intuitivement qu'il est sur le point de faire une découverte. Dès son arrivée sur le quai, Kling sut qu'il allait récolter le fruit de ses efforts. Ce fut une certitude soudaine et puissante. Quand il descendit de la voiture de patrouille, il avait un léger sourire aux lèvres en levant les yeux vers l'énorme enseigne sur fond blanc qui barrait le haut du bâtiment, face au fleuve : PURLEY FRERES & CIE. Il se trouvait au milieu d'un bassin ouvert qui avait la taille d'un terrain de baseball, et il prit le temps d'examiner les lieux, pendant que sa certitude grandissante ne cessait de clamer au-dedans de lui, tu y es, tu y es, tu y es !

Un côté du bassin donnait sur le fleuve. Au-delà des deux pompes à essence disposées au bord de l'eau pour les bateaux, Kling voyait la silhouette des hauts immeubles de la ville, sur l'autre rive, se découper sur le ciel gris d'octobre. Son regard s'attarda quelque temps au premier plan, puis il tourna la tête vers la droite, où étaient amarrés une demi-douzaine de bateaux où des pêcheurs débarquaient leurs filets et leurs bourriches avant de sauter à terre et de s'asseoir, leurs jambes bottées pendant dans le vide, pour écailler et nettoyer le poisson, qu'ils transféraient dans d'autres bourriches garnies de papier journal. Son sourire s'élargit, car il savait maintenant que c'était là qu'il allait récolter le fruit de ses efforts, que c'était ici, sur ce quai, que les pièces du puzzle allaient s'assembler.

Il reporta son attention sur l'abattoir qui longeait presque entièrement un des côtés du bassin rectangulaire. À l'endroit où des détritiques se déversaient par une conduite, des mouettes survolaient le fleuve en criant. Un embranchement qui partait de la gare de triage, à cent cinquante mètres environ du bassin, desservait l'arrière du bâtiment de brique. Il se dirigea vers les rails, qu'il suivit jusqu'au bâtiment.

Les rails menaient directement aux parcs à bestiaux, vides pour l'instant, à proximité desquels s'ouvraient les portes métalliques de l'abattoir. Il savait ce qu'il allait voir par terre à l'intérieur ; il avait déjà vu ce qu'il y avait par terre dans trois endroits de ce genre.

Le directeur, un homme du nom de Joe Brady, fut enchanté d'aider Kling. Il le conduisit à un petit bureau vitré qui surplombait l'aire d'abattage (Kling s'assit le dos à la vitre), prit le portrait que Kling lui tendait et l'observa un long moment d'un air méditatif, et finit par demander :

— Qui est-ce ? Un nègre ?

— Non, dit Kling. C'est un Blanc.

— Vous dites qu'il a agressé une femme, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est ça.

— Et ce n'est pas un nègre ?

Brady secoua la tête.

— D'après le dessin, vous voyez bien qu'il est blanc, dit Kling.

Sa voix trahissait un certain agacement. Brady eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

— Eh bien, c'est difficile de s'en rendre compte d'après un dessin, dit-il. Je veux dire... à la façon dont l'ombre est faite ici, regardez, juste ici, vous voyez ce que je veux dire ? Ça pourrait être un nègre.

— M^r Brady, dit Kling sèchement, je n'aime pas ce mot-là.

— Quel mot ? s'étonna Brady.

— Nègre.

— Oh ! allons donc, dit Brady, ne montez pas sur vos grands chevaux. Nous avons une demi-douzaine de nègres qui travaillent ici, ce sont tous de bons garçons, quelle mouche vous pique, bon sang ?

— Ce mot me choque, dit Kling. Evitez-le.

Brady lui rendit brusquement le dessin.

— Jamais vu ce type-là de ma vie, dit-il. Si vous avez fini, il faut que je me remette au boulot.

— Il ne travaille pas ici ?

— Non.

— Tous vos employés travaillent-ils à plein temps ?

— Tous.

— Pas d'ouvriers à mi-temps, ou peut-être quelqu'un qui aurait travaillé seulement quelques jours...

— Je connais tous ceux qui travaillent ici, dit Brady. Ce type-là ne travaille pas ici.

— Est-ce que ça pourrait être un type qui fait des livraisons ?

— Quelle sorte de livraisons ?

— Je ne sais pas. Peut-être...

— La seule chose qu'on nous livre ici, c'est les bêtes.

— Je suis sûr qu'on vous livre autre chose, M^r Brady.

— Rien, dit Brady en se levant de son bureau. Faut que je me remette au boulot.

— Asseyez-vous, M^r Brady, dit Kling.

Il avait parlé d'une voix dure.

Surpris, Brady le regarda en haussant les sourcils, prêt à se fâcher pour de bon cette fois.

— J'ai dit : Asseyez-vous.

— Ecoutez, mon vieux... commença Brady.

— Non, c'est vous qui écoutez, mon vieux, dit Kling. J'enquête sur une

affaire d'agression, et j'ai de bonnes raisons de croire que cet homme (il tapota du doigt le dessin) était quelque part dans le coin vendredi dernier. Et puis je n'aime pas votre attitude, monsieur, et si vous préférez vous emmerder à aller en ville répondre à quelques questions au poste de police, plutôt qu'ici, dans votre confortable petit bureau d'où on a une vue magnifique sur tout ce massacre, je n'y vois pas d'inconvénient. Alors vous prenez votre chapeau et nous partons faire une petite promenade, d'accord ?

— Pour quoi faire ? demanda Brady.

Kling ne répondit pas. Il resta assis en face de Brady, de l'autre côté de la table, et l'observa d'un air froid et résolu. Brady le regarda droit dans les yeux.

— La seule chose qu'on nous livre ici, c'est les bêtes, répéta-t-il.

— Alors comment ces gobelets en carton sont-ils arrivés ici ?

— Hein ?

— Sur le distributeur d'eau fraîche, dit Kling. Ne m'échauffez pas les oreilles, M^r Brady.

— Bon, bon, dit Brady.

— Bien ! Qui fait des livraisons ici ?

— Des tas de gens. Mais j'en connais la plupart, et je n'ai jamais vu cette tête-là.

— Y a-t-il des livraisons que vous ne voyez pas d'habitude ?

— C'est-à-dire ?

— Est-ce qu'il entre dans ce bâtiment des objets que vous ne vérifiez pas vous-même ?

— Je vérifie tout ce qui entre ou qui sort. À quoi faites-vous allusion ? À des objets personnels aussi ?

— Des objets personnels ?

— Des choses qui n'ont rien à voir avec le boulot ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Eh bien, il y a des gars qui commandent leur déjeuner au bistrot qui se trouve de l'autre côté du bassin. Ou parfois du café. Il y a des garçons qui le livrent. Moi, j'ai un petit réchaud dans mon bureau, je n'ai donc pas à envoyer chercher de café, et j'apporte également mon repas de chez moi. Si bien qu'en général je ne vois pas les types qui font ces livraisons-là.

— Merci, dit Kling en se levant.

Brady ne put se retenir d'avoir le dernier mot.

— De toute façon, dit-il, la plupart de ces livreurs sont des nègres.

Dehors, l'air était pur et des bouffées fraîches et humides venaient du fleuve. Kling repéra le bistrot situé de l'autre côté du bassin et en prit la

direction d'un pas vif. L'établissement faisait partie d'une rangée de boutiques dont il distinguait de mieux en mieux les détails à mesure qu'il s'approchait. Celles qui flanquaient le bistrot étaient occupées l'une par un plombier, l'autre par un vitrier.

Il sortit son calepin pour le consulter : graisse, sciure, sang, poil, écaille de poisson, mastic de vitrier, éclat de bois, limaille de cuivre, cacahuète, essence. Le seul élément qui lui manquait était la cacahuète, mais peut-être en trouverait-il dans le bistrot. Ce qu'il espérait, en fait, c'était autre chose que trouver une simple cacahuète. Ce qu'il espérait, c'était trouver l'homme qui, en passant par l'abattoir, avait marché dans la graisse, le sang et la sciure auxquels le poil s'était collé quand il avait ensuite traversé les parcs à bestiaux. Ce qu'il espérait, c'était trouver l'homme qui avait marché sur les traverses créosotées de la voie ferrée, ajoutant un éclat de bois à la masse gluante de son talon. Ce qu'il espérait, c'était trouver l'homme qui s'était arrêté au bord du bassin où les pêcheurs nettoyaient leurs poissons, avant de marcher dans une flaque d'essence près des pompes et d'entrer chez le vitrier, où il avait ramassé une parcelle de mastic, et chez le plombier, où la limaille de cuivre s'était ajoutée au reste du *glopis*. Ce qu'il espérait, c'était trouver l'homme qui avait frappé Cindy avec une telle sauvagerie, et il y avait de fortes chances que cet homme fasse des livraisons pour ce bistrot. Qui d'autre pourrait se promener avec une pareille facilité dans tant d'endroits différents ? Kling déboutonna son manteau et toucha la crosse rassurante de son revolver. D'un pas vif, il se dirigea vers la porte du bistrot et entra.

Une odeur de graillon lui saisit les narines. Il n'avait rien pris depuis le petit déjeuner et cette odeur, associée à ses souvenirs des abattoirs, lui souleva le cœur. Désireux de jeter un coup d'œil sur le personnel avant de montrer le dessin, il s'assit au comptoir et commanda un café. Il y avait deux hommes derrière le comptoir, l'un blanc et l'autre noir. Ni l'un ni l'autre ne ressemblait en rien au portrait-robot. Par un passe-plat donnant sur la cuisine, il aperçut un autre homme blanc qui posait une assiette garnie d'un hamburger sur la planche du guichet. Lui non plus n'était pas le suspect. Deux livreurs noirs en veste blanche étaient assis dans un box, près de la caisse enregistreuse, où l'homme blanc et chauve qui y était assis se curait les dents avec une allumette. Kling estima qu'il avait vu tous les employés de l'établissement, à l'exception éventuelle du cuisinier. Il termina son café, s'approcha de la caisse, montra sa plaque de police au chauve et dit :

— J'aimerais parler au gérant, s'il vous plaît.

— C'est moi le gérant, et aussi le propriétaire, dit le chauve. Myron Krepps. Bonjour, monsieur.

— Je suis l'inspecteur Kling. Pourriez-vous jeter un coup d'œil à ce portrait et me dire si vous connaissez cet homme ?

— Mais très volontiers, dit Krepps. Est-ce qu'on lui reproche quelque chose ?

— Oui, dit Kling.

— Serait-il possible de savoir ce qu'il a fait ?

— C'est sans importance, dit Kling.

Il sortit le dessin de son enveloppe et le tendit à Krepps. Ce dernier pencha la tête sur le côté pour le regarder.

— Est-ce qu'il travaille ici ? demanda Kling.

— Non, dit Krepps.

— Est-ce qu'il a travaillé ici ?

— Non.

— Est-ce que vous l'avez déjà vu dans votre établissement ? Krepps ne répondit pas tout de suite.

— C'est pour quelque chose de grave ?

— Oui, dit Kling, qui demanda dans la foulée : Pourquoi ?

Il n'aurait pas su dire quel instinct l'avait poussé à exiger une réponse immédiate, à moins que ce ne fût l'imperceptible hésitation dans la voix de Krepps quand il avait posé sa question.

— À quel point est-ce que c'est grave ? demanda Krepps.

— Il a tabassé une jeune femme, dit Kling.

— Ah !

— Est-ce que c'est assez grave ?

— C'est plutôt grave, reconnut Krepps.

— Assez grave pour que vous me disiez qui c'est ?

— Je croyais que c'était une brouille, dit Krepps. Faire son devoir de citoyen, ça ne compte pas pour des brouilles.

— Est-ce que vous connaissez cet homme, monsieur ?

— Oui, je l'ai déjà vu par ici.

— Est-ce que vous l'avez vu ici même, dans votre établissement ?

— Oui.

— Combien de fois ?

— Quand il fait ses tournées.

— C'est-à-dire ?

— Il fait le tour des boutiques qui sont autour du bassin.

— Pour quoi faire ?

— Je ne voudrais pas lui attirer d'ennuis à cause de ses activités, dit Krepps. De mon point de vue, ce qu'il fait n'est pas un crime. On n'est pas réaliste, en ville, voilà tout.

— Quelles sont donc ses activités, monsieur ?

— C'est seulement parce que vous m'avez dit qu'il avait tabassé une jeune femme. Ça, c'est grave. À cause de ça, je n'ai pas à le protéger.

— Pourquoi vient-il ici ? Pourquoi fait-il le tour des boutiques qui sont autour du bassin ?

— Il fait la collecte pour la loterie, dit Krepps. Ceux qui veulent jouer à la loterie lui remettent leurs mises quand il passe.

— Comment s'appelle-t-il ?

— On l'appelle Cookie.

— Cookie comment ?

— Je ne connais pas son nom de famille. Cookie tout court. Il vient faire la collecte pour la loterie.

— Est-ce que vous vendez des cacahuètes, monsieur ?

— Quoi ? Des cacahuètes ?

— Oui.

— Non, je ne vends pas de cacahuètes. J'ai du chocolat, des pastilles à la menthe et du chewing-gum, mais pas de cacahuètes. Pourquoi ? Vous êtes amateur de cacahuètes ?

— Y a-t-il un endroit sur le quai où je puisse en trouver ?

— Pas sur le quai, dit Krepps.

— Où, alors ?

— Plus haut dans la rue. Il y a un bar. Là, vous trouverez des cacahuètes.

— Merci, dit Kling. Vous m'avez bien rendu service.

— Bon, tant mieux, dit Krepps. Et maintenant, ça ne vous ferait rien de payer votre café, s'il vous plaît ?

La devanture du bar était peinte d'un vert terne. De grosses lettres blanches, disposées en demi-cercle plutôt bancal au milieu de la glace sans tain, annonçaient : CHEZ BUDDY. En entrant, Kling se dirigea directement vers la cabine téléphonique, distante d'environ deux mètres de l'unique porte d'entrée. Il sortit de sa poche une pièce de dix cents, l'introduisit dans la fente et composa son propre numéro. Tandis qu'à l'autre bout la sonnerie retentissait dans le vide, il simula une conversation animée tout en inspectant le bar. Il ne reconnut l'agresseur de Cindy en aucun des hommes assis au comptoir ou dans la salle. Il raccrocha, récupéra sa pièce de monnaie et s'approcha du comptoir. Le patron l'observait avec curiosité. Ou bien c'était un étudiant qui s'était aventuré par erreur du côté des quais, ou bien c'était un flic. Kling mit sans tarder un terme à son dilemme en exhibant sa plaque.

— Inspecteur Bert Kling. 87^e District.

Le patron considéra la plaque d'un œil impassible – il avait l'habitude de voir les flics aller et venir dans son établissement de choix –, puis demanda

d'une voix très polie, pleine d'affection :

— Que désirez-vous, inspecteur ?

Kling ne répondit pas tout de suite. Au contraire, il prit une pleine poignée de cacahuètes dans la coupelle posée sur le comptoir, en fourra plusieurs dans sa bouche et se mit à mâcher bruyamment. La meilleure chose à faire, se dit-il, était d'enquêter sur une infraction quelconque, poubelles laissées dehors, débit d'alcool à des mineurs, n'importe quel prétexte qui mette le patron en position de faiblesse. La deuxième chose à faire serait de demander au lieutenant de charger un autre homme, ou plusieurs, de tendre une souricière dans le bar, et de cravater simplement Cookie à sa première apparition. C'était la procédure ordinaire mais, tout en mâchonnant ses cacahuètes et en dévisageant le patron sans rien dire, Kling se demandait s'il allait l'employer. Le seul inconvénient qu'il y avait à cravater Cookie, c'était bien sûr qu'il avait laissé Cindy Forrest à demi morte de peur. Comment arriver à persuader une jeune femme qui s'était fait frapper sauvagement qu'il est de son intérêt d'identifier l'homme qui l'avait agressée ? Kling mâchonnait ses cacahuètes. Le barman l'observait.

— Est-ce que vous voulez une bière ou autre chose, inspecteur ? demanda-t-il.

— C'est vous le propriétaire ?

— C'est moi, Buddy. Vous voulez une bière ?

— Hmm, dit Kling la bouche pleine. En service.

— Quelque chose vous tracasse, alors ? demanda Buddy.

Kling opina du chef. Il avait pris sa décision. Il lança son amorce.

— Cookie est venu aujourd'hui ?

— Cookie comment ?

— Il y en a beaucoup qui s'appellent Cookie par ici ?

— Je ne connais personne qui s'appelle Cookie par ici, dit Buddy.

— Oh ! mais si, dit Kling avec un hochement de tête. (Il prit une nouvelle poignée de cacahuètes.) Vous ne le connaissez pas ?

— Non.

— C'est dommage. (Kling se remit à mâcher des cacahuètes. Buddy continua à l'observer.) Vous êtes sûr de ne pas le connaître ?

— Jamais entendu parler de lui.

— C'est trop bête, dit Kling. On le recherche. Et on tient sacrément à mettre la main dessus.

— Pourquoi ?

— Il a tabassé une fille.

— Ouais ?

— Ouais. Il l'a expédiée à l'hôpital.

— Sans blague ?

— C'est comme je vous le dis, dit Kling. On a fouillé toute cette foutue ville pour le dénicher. (Il s'interrompt, puis lâcha un ballon d'essai :) Impossible de le trouver à l'adresse que nous avions dans nos petits dossiers, mais nous avons appris qu'il vient souvent ici.

— Comment avez-vous appris ça ?

Kling sourit.

— Nous avons nos sources.

— Hmm, fit Buddy sans se mouiller.

— Nous l'aurons, dit Kling, qui lâcha un autre ballon d'essai : La fille l'a reconnu sur une photo. Reste plus qu'à mettre la main dessus.

— Il a un casier, hein ?

— Non, répondit Kling. Pas de casier.

Buddy se pencha légèrement en avant, prêt à contre-attaquer.

— Pas de casier, hein ?

— Non.

— Alors comment vous avez eu sa photo pour que la fille l'identifie ? dit Buddy avec un sourire soudain.

— Il est mêlé à l'arnaque de la loterie, dit Kling.

Il se mit nonchalamment une autre cacahuète dans la bouche.

— Et alors ?

— On a un dossier sur eux.

— Sur qui ?

— Sur la moitié des types de cette ville mêlés à l'arnaque de la loterie.

— Ouais ? dit Buddy.

Il avait plissé les yeux et le regardait de côté. Il était facile de voir qu'il se méfiait de Kling et qu'il cherchait une faille dans ses explications.

— Mais oui, dit Kling. Adresses, photos, et même les empreintes de certains d'entre eux.

— Ouais ? répéta Buddy.

— Ouais.

— Pour quoi faire ?

— En attendant qu'ils fassent un pas de travers.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire quelque chose de plus costaud que la loterie. Quelque chose qui permette de les coffrer et de jeter la clé.

— Ah !

Buddy hochait la tête. Il était convaincu. Ça, il comprenait. Les coups tordus des flics, il comprenait. Kling s'efforça de garder un visage impassible. Il prit encore une poignée de cacahuètes.

— Cookie a fini par faire un pas de travers. Dès qu'on l'aura, la fille le reconnaîtra, et hop ! Coups et blessures avec préméditation.

— Il s'est servi d'une arme ?

— Non, à mains nues. Mais ça ne l'a pas empêché d'essayer de la tuer.

Buddy haussa les épaules.

— On le pincera, ça oui, dit Kling. On le connaît, alors ce n'est qu'une question de temps.

— Ouais, enfin...

Buddy haussa les épaules.

— Tout ce qui nous reste à faire, c'est de le retrouver, c'est pas plus compliqué.

— Ouais, enfin, il peut être parfois rudement difficile de retrouver quelqu'un, dit Buddy en reprenant sa voix affectée.

— Je vais vous donner un bon conseil, mon vieux, déclara Kling.

— Et lequel ?

— Tenez votre langue à propos de ma visite.

— À qui est-ce que j'en parlerais ?

— À qui vous pourriez en parler, je n'en sais rien, mais à personne, ça vaudrait mieux.

— Pour quelle raison est-ce que je ferais entrave à la justice ? dit Buddy en prenant un air offensé. Si ce dénommé Cookie a tabassé une jeune femme, alors bonne chance à vous pour le pincer.

— Je suis sensible à votre état d'esprit.

— Bien sûr. (Buddy s'interrompt et jeta un coup d'œil à la coupelle de cacahuètes.) Vous allez les manger toutes, ou quoi ?

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit, dit Kling en espérant qu'il n'en faisait pas trop. Tenez votre langue. S'il y a une fuite et qu'on remonte jusqu'à vous...

— Il n'y a pas de fuites ici, sauf celle du robinet à bière, répliqua Buddy avant de s'éloigner parce qu'un client lui faisait signe à l'autre bout du bar.

Kling resta encore un moment assis, puis il se leva, se fourra une dernière poignée de cacahuètes dans la bouche et sortit.

Une fois sur le trottoir, il se permit un sourire.

Plus tard dans la journée, un entrefilet parut dans les deux journaux du soir.

Il était court et difficile à remarquer, noyé qu'il était au milieu d'un amas de caractères imprimés à la quatrième page des deux journaux. Le titre était bref, mais sautait aux yeux :

LES TÉMOINS SE DÉROBENT

Deux témoins de la sauvage agression dont l'agent Ronald Fairchild a été victime mercredi dernier, le 11 octobre, viennent de refuser d'identifier l'agresseur présumé d'après sa photographie.

La photo, qui provenait d'un dossier de police sur les "arnaqueurs de la loterie", avait été précédemment montrée à une autre victime du même suspect. Miss Cynthia Forrest, qui se remet à l'hôpital Elizabeth Bushmore des graves sévices qu'elle a subis, a formellement identifié la photographie et a accepté de témoigner contre le suspect dès qu'on l'aura arrêté.

Etat critique de l'agent

Le lieutenant Peter Byrnes, dont le 87^e District enquête sur les deux affaires, a déclaré aujourd'hui : "L'indifférence des autres témoins est révoltante. L'agent Fairchild est dans le coma depuis son entrée à l'hôpital Buena Vista la semaine dernière et son état est jugé critique. Si cet homme meurt, ce sera à un homicide que nous aurons affaire. Sans des personnes responsables comme Miss Cynthia Forrest, il deviendra bientôt impossible d'exercer des poursuites dans une affaire criminelle dans cette ville."

Byrnes lut l'article dans l'intimité de son bureau, situé dans l'angle de la salle des inspecteurs, puis leva les yeux sur Kling, qui était debout de l'autre côté du bureau, rayonnant d'une fierté d'auteur.

— Est-ce que Fairchild est vraiment dans un état critique ? demanda-t-il.

— Non, répondit Kling.

— Suppose que notre homme vérifie ?

— Qu'il vérifie. J'ai averti Buena Vista.

Byrnes hocha la tête et regarda de nouveau l'article. Puis il le mit de côté en disant :

— Tu me fais passer pour une andouille.

Quand Kling sortit du bureau du lieutenant, Meyer et Carella se trouvaient dans la salle des inspecteurs.

— Comment ça marche ? lui demanda Carella.

— Comme ci, comme ça. Nous étions en train de lancer l'appât.

— Quel appât ?

— Ah, ah ! dit Kling d'un air mystérieux en s'en allant.

— Quand le labo a-t-il dit qu'il appellerait pour ces gélules de vitamines ? demanda Carella.

— Dans la journée, répondit Meyer.

— Mais quand dans la journée ? Il est déjà plus de cinq heures.

— Ne t'en prends pas à moi, dit Meyer en se levant pour se diriger vers le distributeur d'eau.

Le téléphone sonna. Carella décrocha.

— 87^e District, Carella.

— Steve, c'est Bob O'Brien.

— Ouais, qu'est-ce qui se passe, Bob ?

— Combien de temps veux-tu que je colle au train de ce Nelson ?

— Où es-tu ?

— Devant chez lui. Je l'ai filé de son cabinet à l'hôpital, puis ici.

— Quel hôpital ?

— Le General Presbyterian.

— Qu'est-ce qu'il était allé y faire ?

— Tu m'en demandes trop. La plupart des médecins ont à faire dans les hôpitaux, non ?

— Sans doute. Quand a-t-il quitté son cabinet ?

— Cet après-midi, après les heures de consultation.

— À quelle heure était-ce ?

— Un peu plus de deux heures.

— Et il est allé directement à l'hôpital ?

- Oui. Au volant d'une petite M.G. rouge.
- Quand est-il ressorti de l'hôpital ?
- Il y a une demi-heure à peu près.
- Et il est rentré tout droit chez lui ?
- C'est ça. Tu crois qu'il est là pour la nuit ?
- Je ne sais pas. Appelle-moi dans une heure à peu près, tu veux bien ?
- D'accord. Où seras-tu ? Chez toi ?
- Non, nous restons encore un bout de temps.
- D'accord, dit O'Brien en raccrochant.

Meyer regagna son bureau, un gobelet de carton plein d'eau à la main. Il le posa contre son téléphone, puis ouvrit le tiroir de son bureau, d'où il sortit une longue bande de carton dans laquelle étaient enchâssées des gélules de couleur vive.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Carella.

— Pour mon rhume, dit Meyer en appuyant sur une des gélules pour l'extraire de son enveloppe de cellophane.

Il se la mit dans la bouche et la fit descendre avec une gorgée d'eau. Le téléphone se remit à sonner. Meyer décrocha.

— 87^e District, Meyer.

— Meyer, c'est Andy Parker. Je suis toujours avec Krantz. Il est au bar d'un hôtel, avec une fille qui a des nichons comme des pastèques.

— Quelle taille, à ton avis ? demanda Meyer.

— Hein ? Comment veux-tu que je le sache ?

— D'accord, contente-toi de ne pas le lâcher d'une semelle. Appelle plus tard, tu veux bien ?

— Je suis fatigué, dit Parker.

— Moi aussi.

— Ouais, mais moi, c'est pour de bon, dit Parker en raccrochant.

Meyer raccrocha en même temps.

— Parker, dit-il. Krantz est sorti prendre un verre.

— C'est parfait, dit Carella. Veux-tu qu'on envoie chercher de quoi dîner ?

— Avec ce rhume, je n'ai pas très faim, répondit Meyer.

— Avec cette affaire, je n'ai pas très faim, dit Carella.

— Il faudrait que ce soit mathématique.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dans une affaire. Les lois de l'arithmétique devraient s'appliquer. J'ai horreur des affaires qui défient les additions et les soustractions.

— Pourquoi diable Bert souriait-il quand il est sorti ?

— Je ne sais pas. Il sourit beaucoup, dit Meyer en haussant les épaules. J'aime quand deux et deux font quatre. J'aime qu'un suicide soit un suicide.

— Tu penses que c'est un suicide ?

— Non. C'est ce que je veux dire. Je n'aime pas qu'un suicide soit un meurtre. J'aime les mathématiques.

— Au lycée, j'ai échoué à mon examen de géométrie, dit Carella.

— Ouais ?

— Ouais.

— Les faits que nous avons sont exacts, dit Meyer, et les faits concluent au suicide. Mais j'éprouve une impression désagréable.

— L'impression est mauvaise, reconnut Carella.

— C'est vrai, l'impression est mauvaise. D'après l'impression, c'est un meurtre.

Le téléphone sonna. Meyer décrocha.

— 87^e District. Meyer, dit-il. Encore toi ? Qu'est-ce qu'il y a cette fois ? (Il écouta.) Ouais ? Ouais ? Eh bien, je ne sais pas, on va vérifier. D'accord, ne bouge pas. Parfait.

Il raccrocha.

— Qui était-ce ? demanda Carella.

— Bob O'Brien. Il dit qu'une Thunderbird bleue vient de se garer devant chez Nelson et qu'une femme blonde en est descendue. Il voulait savoir si Melanie Gifford avait une Thunderbird bleue.

— Ça, je ne sais pas quelle voiture elle a, et toi ?

— Non.

— Le Bureau des Immatriculations est fermé, non ?

— On peut les appeler sur la ligne de nuit.

— Je crois que ça vaudrait mieux.

Meyer haussa les épaules.

— Nelson est un ami de la famille. Il est tout à fait normal qu'elle lui rende visite.

— Ouais, je sais, dit Carella. Alors, c'est quoi ce numéro ?

— Voilà, voilà, dit Meyer en ouvrant son répertoire. Cela dit, il y a eu cette histoire à la réception de Gifford.

— Tu veux parler de la dispute ? demanda Carella en composant le numéro.

— Ouais, quand Gifford s'est colleté avec le docteur.

— Ouais. (Carella hocha la tête.) Ça sonne.

— Mais Gifford avait bu.

— Ouais. Allô ? dit Carella dans l'appareil. Steve Carella, inspecteur de deuxième classe, 87^e District. Vérification du numéro d'immatriculation de la voiture de M^{rs} Melanie Gifford, Larksvlew. Bien, j'attends. Comment ? Non, c'est Gifford, avec un G. Bien. (Il mit la main sur le combiné.) Mais Bob ne la connaît pas de vue ? demanda-t-il.

— Où est-ce qu'il l'aurait vue ?

— C'est vrai. Cette affaire me rend dingue. (Il posa les yeux sur les plaquettes de gélules, sur le bureau de Meyer.) Qu'est-ce que c'est, au fait, ce truc que tu prends ?

— Il paraît que c'est efficace, répondit Meyer. Plus que l'autre cochonnerie que je prenais avant.

Carella consulta la pendule sur le mur.

— En tout cas, je n'ai besoin d'en prendre que deux fois par jour, dit Meyer.

— Allô ? dit Carella dans l'appareil. Ouais, allez-y. Une Thunderbird bleue décapotable. Parfait, merci. (Il raccrocha.) Tu as entendu ?

— J'ai entendu.

— C'est plutôt intéressant, hein ?

— C'est très intéressant.

— À ton avis, qu'est-ce que cette brave Melanie la Mélancolique peut bien vouloir à notre ami le docteur ?

— Elle a peut-être un rhume, elle aussi, dit Meyer.

— Peut-être, soupira Carella. Pourquoi deux fois seulement ?

— Hein ?

— Pourquoi est-ce que tu n'as besoin d'en prendre que deux fois par jour ?

Cinq minutes plus tard, Carella passait un coup de fil au lieutenant Sam Grossman chez lui, à Majesta.

Quand Meyer et Carella arrivèrent. Bob O'Brien faisait le pied de grue devant la vieille maison cossue de Nelson, dans la 14^e Sud. La M.G. rouge était garée devant la porte, et derrière elle la Thunderbird bleue de Melanie Gifford. Meyer et Carella rejoignirent leur collègue, qui avait la tête enfoncée dans les épaules et les mains dans les poches. Il les reconnut tout de suite, mais se contenta de leur adresser un signe de tête.

— Commence à faire frisquet, dit-il.

— Hmm. Elle est toujours là ?

— Ouais. D'après ce que j'ai compris, il occupe toute la maison. Au rez-

de-chaussée, il y a l'entrée, au premier étage ça doit être la cuisine, la salle à manger et le salon, et au dernier étage il y a les chambres.

— Comment diable as-tu trouvé ça ? demanda Meyer.

— Quand la femme est arrivée, la lumière s'est allumée au rez-de-chaussée – est-ce que c'est M^{rs} Gifford ?

— C'est elle.

— Hmm ! euh... dit O'Brien, et elle s'est éteinte tout de suite après. La lumière du premier est restée allumée jusqu'à tout à l'heure. Vers sept heures, une vieille dame est sortie. J'imagine que ce doit être la cuisinière ou la gouvernante, ou les deux à la fois.

— Alors ils sont seuls là-dedans, hein ?

— Ouais. Dix minutes à peu près après le départ de la vieille dame, la lumière s'est allumée en haut. Vous voyez cette petite fenêtre ? Je pense que ce sont les chiottes, non ?

— Ouais. Sans doute.

— C'est là que ça s'est allumé en premier, puis éteint, et puis la lumière s'est allumée à la grande fenêtre. C'est une chambre, j'en mettrais ma main au feu.

— Qu'est-ce que tu crois qu'ils sont en train de faire là-dedans ? demanda Meyer.

— Je sais ce que je ferais si j'y étais, dit O'Brien.

— Pourquoi est-ce que tu ne rentres pas chez toi ? dit Carella.

— Vous n'avez pas besoin de moi ?

— Non. Vas-y, à demain.

— Vous entrez ?

— Ouais.

— Vous êtes sûrs que vous n'avez pas besoin de moi pour prendre des photos ?

— Ah, ah ! dit Meyer avant de suivre Carella, qui était déjà en train de traverser la rue.

Ils s'arrêtèrent sur le perron. Carella repéra le bouton de sonnette et appuya dessus. Il n'y eut pas de réponse. Il sonna de nouveau. Meyer recula de quelques pas. Les lumières du premier étage s'allumèrent.

— Il descend, chuchota Meyer.

— Laisse-le descendre, dit Carella. « Le second meurtrier. »

— Hein ?

— *Macbeth*, acte III, scène 3.

— Ben mon vieux ! dit Meyer.

Les lumières de l'entrée s'allumèrent. La porte s'ouvrit un instant plus

tard.

— D^r Nelson ? dit Carella.

— Oui ?

Le docteur paraissait surpris, mais pas particulièrement ennuyé. Il était vêtu d'une robe de chambre de soie noire et il avait les pieds chaussés de pantoufles.

— Est-ce que nous pourrions entrer ? dit Carella.

— C'est que je m'apprêtais à me coucher.

— Ça ne prendra que peu de temps.

— C'est que...

— Vous êtes seul, n'est-ce pas, docteur ?

— Oui, bien entendu, dit Nelson.

— Pourrions-nous entrer ?

— C'est que... eh bien, oui. Je pense que oui. Mais je suis vraiment fatigué et j'espère que...

— Nous serons aussi brefs que possible, dit Carella en entrant dans la maison.

Dans l'entrée, il y avait un canapé, une table basse juste devant. En face de la porte, il y avait une glace au mur ; juste au-dessous, une tablette pour le courrier était accrochée au mur. Nelson ne les invita pas à monter. Il enfouit ses mains dans les poches de sa robe de chambre, exprimant clairement par son attitude qu'il n'avait pas l'intention de les inviter à aller au-delà de l'entrée.

— Je suis enrhumé, dit Meyer.

Nelson haussa imperceptiblement les sourcils.

— J'ai tout essayé, continua Meyer. Je viens de commencer à prendre un nouveau truc. J'espère que c'est efficace.

Nelson fronça les sourcils.

— Excusez-moi, inspecteur, dit-il, mais est-ce que vous êtes venu ici pour me parler de votre...

Carella mit la main dans la poche de son veston. Quand il la tendit vers Nelson, il avait une gélule rouge et noir dans la paume.

— Savez-vous ce que c'est que ceci, docteur ? demanda-t-il.

— Ça ressemble à une gélule de vitamines, répondit Nelson.

— Pour être précis, c'est une gélule de PlexCin, le mélange de vitamine C et de vitamine B2 que prenait Stan Gifford.

— Ah ! oui, dit Nelson en hochant la tête.

— En fait, pour être plus précis, c'est une gélule prélevée dans le flacon que Gifford conservait chez lui.

— Oui ? dit Nelson.

Il paraissait profondément dérouté. Il semblait se demander où Carella voulait en venir au juste.

— Cet après-midi, nous avons expédié le flacon au lieutenant Grossman, du labo, dit Carella. Pas de poison. Uniquement des vitamines.

— Mais j'ai un rhume, dit Meyer.

Nelson fronça les sourcils.

— Et le rhume de l'inspecteur Meyer nous a incités à rappeler le lieutenant Grossman, rien que pour le plaisir. Il a accepté de nous retrouver au labo, docteur. Nous venons d'y passer plusieurs heures. Sam – c'est-à-dire le lieutenant Grossman – avait bien des choses intéressantes à nous dire, et nous voudrions avoir votre avis. Nous tenons à être aussi précis que possible sur ce point, voyez-vous, étant donné qu'il y a beaucoup d'éléments précis dans l'affaire Gifford. N'est-ce pas exact ?

— Oui, je le suppose.

— Le poison précis, par exemple, et la dose précise, et la vitesse précise d'action du poison, et la vitesse précise à laquelle une gélule se dissout, n'est-ce pas exact ?

— Oui, c'est exact, dit Nelson.

— Vous êtes médecin en second du General Presbyterian Hospital, n'est-ce pas, docteur ?

— Oui, en effet.

— Nous venons de parler au pharmacien de cet hôpital. Il nous a révélé qu'ils détenaient de la strophantine sous forme de poudre cristallisée, oh ! peut-être deux cents ou deux cent cinquante milligrammes. Le reste est sous forme d'ampoules, et même sous cette forme ils en ont en petite quantité.

— C'est fort intéressant. Mais qu'est-ce que... ?

— Ouvrez cette gélule, docteur.

— Comment ?

— Cette gélule de vitamines. Ouvrez-la. Elle est en deux moitiés. Allez-y. C'est une n° 2 bis, docteur. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— J'aurais dit que c'était une 2 bis ou bien une 2.

— Mais soyons précis. Cette gélule-ci, qui contient les vitamines que Gifford prenait régulièrement, est une 2 bis.

— Très bien, c'est donc une 2 bis.

— Ouvrez-la.

Nelson s'assit sur le canapé, posa la gélule sur la table basse et en sépara les deux moitiés avec précaution. Une poudre très fine tomba sur la table.

— C'est le composé vitaminé, docteur. La même chose que dans chacune

des gélules du flacon de Gifford. Inoffensif. En fait, pour être précis, bénéfique. N'est-ce pas exact ?

— C'est exact.

— Regardez cette gélule de plus près. (Nelson regarda.) Non, docteur, à l'intérieur de la gélule. Est-ce que vous voyez quelque chose ?

— Mais... on dirait... on dirait qu'il y a une autre gélule à l'intérieur.

— Mais oui ! dit Carella. Bonté divine, il y a bel et bien une autre gélule à l'intérieur. Pour être précis, c'est une gélule n° 3 qui, comme vous voyez, se loge très facilement dans la grosse gélule 2 bis. C'est nous qui avons fabriqué cet échantillon au labo.

Il prit la grosse gélule posée sur la table et la secoua pour la vider du reste de vitamines qu'elle contenait. La gélule plus petite tomba sur la table. De l'index, Carella écarta la petite gélule du monticule de vitamines et dit :

— La troisième gélule, docteur.

— Je ne vous comprends pas.

— Nous cherchions une troisième gélule, voyez-vous. Puisque celle que Gifford avait prise au déjeuner n'avait matériellement pas pu le tuer. Maintenant, docteur, si on avait rempli cette petite gélule de cent vingt milligrammes de strophantine et qu'on l'avait insérée dans la plus grande, ça, ça aurait pu le tuer, vous ne pensez pas ?

— Certainement, mais elle se serait...

— Oui, docteur ?

— Eh bien, il me semble que... que la petite gélule se serait dissoute très vite, elle aussi. J'entends par là...

— Vous entendez par là, n'est-ce pas, docteur, que si la gélule extérieure mettait six minutes à se dissoudre, la gélule intérieure devrait mettre... oh ! mettons trois, ou quatre, ou cinq, en tout cas un certain nombre de minutes à se dissoudre. Est-ce bien ce que vous vouliez dire ?

— Oui.

— Si bien que ça ne changerait vraiment pas grand-chose, n'est-ce pas ? Il faudrait tout de même que Gifford ait ingéré le poison juste avant de monter sur le plateau.

— Oui, c'est ce que j'aurais dit.

— Mais j'ai un rhume, dit Meyer.

— Oui, et il prend des gélules, lui aussi, dit Carella en souriant. Seulement il n'a besoin d'en prendre que deux par jour, car le médicament se libère lentement au cours d'une période de douze heures. On appelle ça des gélules à action retardée, docteur. Je suis sûr que vous les connaissez bien. (Nelson fit un mouvement comme pour se lever, et Carella lui ordonna aussitôt :) Restez où vous êtes, docteur, nous n'avons pas terminé.

Meyer sourit et dit :

— Bien entendu, mes gélules ont été fabriquées de manière industrielle. Je suppose qu'il serait difficile de fabriquer une gélule à action retardée sans équipement industriel, n'est-ce pas, docteur ?

— Je le suppose également.

— Eh bien, pour être précis, dit Carella, le lieutenant Sam Grossman estime qu'il est impossible de fabriquer soi-même une gélule de ce genre. Mais il s'est souvenu d'expériences du temps de guerre, docteur, quand des médecins de son unité s'amusaient avec ce qu'on appelle des plâtrages stomacaux. Est-ce que les médecins de votre unité en faisaient autant ? Connaissez-vous l'expression « plâtrage stomacal », docteur ?

— Bien sûr, dit Nelson, qui se leva.

Mais Carella, se penchant par-dessus la table, lui posa les mains sur les épaules et, d'une violente poussée, le força à se rasseoir.

— L'expression « plâtrage stomacal », continua Carella, appliquée précisément à cette petite gélule intérieure, signifie, docteur, que si l'on avait plongé la gélule pendant exactement trente secondes dans une solution à un pour cent de formaldéhyde, avant de la faire sécher...

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Qu'est-ce que vous... ?

— ... et qu'on l'ait laissée reposer deux semaines pour permettre à la formaldéhyde d'agir sur la gélatine, de la faire durcir, alors la...

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir !

— J'en viens au fait qu'une gélule ainsi traitée ne se dissoudrait pas dans les sucs gastriques normaux avant au moins trois heures, docteur, délai avant lequel elle aurait quitté l'estomac. Et, ensuite, elle mettrait plus de cinq heures à se dissoudre dans l'intestin grêle. Si bien que, voyez-vous, docteur, il n'est plus question de six minutes. Seule la gélule extérieure se serait dissoute aussi vite. C'est d'un délai de trois à huit heures qu'il est maintenant question. Il est question d'une enveloppe extérieure molle et d'un noyau interne dur contenant cent vingt milligrammes de poison. Pour être précis, docteur, il est question de la gélule que Gifford a incontestablement avalée au déjeuner le jour de son assassinat.

Nelson secoua la tête.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit-il. Je n'ai rien eu à avoir avec tout ça.

— Ahhh ! docteur ! s'écria Carella. Avons-nous donc oublié de signaler que le pharmacien du General Presbyterian Hospital tient un registre de tous les médicaments que les médecins prescrivent ? Ce registre montre que vous avez vous-même prélevé de petites quantités de strophantine à la pharmacie au cours du mois dernier. Rien n'indique que vous ayez administré ce produit à l'un de vos patients de l'hôpital au cours de cette période. (Carella

s'interrompt.) Nous savons exactement comment vous avez procédé, docteur. Maintenant, voudriez-vous nous dire pourquoi ?

Nelson garda le silence.

— Peut-être M^{rs} Gifford pourrait-elle le dire, suggéra Carella. (Il s'avança jusqu'au pied de l'escalier, au fond du vestibule.) M^{rs} Gifford ! cria-t-il, voudriez-vous vous habiller et descendre, s'il vous plaît ?

L'hôpital Elizabeth Rushmore se trouvait à la limite sud de la ville ; c'était un ensemble de grands bâtiments blancs qui donnaient sur le cours de la Dix. Des fenêtres de l'hôpital, on pouvait voir le trafic fluvial, apercevoir au loin les cheminées d'usines qui crachaient des nuages de fumée noire et distinguer les câbles arachnéens des trois ponts qui reliaient l'île à Sand's Spit, Calm's Point et Majesta.

Un vent froid soufflait du fleuve. En téléphonant à l'hôpital, au début de l'après-midi, il avait appris que les visites prenaient fin à huit heures. Il était à présent huit heures moins le quart, et il attendait au bord de l'eau, le col de son manteau relevé, les yeux fixés sur les fenêtres éclairées de l'hôpital. Une fois de plus, il repassa le plan dans son esprit.

Tout d'abord, il s'était dit que tout ça n'était qu'une manœuvre grossière des flics. Il avait écouté avec attention Buddy lui raconter la visite du flic blond, encore ce salopard ; Buddy lui avait dit qu'il s'appelait Kling, l'inspecteur Bert Kling. Le récepteur du téléphone collé à l'oreille, il avait écouté, et sa main, contre la bakélite noire, était devenue moite. Mais, tout au long du récit, il s'était dit que ce n'était qu'un vulgaire bobard, est-ce qu'ils le croyaient assez stupide pour tomber dans le panneau ?

Pourtant, ils avaient découvert son nom ; Kling avait demandé Cookie. Comment auraient-ils pu découvrir son nom s'il n'existait pas réellement quelque part un dossier qui répertoriait les types qui trafiquaient dans la loterie ? Et Kling n'avait-il pas dit qu'il ne l'avait pas trouvé à l'adresse qu'ils avaient dans leur dossier ? Si quelque chose sonnait juste, bon sang, c'était bien ça. Comme il avait déménagé deux ans plus tôt, alors peut-être que le dossier datait d'avant. Et, d'ailleurs, il n'était pas rentré chez lui depuis plusieurs jours ; donc, même si le dossier était en fait récent, eh bien, ils auraient été bien incapables de le trouver à son adresse puisqu'il n'y était tout simplement pas. Il y avait donc peut-être du vrai là-dedans, qui diable pouvait le savoir ?

Mais une photo ? Où auraient-ils pu dénicher une photo de lui ? Après tout, c'était peut-être possible. Si les flics possédaient vraiment un dossier de ce genre, ils pouvaient également détenir une photo. Il savait fichtrement bien que les flics prenaient des photos tout le temps, surtout dans les affaires de drogue, et ils le faisaient peut-être aussi pour les jeux clandestins. Il avait déjà vu des fourgons de blanchisseur ou des camions de déménagement garés dans

la rue toute une journée au même endroit, et il en avait conclu – comme tout le monde dans le quartier – que c'étaient des flics en train de prendre des photos. Il était donc possible qu'ils aient une photo de lui. Et peut-être que cette petite garce l'avait vraiment donné, peut-être bien, ce n'était pas exclu. Mais quand même, ça ne sentait pas bon, il y avait encore trop de questions sans réponse.

La plupart des questions qu'il se posait reçurent une réponse quand il lut l'article dans le journal du soir. Il avait failli le manquer car il avait commencé le journal à partir de la dernière page, où se trouvaient les résultats des courses, et il n'était remonté aux premières pages qu'ensuite, un peu pour tuer le temps. L'article confirmait qu'il existait un dossier sur les arnaqueurs de la loterie, pour commencer, bien qu'il en eût été convaincu avant même de le lire. Il expliquait aussi pourquoi Fairchild était incapable de l'identifier. Il n'est pas facile d'identifier quelqu'un sur une photo quand on est dans le coma. Il ne pensait pas avoir tabassé ce salopard aussi fort, mais peut-être qu'il ne connaissait pas sa force. Histoire de vérifier, il avait appelé Buena Vista aussitôt après avoir lu l'article pour demander comment allait l'agent Fairchild. On lui avait répondu qu'il était toujours dans le coma, et dans un état critique ; cette partie de l'histoire était donc vraie. Et, naturellement, si ces dégonflés du bureau où Cindy travaillait étaient trop effrayés pour identifier la photo, l'état de Fairchild expliquait alors que Cindy fût la seule personne sur laquelle les flics pouvaient compter.

Le mot « homicide » lui avait fait peur. Si cet enfant de salaud finissait par mourir, et si les flics le pinçaient et que Cindy dise : oui, c'est bien lui, eh bien, les carottes seraient cuites. Il croyait lui avoir clairement expliqué la situation, mais peut-être qu'elle était plus coriace qu'il ne le croyait. Pour une raison étrange, cette idée l'excitait, l'idée que la volée qu'elle avait reçue ne l'avait pas terrifiée, qu'elle avait encore assez de cran pour identifier sa photo et promettre de témoigner. Il se souvenait de son excitation au moment où il avait lu l'article, et la même excitation s'emparait de lui maintenant qu'il observait les fenêtres de l'hôpital en repassant son plan dans son esprit.

Les visites prenaient fin à huit heures, il lui restait donc exactement dix minutes pour entrer dans le bâtiment. Il se demanda soudain si on le laisserait passer si près de l'heure limite, et il se dirigea aussitôt vers la porte d'entrée. Un large auvent de béton en pente douce abritait la porte à tambour. L'hôpital était neuf, c'était un édifice imposant d'aluminium, de verre et de béton. Il franchit la porte et s'avança sans hésiter vers le bureau situé à droite dans le hall. Une femme en blanc – il supposa que c'était une infirmière – leva les yeux à son approche.

— Miss Cynthia Forrest ? demanda-t-il.

— Chambre 720, dit-elle avant de consulter aussitôt sa montre. Les heures de visite se terminent dans quelques minutes, vous savez.

— Oui, je sais, merci, répondit-il avec un sourire avant de se diriger d'un

pas vif vers les ascenseurs.

Il n'y avait qu'un seul autre visiteur parmi les gens qui attendaient l'ascenseur ; tous les autres étaient des employés de l'hôpital en tenue blanche. Il se demanda tout à coup s'il y aurait un flic de garde devant la porte. Eh bien, se dit-il, s'il y en a un, j'annule tout, et voilà. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Il entra en même temps que les autres, appuya sur le bouton du septième étage, remarqua qu'une des infirmières tendait ensuite la main vers le même bouton, puis il se retira discrètement dans le fond de la cabine. Les portes se refermèrent.

— Si tu veux mon avis, disait une infirmière, c'est un psoriasis. Le Dr Kirsch dit que c'est un empoisonnement du sang, mais tu as vu la jambe de ce type ? Tu ne me feras pas croire que ça vient d'un empoisonnement du sang.

— Eh bien, ils vont lui faire passer des examens demain, dit une autre infirmière.

— Pendant ce temps, il a quarante de fièvre.

— Ça vient de sa jambe enflée. Il a la jambe complètement infectée, tu sais.

— Psoriasis, dit la première infirmière, voilà ce que c'est.

Et les portes s'ouvrirent. Les deux infirmières sortirent. Les portes se refermèrent. Le silence régnait dans la cabine. Il regarda sa montre. Il était huit heures moins cinq. L'ascenseur s'arrêta encore au troisième étage, puis au quatrième.

Au septième étage, il sortit de l'ascenseur en même temps que l'infirmière qui avait tendu la main vers le même bouton que lui un moment plus tôt. Dans le couloir, il eut un instant d'hésitation. Un large palier s'ouvrait juste devant les ascenseurs. Au-delà, il avisa une grande pièce entièrement vitrée, le solarium, sans doute. À droite et à gauche des ascenseurs, des portes vitrées donnaient sur les couloirs desservant les chambres des malades. À un mètre environ de la porte de gauche, une infirmière était assise à un bureau. Il s'en approcha vivement et demanda :

— La chambre 720, c'est de quel côté ?

C'est à peine si l'infirmière leva les yeux.

— En face, répondit-elle. Il ne vous reste plus que quelques minutes.

— Oui, je sais, merci, dit-il en poussant la porte vitrée.

Dans le couloir, la première chambre portait le numéro 700, et la suivante le 702. Il en déduisit donc que la 720 devait se situer vers le bout du couloir. Il consulta sa montre. Il était presque huit heures. Marchant d'un pas vif, il passa en revue les portes jusqu'au moment où il repéra celle qui portait l'inscription « messieurs », à mi-chemin du couloir. Il en poussa la porte, se dirigea droit vers une des cabines, y entra et poussa le verrou derrière lui.

Moins d'une minute plus tard, il entendit un haut-parleur annoncer que les visites étaient terminées. Il sourit, rabattit le siège de la cuvette, s'assit, alluma une cigarette et entama une longue attente.

Il ne ressortit pas des toilettes des hommes avant minuit. Dans l'intervalle, il avait entendu toute une série de patients et de médecins parler de maladies et d'affections, aussi bien objectivement que subjectivement. Il les avait écoutés avec calme et avec un certain amusement, parce que ça l'avait aidé à faire passer le temps. Il avait calculé qu'il ne pourrait pas faire mouvement avant que l'hôpital n'éteigne les lumières de toutes les chambres. Il ne savait pas à quelle heure était le couvre-feu dans ce putain d'endroit, mais ce devait être vers dix heures ou dix heures et demie. Il avait décidé d'attendre minuit, pour être sûr. À cette heure-là, se disait-il, tous les médecins consultants seraient partis, mais il se disait qu'il lui faudrait faire très attention en sortant dans le couloir. Il ne voulait pas se faire arrêter ni même être vu sur le chemin de la chambre de Cindy.

Quel dommage de devoir tuer cette petite garce.

Ç'aurait pu être vraiment formidable.

Il y avait un type qui était revenu pisser un total de dix-sept fois entre huit heures et minuit. Il le reconnaissait parce que ce type souffrait à l'évidence d'un trouble rénal quelconque, car chaque fois qu'il entraînait dans les toilettes, il allait aux urinoirs (de la cabine fermée, on entendait le glissement de ses pantoufles) et, tout en pissant, il proférait des malédictions du genre : « Oh ! saloperie ! Mais qu'ai-je fait pour mériter tant de douleur et de misère ? » Une fois, pendant qu'il était en train de pisser, un autre type avait crié de la cabine voisine : « Pour l'amour de Dieu, Mandel, garde ta maladie pour toi ! »

Et le type qui se tenait debout devant un urinoir avait répondu sur le même ton : « Je voudrais que ça t'arrive à toi, Liebowitz ! Que ça pourrisse, que ça se détache, que ça descende par le tuyau jusqu'au fleuve, que Dieu entende ma prière ! »

Il avait failli éclater de rire, mais il avait préféré allumer une autre cigarette et regarder de nouveau sa montre, en se demandant à quelle heure ils allaient envoyer au lit cette bande de vieux débris, et en se demandant comment Cindy serait habillée. À se souvenait encore de l'avoir vue se déshabiller le soir où il l'avait tabassée, la vision fugitive de sa nudité... il chassa ces pensées. Il ne pouvait se permettre de penser à cela. Il fallait qu'il la tue ce soir, ça n'avait pas de sens de penser à... et pourtant, pendant même qu'il le ferait, peut-être que ça pourrait être comme la dernière fois, peut-être avec son ventre dur et doux sous lui, peut-être que, comme la dernière fois, il pourrait peut-être.

À minuit, les toilettes des hommes étaient silencieuses.

Il tira le verrou de la cabine, sortit et gagna la porte en longeant les lavabos, l'entrouvrit à peine et jeta un coup d'œil dans le couloir. Le

revêtement de sol était une espèce de grès cérame dur et poli sur lequel le martèlement des hauts talons s'entendait à des kilomètres, ce qui était parfait. Il écouta une infirmière pressée qui suivait le couloir, le claquement de ses talons s'éloigna, puis il tendit l'oreille en attendant que tout soit de nouveau silencieux. D'un mouvement preste, il se glissa au-dehors. Il se dirigea vers le bout du couloir, apercevant les numéros des portes qui se suivaient avec régularité à gauche et à droite, 709,710,711... 714,715,716...

Au moment où il passait devant la porte 717, sur sa gauche, elle s'ouvrit et une infirmière fit irruption dans le couloir. Il fut trop surpris pour parler le premier. Il pila net, le souffle coupé, se demandant s'il devait l'assommer. Mais il entendit une voix venue on ne sait d'où dire : « Bonsoir, mademoiselle », et il eut du mal à reconnaître la sienne tant elle paraissait distinguée, aimable et dégagée. L'infirmière le regarda encore quelques instants avant de dire en souriant : « Bonsoir, docteur » et de s'éloigner le long du couloir. Il ne se retourna pas sur elle. Il continua son chemin jusqu'à la chambre 720. Espérant que c'était une chambre individuelle, il ouvrit la porte, se coula vivement à l'intérieur, repoussa aussitôt le battant, contre lequel il s'appuya, aux aguets. Il n'entendit aucun bruit dans le couloir. Satisfait, il reporta son attention sur la chambre.

La seule lumière qui y régnait venait des fenêtres du fond, juste de l'autre côté du lit. Il distingua la silhouette de son corps sous les couvertures, la courbe de sa hanche dessinée par la faible clarté qui venait de la fenêtre. Elle avait remonté les couvertures très haut sur ses épaules et jusqu'à son cou, mais il voyait ses cheveux blonds et flous illuminés par la faible clarté de la lune. Une excitation connue le gagna, la même que celle de la nuit où il l'avait tabassée. Il se remémora pourquoi il était là : cette fille pouvait l'envoyer à la chaise électrique. Si Fairchild mourait, elle était la seule à pouvoir le faire condamner. Il prit une profonde inspiration et s'avança vers le lit.

Dans la pénombre, il chercha sa gorge, la saisit entre ses mains énormes en murmurant : « Cindy », car il voulait qu'elle soit éveillée et qu'elle le regarde bien en face au moment où il lui arracherait la vie. Ses mains se serrèrent.

Elle se dressa tout d'un coup. Deux poings jaillirent entre ses propres mains et s'écartèrent d'une brusque détente, brisant son étreinte. Ses yeux s'écaraquillèrent.

— Surprise ! dit Bert Kling en lui écrasant son poing sur la mâchoire.

Les inspecteurs de police ne sont pas des poètes ; on ne trouve pas d'alexandrins dans un crâne démolì.

Si Meyer avait été William Shakespeare, il aurait bien pu croire que « l'amour est une fumée qui monte des vapeurs des soupìrs », mais il n'était pas William Shakespeare. Si Steve Carella avait été Henry Wadsworth Longfellow, il aurait su que « sans cesse l'amour travaille à son fuseau », mais hélas, vous le savez, il n'était pas Henry Wadsworth Longfellow – même s'il avait un oncle Henry qui habitait à Red Bank, dans le New Jersey. Du reste, si l'un d'eux avait été Buckingham, ou Ovide, ou Byron, ils auraient pu se rendre compte respectivement que « l'amour est le sel de la vie », et « la source inépuisable des peurs et des anxiétés », et « un maître capricieux ». Mais ils n'étaient pas poètes, ils n'étaient que des flics en service.

Même en tant que flics en service, ils auraient pu goûter l'aphorisme d'Homère (dans le film du même nom) qui donnait quelque chose du genre : « Celui qui aime trop a de même des haines violentes. »

Mais ils n'avaient ni vu le film ni lu le livre, qu'est-ce qu'on peut attendre de la part de chaussures à clous, bon sang ?

Oh ! des histoires d'amour, ils auraient pu vous en raconter, ça oui. Les histoires d'amour qu'ils auraient pu raconter, mon vieux ! Ils avaient entendu des histoires d'amour de trente-six personnes, ou peut-être encore plus. Et ne croyez pas qu'ils ignoraient de quoi il retourne en amour, oh ! ils savaient de quoi il retourne, ça oui. L'amour était quelque chose de doux, de pur et de merveilleux, l'amour était une chose magnifique. N'avaient-ils pas aimé leur mère et leur père, leurs oncles et leurs tantes, et ainsi de suite ? N'avaient-ils pas embrassé une fille pour la première fois quand ils avaient treize ou quatorze ans, ou à peu près, est-ce que ce n'était pas de l'amour ? Bien sûr que si, mon vieux. Et n'étaient-ils pas tous deux des hommes heureux en ménage, qui aimaient leur femme et leurs enfants ? Ecoutez, ce serait perdre son temps que de leur parler d'amour parce qu'ils savaient tout sur le sujet, oui, monsieur.

— Nous nous aimons, dit Nelson.

— Nous nous aimons, dit Melanie.

Il était deux heures du matin et, tous deux, assis dans la salle des

inspecteurs silencieuse, dictaient leurs aveux à des sténographes de la police, devant des bureaux séparés, les doigts encore tachés de l'encre qui avait servi à prendre leurs empreintes. Meyer et Carella écoutaient sans émotion, en silence, avec patience : ils avaient déjà entendu tout cela. Ni Nelson ni Melanie ne semblaient se rendre compte que le fourgon cellulaire passerait les prendre au commissariat à neuf heures du matin, les emmènerait au Central pour la mise en accusation, et qu'on les enfermerait ensuite dans des cellules séparées. Cela faisait plus d'un an qu'ils se voyaient en secret, dirent-ils, mais ils ne paraissaient pas se rendre compte qu'ils ne se verraient plus jusqu'au moment du procès – et peut-être plus jamais ensuite.

Carella et Meyer les écoutaient en silence dévoiler leur histoire d'amour.

— On ne peut pas légiférer contre l'amour, dit Nelson, qui exprima assez clairement sa pensée en paraphrasant le dicton de quelqu'un d'autre. Entre Melanie et moi, c'est arrivé tout simplement. Aucun de nous ne le voulait, et aucun de nous ne l'avait demandé. C'est arrivé, tout simplement.

— C'est arrivé, tout simplement, disait Melanie, assise au bureau voisin. Je me rappelle exactement quand. Un soir, nous étions assis dans la voiture de Cari, devant le studio, en train d'attendre que Stan ôte son maquillage car nous devions aller dîner tous les trois. La main de Cari a touché la mienne, et sans savoir ce qui s'était passé entre-temps nous étions en train de nous embrasser. Nous sommes tombés amoureux peu de temps après. Je crois que nous sommes tombés amoureux.

— Nous sommes tombés amoureux, dit Nelson. Nous avons essayé de nous arrêter. Nous savions que ce n'était pas bien. Mais quand nous avons vu que nous ne pouvions pas nous arrêter, nous sommes allés trouver Stan pour lui en parler, et nous lui avons demandé de divorcer. C'était aussitôt après cet incident pendant la réception, quand il avait essayé de me frapper. Le mois dernier, en septembre. Nous lui avons dit que nous nous aimions et que Melanie voulait le divorce. Il a refusé tout net.

— Je pense qu'il a été au courant dès le début, dit Melanie. Vous dites qu'il a modifié son testament, c'est sans doute pour cette raison qu'il l'a fait. À deviner que Cari et moi avions une liaison. C'était un homme très sensible, mon mari. Il a dû savoir que quelque chose n'allait pas longtemps avant que nous lui en parlions.

— L'idée de le tuer était de moi, dit Nelson.

— J'ai été d'accord tout de suite.

— C'est le mois dernier que j'ai commencé à sortir de la strophantine de la pharmacie de l'hôpital. Je connais le pharmacien, je passe souvent quand je suis à court d'une chose ou d'une autre, quelque chose dont j'ai besoin dans ma trousse ou à mon cabinet. Je fais un saut et je demande : « Salut, Charlie, j'ai besoin de pénicilline », et bien entendu il m'en donne parce qu'il me connaît. Il a fait la même chose avec la strophantine. Je n'ai jamais expliqué

pourquoi j'en avais besoin. Je me suis dit qu'il pensait que c'était pour ma clientèle privée, en dehors de l'hôpital. En tout cas, il ne m'a jamais posé de questions à ce sujet, pourquoi l'aurait-il fait ?

— Cari a préparé la gélule, dit Melanie. Ce mercredi-là, j'ai remplacé la gélule qui restait par celle qui contenait le poison. À déjeuner, je l'ai regardé l'avalier avec de l'eau. Nous savions qu'il faudrait à la gélule entre trois et huit heures pour se dissoudre, mais nous ne savions pas combien de temps exactement. Nous ne nous attendions pas spécialement à le voir mourir devant la caméra, mais ça n'avait pas d'importance, vous voyez. Quand ça arriverait, nous ne serions pas dans les parages, et c'était tout ce qui comptait. Nous serions complètement hors du coup.

— Et pourtant, dit Nelson, nous nous sommes rendu compte que je serais l'un des premiers suspects. Après tout, je suis médecin, et j'ai accès aux médicaments. Nous avons prévenu cette éventualité en nous assurant que ce soit moi qui suggère que c'était un crime, que ce soit moi qui exige une autopsie.

— Nous nous sommes aussi dit, dit Melanie, que ce serait une bonne idée si je disais que je soupçonnais Cari. Ainsi, une fois que vous auriez découvert de quelle sorte de poison il s'agissait – c'est-à-dire à quelle vitesse il agissait –, et une fois que vous auriez appris que Cari était resté chez lui pendant toute l'émission, eh bien, vous l'auriez fatalement écarté de la liste des suspects. C'est ce que nous nous étions dit.

— Nous nous aimons, dit Nelson.

— Nous nous aimons, dit Melanie.

Ayant fini de parler, ils restaient assis calmement et en silence. Les sténographes leur soumirent une transcription de ce que chacun d'eux avait dit, et ils en signèrent plusieurs copies, puis Alf Miscolo sortit du secrétariat, leur passa les menottes et les conduisit vers les cellules, en bas.

— Une pour nous, une pour le lieutenant et une pour la Criminelle, dit Carella au sténographe.

Le sténographe opina à peine. Lui aussi avait déjà entendu tout ça. Il n'y avait plus rien à lui apprendre sur l'amour ou le meurtre. Il mit son chapeau, laissa tomber le nombre d'exemplaires requis sur le bureau le plus proche de la barrière et quitta la salle des inspecteurs. En suivant le couloir, il entendit des voix étouffées derrière la porte fermée de la salle des interrogatoires.

— Pourquoi l'as-tu tabassée ? demandait Kling.

— Je n'ai tabassé personne, dit Cookie. Je suis amoureux de cette fille.

— Tu es quoi ?

— Je l'aime, vous êtes sourd ? Je l'aime depuis la première seconde que je l'ai vue.

— C'était quand ?

— À la fin de l'été. En août. J'étais du côté du Stem. Je venais simplement de faire un encaissement dans une épicerie au coin de la rue, et je passais devant ce truc, Pokerino, au milieu du pâté de maisons, et je me suis dit si je m'arrêtais, pour tuer le temps, vous voyez ? À l'extérieur, le type débitait son boniment, et je suis resté à l'écouter, tant et tant de parties pour vingt-cinq cents, des conneries de ce genre. J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur, et il y avait cette fille en robe vert foncé, penchée au-dessus d'un flipper, je crois qu'elle avait trois reines, quelque chose comme ça, je ne me rappelle pas exactement.

— D'accord, que s'est-il passé alors ?

— Je suis entré.

— Continue.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Je veux savoir pourquoi tu l'as tabassée.

— Je ne l'ai pas tabassée, je vous l'ai dit !

— Qui pensais-tu trouver dans ce lit, cette nuit, espèce d'enfant de salaud ?

— Mais je ne savais pas qui c'était. Laissez-moi tranquille. Vous n'avez rien contre moi, vous me prenez pour un petit voyou ?

— Ouais, je pense que tu es un petit voyou, dit Kling. Que s'est-il passé, ce premier soir où tu l'as vue ?

— Rien. Il y avait un type avec elle, un jeune type, le genre gravure de mode. Je suis resté à la regarder, c'est tout. Elle ne savait pas que je la regardais, elle ne savait même pas que j'existais. Alors quand ils sont partis, je les ai suivis, et j'ai découvert où elle habitait, et après ça j'ai continué à la suivre partout où elle allait. C'est tout.

— Non, ce n'est pas tout.

— Je vous dis que c'est tout.

— D'accord, comme tu voudras, dit Kling. Réfléchis bien. On va tout te mettre sur le dos.

— Je vous dis que je n'ai jamais touché à un seul de ses cheveux. Je suis allé à son bureau pour le lui dire, voilà.

— Pour lui dire quoi ?

— Qu'elle était à moi. Qu'elle n'avait pas le droit de sortir avec qui que ce soit ni de voir qui que ce soit, qu'elle était à moi, vous pigez ? C'est la seule raison pour laquelle je suis allé là-bas, pour qu'elle sache. Je ne m'attendais pas à ce que ça dégénère. Tout ce que je voulais, c'était lui dire ce que j'attendais d'elle, c'est tout.

John « Cookie » Cacciatore baissa la tête. Le bord de son chapeau dissimula ses yeux au regard de Kling.

— Si vous vous étiez tous occupés de vos affaires, tout se serait très bien passé.

Le silence régnait dans la salle des inspecteurs.

— J'aime cette fille, dit-il.

Puis, dans un grognement :

— Espèce de salopard, tu as failli me tuer cette nuit.

Le matin finit toujours par venir.

Quand le matin fut venu, l'inspecteur Bert Kling se rendit à l'hôpital Elizabeth Rushmore et demanda à voir Cynthia Forrest. Ce n'était pas l'heure normale des visites, il le savait, mais il expliqua qu'il était un policier en service et demanda qu'on fasse une exception. Comme tout le monde à l'hôpital savait qu'il était le flic qui avait mis la main sur un voyou au septième étage la nuit précédente, ces explications étaient vraiment superflues. On lui accorda la permission sur-le-champ.

Cynthia était assise dans son lit.

Quand Kling entra, elle tourna la tête vers la porte et, d'instinct, porta la main à ses cheveux pour les faire bouffer.

— Salut, dit-il.

— Bonjour.

— Comment vous sentez-vous ?

— Très bien. (Elle se toucha les yeux avec précaution.) Est-ce que l'enflure a disparu ?

— Oui.

— Mais ils sont toujours pochés, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais vous êtes très bien quand même.

— Merci. (Cynthia s'interrompit.) Est-ce que... est-ce qu'il vous a blessé la nuit dernière ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, j'en suis sûr.

— C'est un monstre.

— Je le sais.

— Est-ce qu'il va aller en prison ?

— En prison, oui. Même sans votre témoignage. Il a commis des voies de fait sur un représentant de l'ordre. (Kling sourit.) Il a même cherché à m'étrangler. Ça, c'est une tentative de meurtre.

— J'ai... j'ai très peur de cet homme, dit Cindy.

— Oui, je m'en doute.

— Mais... (Elle avala sa salive.) Mais si ça peut aider à le faire condamner, je... j'accepterai de témoigner. Si ça peut être utile, du moins.

— Je ne sais pas, dit Kling. Il faudra que le bureau du procureur nous le fasse savoir.

— Bien, dit Cindy, qui garda ensuite le silence.

Le soleil qui pénétrait à flots par la fenêtre se posait sur ses cheveux blonds. Elle baissa les yeux. Ses mains trituraient nerveusement la couverture.

— La seule chose qui me fasse peur, c'est... c'est quand il sortira. Tôt ou tard, n'est-ce pas. Quand il sortira.

— Eh bien, nous vous assurerons la protection de la police, dit Kling.

— Hmm, fit Cindy.

Elle ne paraissait pas convaincue.

— C'est-à-dire... je me porterai moi-même volontaire, dit Kling.

Il hésita. Cindy leva la tête et son regard rencontra le sien.

— C'est... très gentil de votre part, dit-elle lentement.

— Eh bien... répondit-il avant de hausser les épaules.

Le silence se fit.

— Vous auriez pu vous faire blesser, la nuit dernière, reprit Cindy.

— Non. Non, il n'y avait rien à craindre.

— Vous auriez pu, insista-t-elle.

— Non, vraiment.

— Si, dit-elle.

— Nous n'allons pas recommencer à nous disputer, dites ?

— Non, dit-elle en éclatant de rire, puis elle fit une grimace de douleur en portant une main à son visage. Oh ! mon Dieu. Ça fait encore mal.

— Mais seulement quand vous riez, hein ?

— Oui, dit-elle en se remettant à rire.

— Quand pensez-vous sortir d'ici ? demanda Kling.

— Je ne sais pas. Demain, je crois. Ou après-demain.

— Parce que je me suis dit...

— Oui ?

— Eh bien...

— Eh bien quoi, inspecteur ?

— Je sais que vous travaillez...

— Oui ?

— Et qu'en général vous ne sortez pas le soir.

— C'est vrai, en effet, dit Cindy.

— À moins d'être accompagnée.

Cindy attendit.

— Je me suis dit...

Elle attendit.

— J'ai pensé que nous pourrions dîner ensemble un soir. Quand vous serez sortie de l'hôpital, bien entendu. (Il haussa les épaules.) C'est-à-dire... ce sera moi qui inviterai, dit Kling, qui redevint silencieux.

Cindy attendit un moment avant de répondre. Puis elle sourit et dit simplement :

— J'en serais ravie, puis elle s'interrompit avant d'ajouter aussitôt :
Quand ?